NNÉE. N° 27. 1er MARS 1911

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

MARCEL RIVIÈRE ET CIE, ÉDITEURS

31, RUE JACOB, PARIS.

Le numéro : fr. 1.50

LA NOUVELLE

REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.

Comité de direction :

JACQUES COPEAU, ANDRÉ RUYTERS,

JEAN SCHLUMBERGER.

Secrétaire : PIERRE DE LANUX.

Adresser correspondance et manuscrits

78, RUE D'ASSAS, 78

Réception le Lundi de 10 h. à midi.

31, rue Bonaparte

Abonnement d'un an :

France, Alsace-Lorraine, Belgique et Luxembourg : 15 frs.,
Étranger 18 frs.

Pour les membres du corps enseignant : 10 frs.

Abonnement sur papier de luxe 25 francs.

LETTRES DE JEUNESSE DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE

A HENRI VANDEPUTTE

(Troisième série) [1]

D'accord avec M. Henri Vandeputte, la Nouvelle Revue Française a cru devoir supprimer de cette série de lettres, ainsi qu'elle avait fait des séries précédentes, tous les passages concernant la vie privée ou la personne des écrivains contemporains dont parle Philippe [2] ; elle a laissé les jugements ayant trait à des œuvres ou à la vie publique.

N. D. L. R.

XXXIV

18 décembre 1897

. . . .

J'ai reçu ce matin un portrait de mon père à 39 ans, alors qu'il était plus fort et plus vivant qu'aujourd'hui ; je revois bien ce moment de son

[1] V. Les Nos du 1er Novembre et du 1er Décembre 1910.

[2] A de rares exceptions près, où les jugements portés éclairaient extraordinairement le caractère de Philippe, mais où les noms propres, qui du reste importaient peu, ont été remplacés par des initiales de fantaisie.

existence, quand ses cheveux n'étaient pas gris ni ses épaules pesantes. Je voudrais que tu le visses. J'ai aussi un portrait de maman où elle a ses bons sourires et ses bons yeux brillants de vieille maman, et je l'aime. Quand tu viendras, je te montrerai ces choses, et je voudrais bien que tu comprennes leur vie de maintenant où ils se rendent heureux parce que ma sœur et moi nous sommes casés, et parce que leur petite bourse leur permettrait de vivre sans trop rien faire. Mon père travaille encore parce qu'il en a pris l'habitude, mais il cause souvent avec les voisines, il les fait rire, il est très drôle, il s'amuse comme un enfant avec les petits du cordonnier d'en face, il leur chante des chansons, il leur fait des niches, et c'est délicieux ! Maman, le soir, prend son bonnet gaufré qui a un ruban noir et coud auprès de la fenêtre, regarde dans la rue, cause, pense à nous, s'émeut, plisse ses lèvres de bonne femme attendrie. Il faudra que tu viennes là un jour. Tu verras mon père faire les sabots, et je t'affirme que c'est intéressant et gentil ; tu verras maman coudre tranquillement. Devant chez nous il y a une brouette, — ne ris pas, elle est très belle ! — C'est là que nous nous asseyons chaque soir ; nous nous y asseoirons, nous regarderons une girouette et des cheminées que j'aime, de vieilles maisons coiffées de travers ; les jeunes filles de mon quartier, et elles sont nombreuses et jolies,

remonteront de leur travail et tu verras qu'elles ont l'air simples et douces et que leur âme ressemble aux belles romances.

. . . .

XXXV

11 janvier 1898

Mon ami bien aimé, tu as dû t'étonner de ce que je ne t'écrivais pas. Il y a eu beaucoup de motifs : d'abord tous mes chagrins aux environs du jour de l'an où j'étais seul comme un abandonné ; puis j'ai été malade. Cette glande qui m'avait fait souffrir en septembre dernier est revenue, s'est mise à suppurer, m'a fait souffrir, j'ai dû voir un médecin qui m'a fait mettre un emplâtre, et boire de l'iodure de potassium. Oh ! cet iodure de potassium qui me rend idiot ! Je ne peux plus penser, j'ai mal aux reins, je dors, le nez me pisse, les yeux me pleurent, j'ai dans la bouche un goût de cuivre. C'est à crever. Je ne sais pas comment je t'écris.

La visite de X... a été plus terrible encore que tous les iodures du monde. Quelle idée a eue A. de m'envoyer ce crétin ? Fâche-le sérieusement de ma part. Je ne veux plus revoir cet individu. J'avais l'intention de te raconter des choses drôles de sa naïveté qui est de la niaiserie, de te citer de ses mots délicieux d'imbécile. J'en

parlerai dans mes mémoires. Mais je suis trop indigné contre lui. Je l'ai subi plus d'une heure ce soir, avant de t'écrire cette lettre, et il m'a tant rasé que je me suis demandé si je n'allais pas avoir une crise de nerfs ou si, furieux, je n'allais pas lui jeter ma lampe à la tête. Et dire que je l'ai eu sur le dos pendant 5 jours, nom de Dieu ! Il est plein de cette mauvaise foi dans les discussions et de cette suffisance d'esprit qu'on ne rencontre que chez les prêtres. Il a des inintelligences de gâteux, des parti-pris d'idiot. C'est certainement l'homme de lettres le plus désagréable qu'il m'ait jamais été donné de voir. Il te dira sans doute que je suis un garçon charmant. J'te crois ! je le laissais causer tout le temps. Il me tutoie déjà, mais s'il savait comme lui, sa bande, et ses idées, je les hais ! Il m'a enlevé d'un coup toutes les intentions qui auraient pu me prendre de me faire catholique. Je ne sais plus quoi dire, tellement je suis furieux. Je lui ai remis l'*Idiot* pour qu'il te le donne, mais je souhaite qu'il ne te rase pas autant qu'il m'a rasé.

. . . .

XXXVI

18 janvier 1898

Mon ami bien aimé, il est bien triste que je ne t'aie pas écrit plus tôt. J'ai reçu de toi trois lettres

très belles et qui m'ont attendri. Je t'assure que ta lettre de bonne année m'a donné de la joie, j'aurais voulu tout de suite y répondre, mais j'étais trop triste. Ces jours de l'an que l'on passe seul contiennent de grandes amertumes. Je pensais à tous ceux que j'aurais dû voir, et je me sentais loin d'eux comme un abandonné. Des gens devaient venir me voir, j'attendais des paquets. Les gens ne sont pas venus et les paquets se sont perdus au chemin de fer. Et puis j'étais malade. Cette glande m'a beaucoup fait souffrir. Tu ne peux pas savoir quelle besogne dure c'était, que de mettre mes souliers. Je l'ai soignée, mais cet iodure de potassium m'affaiblit, me navre. Je ne sais pas si je suis guéri. J'ai souffert encore hier et aujourd'hui, ça a l'air de décroître, mais je ne sais pas si cette décroissance signifie la guérison ou si ces nouvelles douleurs signifient une aggravation du mal. Dans ce dernier cas, il faudrait qu'on me donne des coups de bistouri et que je garde le lit plusieurs jours, et je serais encore tout seul. Il est pénible que je sois à te raconter mon mal, alors que je voudrais te dire des paroles heureuses qui te fassent du bien. J'ai beaucoup pensé à toi, à travers mon abrutissement, et je t'aimais bien fort...

. . . .

Je ne voudrais pas me plaindre et t'attrister plus longtemps. Tu me reproches de ne pas assez

te parler de ma vie; c'est parce qu'elle est toujours pareille. Je vais au même bureau, aux mêmes heures, je regarde par la même fenêtre, je fais la même besogne, je rentre, je fume, je travaille, je m'ennuie, je lis, je dors. Voilà tout. Il ne m'arrive rien. Je voudrais avoir une aventure. Vraiment ces temps derniers, j'ai souffert d'être seul. Je vois très souvent des camarades, mais ils ne sont pas assez près de mon cœur pour que ma vie soit heureuse. Je passe quelques bons moments, mais c'est peut-être parce que je ne suis pas difficile en fait de bons moments. Pourtant, il y a un pauvre homme, qui est souffrant, qui est marié à vingt-sept ans et que j'aime pour la pureté de sa vie et la belle clarté de son âme. Je t'en parlerai quelque jour, il deviendra mon ami je crois, il est très fin, peut-être écrira-t-il de belles choses, j'en aurais un grand plaisir.

. . . .

Je lis du Balzac, et du Michelet qui parle de Luther. J'aime Luther comme un Dieu, je voudrais le connaître, c'est une âme populaire et forte, un beau forgeron trivial parfois, mais simple, et il enseignait l'amour et la bonté.

. . . .

XXXVII

Cérilly (Allier)

10 février 1898

Mon bon vieux, je ne m'explique pas vraiment que tu ne m'aies pas écrit encore. Il faut que tu sois malade ou que tu aies un motif de colère contre moi, sinon je ne comprends pas. Voici deux mots que je t'adresse, le premier pour te demander des renseignements au sujet des photographies que tu m'avais demandées et le second pour t'annoncer qu'étant malade je partais chez moi pour longtemps. Même silence dans les deux cas. Qu'est-ce que ça signifie ? Il est bien évident que tu n'auras pas l'intention de moins m'écrire au moment où je suis à plaindre et où j'ai tant besoin de ta tendresse.

Voici ma situation : Je suis atteint d'une adénite scrofuleuse. Il y avait mardi dernier 8 jours on m'a fait une incision, à l'hôpital St-Louis, et on m'a expédié chez moi pour que j'y respire un air pur et pour que j'y boive de l'huile de foie de morue (je dois arriver à en prendre 9 cuillerées par jour.) Comme conséquence de cette incision, j'ai une plaie au-dessus de l'aine, qui suppure et qui, si elle ne me fait pas souffrir, m'oblige à garder une immobilité absolue. Le jour je ne quitte pas mon fauteuil, où d'ailleurs ma position n'est

pas commode et ne me permet pas d'écrire longuement. On m'a fait jusqu'ici des pansements tous les jours, (*on* c'est le médecin) et ce matin on a mis là-dedans un tuyau de caoutchouc qui, sous le nom de drain doit aider à la suppuration.

Je te quitte. Il fait beau. Les lettres mettent deux jours pour aller d'ici à Bruxelles. Si lundi je n'avais pas ta réponse, j'en souffrirais beaucoup.

Je suis ici au moins pour un mois. Je t'aime bien, mais je t'assure que je me prends à moins t'aimer depuis ton silence. Si tu as des colères contre moi, il faut absolument que tu me le dises. Je t'envoie 6 fr. 25. Je ne puis pas acheter tes photos. Ecris. Je crois que le bonhomme s'appelle Giraudon, il demeure rue Bonaparte. Si c'est à cause de mon retard à t'envoyer les photos ou à te renvoyer l'argent, dis-le moi. Je ne pouvais pas marcher, donc pas faire cette course. J'attendais de pouvoir marcher, et je ne te renvoyais pas l'argent.

Je finis, mon bon ami, je pense à toi bien tendrement. Il ne faut pas rester si longtemps sans m'écrire, ça me fait du mal et ça refroidit notre amitié. Songe que je t'aime de tout mon cœur.

Louis

XXXVIII

Cérilly (Allier)

17 février 1898

. . . .

Pour mon compte, malgré que je sois malade, je ne me plains pas trop du présent. Je vais mieux. La suppuration s'atténue, et il paraît que tout s'est passé pour le mieux et que je suis assez chançard. Une des bizarreries de ma maladie c'est que je n'ai jamais souffert. Même lorsqu'on m'injectait des antiseptiques je ne souffrais pas. De sorte que j'ai pu rester des temps et des temps dans mon fauteuil sans m'ennuyer. Je ne marche pas encore, mais j'espère marcher la semaine prochaine, et alors je ferai de grandes courses dans la campagne et dans la forêt, et c'est nécessaire car il faut que je me reforme un sang neuf (ordre du médecin) avant de m'en aller. 9 cuillerées d'huile de foie de morue m'y aident chaque jour, mais le plein air sera un remède bien plus charmant. Aujourd'hui il fait beau et ma petite chambre donne sur la grande pelouse d'un jardin où l'herbe verte et jaune est adorable. En venant de Paris les moindres choses de la campagne font rêver. Le moindre petit arbre, le plus léger chant d'oiseau ont de grands attraits. Mais ce qui m'a le plus ému, ç'a été de voir les poules dans la rue : c'est

un spectacle champêtre, tout simple, et qui a la couleur et la forme de mon âme. Ces poules tranquilles qui se promènent tout le jour, tu comprendras qu'on les aime.

Je travaille et je lis. J'ai enfin terminé mon histoire de Marie. Je vais la recopier et je te l'enverrai pour que tu me donnes ton avis. Je lis. J'ai lu " le Rouge et le Noir " de Stendhal, et je ne l'aime pas beaucoup. J'en suis à me demander ce que peuvent signifier ces analyses pour le plaisir, ça me rappelle certaines choses de Barrès que je déteste. Je lis du Ronsard qui est exquis, du Rabelais assez souvent fatigant, et du Jean-Paul Richter (Titan) qui est parfois admirable et d'autres fois embêtant comme un Allemand par ses grosses plaisanteries. J'ai relu aussi les deux derniers livres des Confessions. Je pense que tu aimes Jean-Jacques autant que moi, et que tu crois qu'il était naturellement bon. Ses phrases longues, incorrectes, ont la forme même de son cerveau et sont mélancoliques comme le vieux temps.

. . . .

XXXIX

24 mars 1898

. . . .

Je te prie, mon ami bien-aimé, de ne pas être

inquiet au sujet de ma santé. Certes, j'ai bien des précautions à prendre. Il faut que je mène une vie régulière, que je ne boive ni ne fume guère, mais tu vois par cette prospérité matérielle que je t'ai indiquée qu'il ne faut pas être inquiet. Mais sois bien sûr si un jour où l'autre j'étais malade je ne te le laisserais pas ignorer, et il faudrait que tu fasses de même. Je vais te quitter. En finissant les lettres que je t'écris, mon âme devient plus grave et voudrait s'exprimer avec une tendresse sérieuse et profonde. Je suis ému, non par crise, mais d'une grande émotion qui vient du fond de moi-même. Je voudrais chaque fois trouver des phrases qui diraient toute ma tendresse et qui te feraient comprendre que c'est tout le meilleur de moi-même que je t'adresse. Tu es excessivement bon, et tu m'as causé les plus grands plaisirs que j'aurais en ce monde. Ecris-moi bien vite et songe que je t'aime.

Louis

XL

1 mai 1898

. . . .

J'ai beaucoup souffert aussi, ces temps derniers, et il me semble que cette souffrance s'accroît chaque jour. La cause est contraire à la cause de ta peine. Tu souffres parce que tu es aimé, et je

souffre parce que je ne le suis pas. Cette solitude de Paris est épouvantable. A la campagne on peut aimer des arbres, des horizons, des animaux pour combler son besoin d'amour. Mais à Paris, c'est bien difficile. J'ai pourtant de l'affection pour quatre platanes du quai de l'Hôtel-de-Ville, mais il y a Paris tout autour qui m'empêche d'être à eux, de les toucher, d'aller dans leurs branches. Il y avait aussi les quais de l'Ile Saint-Louis, mais pendant l'été on recouvre la Seine d' " écoles de natation " et je ne puis voir la belle courbe de l'eau et les mouvements précis des bateaux. C'est bien pénible, je t'assure. Surtout, il me faudrait le soir une femme qui m'aime un peu et que je pourrais caresser, mais je suis chaque jour plus seul. Le plus terrible, c'est que toutes les joies que je tirais de moi-même s'évanouissent l'une après l'autre. Autrefois j'étais heureux de penser à l'avenir, de me promener sur tels quais, de lire telle chose, et aujourd'hui cela ne me suffit plus. Ces plaisirs sont épuisés. Il me faudrait une famille : une femme, un enfant. J'aurai bientôt vingt-quatre ans : c'est le moment de songer à ces bonheurs. Si je gagnais assez, je me marierais. Il y a des moments où la vue d'une jeune femme au bras d'un homme me fait du mal comme un coup de couteau. Mon énergie est partie. Je ne puis plus rester seul. Depuis mon retour à Paris je n'ai rien fait, pas même lu. Ma seule consolation est

venue de Michelet, lorsque je lisais son volume sur les Valois. Coligny est un admirable héros, austère, pur, bon, souffrant comme un Christ. Il y a des actions de sa vie qui font pleurer, et sa mort est la plus belle de toutes les morts. J'aime aussi Calvin et je pense à ces " délicieuses douleurs " qu'il avait : tous les prisonniers protestants, la veille de leur martyre, lui écrivaient une lettre pour le remercier de leur avoir fait connaître le vrai Dieu.

. . . .

XLI

15 mai 1898

. . . .

Je suis bien malheureux. Les souffrances dont je te parlais dans ma dernière lettre s'accentuent chaque jour et je ne sais pas où elles vont me mener. Il y a des moments où je sacrifierais ma vie comme une guenille. Parfois je veux trouver ma solitude belle, me dire que la femme est mauvaise, que l'amour est un sentiment inférieur; je ne peux pas m'en persuader. Je sens trop bien le contraire. Il me semble maintenant que les femmes sont des bijoux étonnants que peuvent seuls s'offrir les gens très riches. Je les regarde sans les envier, comme je regarderais une couronne de roi. Je n'ose même plus penser que l'une d'elles

pourrait m'aimer. Et pourtant, au fond de mon cœur, de grandes souffrances me déchirent. Tu ne peux pas deviner les déchirements que je sens lorsque je vois passer et fuir certaines femmes qui me plairaient, — le résultat actuel de cet état d'esprit est une haine atroce de la femme. En particulier, en bloc, je les déteste. Quand je lis dans les journaux le récit d'un accident arrivé à une femme, j'entends une voix qui dit : Tant mieux ! Il est bien certain que je ne m'intéresserais à aucune douleur féminine, et que si je m'en occupais ce serait plutôt pour l'accroître que pour la soulager. Je me dis souvent que si jamais je possède une femme je lui ferai souffrir de grandes douleurs pour me venger de ce que les femmes m'ont fait souffrir. J'embrasserais un homme qui bat sa maîtresse. Je tuerais une femme qui trompe son amant. Sais-tu qu'à Milan lorsque l'armée est entrée, les belles dames criaient aux soldats du haut de leurs balcons : Tirez fort ! Visez juste ! et qu'elles leur portaient des rafraîchissements et des cigares. S'il y avait un bouleversement dans Paris je ferais fusiller toutes les femmes du monde que je prendrais. . . . .

Comme j'admire un employé de mon bureau qui a de grands succès et qui traite les femmes à coups de bâton ! — Mais, parlons d'autre chose. J'ai reçu les *Images de Dieu* de Toisoul. C'est un petit livre divin et fondant comme les bonbons

que l'on mange en cachette. A travers toutes les réminiscences, il y a une personnalité légère, fine, fuyante, comme un petit nuage que l'on voit à travers les feuilles. J'aime beaucoup cela. Au dernier *Comme il nous plaira*, ce sonnet *l'Amante du monde* est en satin.

Et combien peu j'aime *Chair* de Montfort ! C'est prétentieux. C'est engoncé dans un col de chemise trop haut. Ça porte des grands cheveux, un grand manteau, ça se tient raide. C'est prétentieux comme un élève de l'Ecole des Beaux-Arts qui vient d'être le premier en composition. Il n'y a pas un sentiment vrai. A-t-on idée, du reste, d'un monsieur qui a d'abord une théorie de l'amour et qui fait une bluette pour illustrer cette théorie ? Les livres, on ne les porte pas dans son cerveau, froidement, comme fait Montfort, on les porte dans ses sens, on les écrit avec enthousiasme, et s'il y a une philosophie qui s'en dégage, elle s'en dégage après coup.

. . . .

XLII

31 mai 1898

Mon ami bien aimé, je suis infiniment ému de la maladie de ton père. Il faut, comme tu le dis, agir avec beaucoup de douceur et surtout beaucoup

de circonspection dans tes menaces de départ. Songe aux conséquences qu'elles pourraient avoir, et tu en concluras peut-être qu'il vaut mieux que tu souffres.

Je te remercie beaucoup de toutes ces bonnes paroles que tu m'as envoyées au sujet de mes malheurs. Je t'assure qu'elles m'ont fait du bien parce qu'elles étaient pleines de beaux sentiments et qu'elles me montraient toute la noblesse de ta tendresse. Mais tu comprends bien qu'il m'importe peu qu'il y ait au monde une femme capable de m'aimer si je ne dois jamais la connaître.

Pour le moment, il semble que la période aiguë soit terminée. Voici quelques moments de calme où je goûte un plaisir divin à l'étude. Il y a des soirées douces où je m'emballe, où j'écris, où je lis, pendant que la vie me semble calme et douce. Mais je crois qu'il y a à cela une raison physique des plus banales : c'est qu'il fait mauvais temps. Que le soleil revienne chauffer la sève du printemps, et ma douleur remontera. Mais il faut que je te fasse des reproches sérieux. Tu as l'air de croire que si tu me parles de ton amour, j'en doive souffrir. Tu me demandes pardon de te laisser entraîner sur cette pente. Allons, mon vieux, il faut que tu te dises bien que je ne peux pas souffrir d'un de tes bonheurs, et que je ne suis pas tellement malade de solitude et de silence que ta joie puisse me fatiguer. Raconte-moi au

contraire tout le bien et tout le mal qui pourront t'arriver, et j'y participerai.

— Tu vas recevoir demain l'*Enclos* où il y a un compte rendu des *Poèmes confiants.* Tu comprends bien que je n'ai pas pu m'étendre comme je l'aurais voulu. D'ailleurs il serait bien singulier que je n'aie pas d'ici quelque temps l'occasion de revenir sur tes livres.

Figure-toi qu'hier, un ami me demandait : Pourquoi ne demandez-vous pas à Henri Vandeputte des vers pour l'*Enclos* ? Je n'ai pas su quoi lui répondre. C'est extraordinaire : l'idée ne m'en était jamais venue. Explique cela si tu peux. Il est vrai que nous avons tant de choses à nous dire que ces choses-là, d'un intérêt secondaire, nous échappent. D'ailleurs, dans notre vie littéraire, ce qui nous intéresse, c'est d'écrire et non pas de publier. En tout cas, puisque j'ai l'occasion d'en parler, envoie-moi donc quelque chose (vers ou prose).

J'ai relu *Chair*, après ce que tu m'en avais dit. Je l'ai relu sans parti pris, sauf peut-être que j'avais l'intention de le trouver beau. Je n'ai pas changé d'avis. C'est dogmatique. C'est froid comme les gestes exagérés des acteurs.

Reçu le livre de Jammes où il y a des choses à baiser : *Vieille marine*, *On m'éreinte dans le Musée des Familles*, et des vers d'amour, et des vers descriptifs. Oh ! *Les six petits cochons !* Et *La mort du*

poète ! c'est beau : ça n'est pas de la vie, c'est du rêve. Ça nous émeut parce que ça réveille en nous de vieux songes endormis, et nous pleurons parce que la vie a tué tous nos rêves.

Reçu aussi le livre d'Albert. Je ne l'ai pas fini, mais il me semble déjà que je ne l'aime pas. Et toi ?

J'aurais bien répondu à cet *Hommage à Zola*, mais j'ai reçu ta note le 2 ou 3 mai, et je n'ai pas eu le temps avant le 5. Peu importe. Ma réponse aurait été comme les vôtres. Il est évident que Zola a fait le plus bel acte de sa vie. Il est plus évident encore qu'Esterhazy est coupable.

— Je vais commencer, ce soir sans doute, mon nouveau livre. Ce sera l'histoire de maman. On y verra d'abord mon pays et ma maison et on m'y verra tout petit, alors que maman me faisait téter, m'apprenait à sourire, à marcher, à parler, en un mot: alors qu'elle m'apprenait à faire les premières actions de la vie. On verra lorsque j'étais malade et que maman, désespérée, employait tous les moyens pour me sauver. Elle me fait prier avant qu'on m'opère, pour que Dieu me protège, elle me promet des petites choses pour après, si je n'ai pas trop crié. Elle me conduit chez une vieille commère qui, lui avait-on dit, guérit ces sortes de maladies. On m'y verra lorsque je vais à l'école et pendant que je fais deviner à maman combien j'ai de fautes dans ma dictée.

— La deuxième partie parlera de la première séparation, alors qu'on m'a envoyé au lycée. J'étais comme une poire pas encore mûre et que l'on cueille trop vite et qui mûrira mal dans le cellier. Souffrances.

— La troisième partie parlera de ma vie, maintenant que je suis un homme et que je dois me créer une famille. Je suis une poire mûre.

Je te quitte, mon ami bien aimé. Cette lettre a été faite trop rapidement, au bureau. Je vais la remettre à un vieux piéton à lunettes qui la jettera à la boîte d'où, prenant le chemin de Bruxelles elle ira te rappeler que je t'aime par dessus toutes choses et que je souhaite que tu m'écrives bientôt

Louis

XLIII

Vendredi, 11 juin.

Mon ami bien aimé, il y a au ciel une lune belle et douce comme un visage penché, l'air est vaporeux, fondant et bleu comme l'Amour. Par delà une caserne, j'aperçois dans l'espace, Notre-Dame, emmitoufflée de vapeurs, et je ne vois par derrière la caserne qu'elle et le ciel. Il me semble qu'il y a un monde matériel et laid, du côté de ma chambre, et de l'autre côté de la caserne un monde imprécis et doux dont Notre-Dame est la grosse

âme, un peu monstrueuse et effrayante comme un Dieu de jadis, mais si belle. Et mon cœur habite par là-bas, mon cœur est très grand, il a comme des ailes qui s'étendent.

. . . .

Je rêve d'une machine ; j'en ai composé le plan ce soir. Si je le fais comme je l'ai senti, ce sera passionnément beau. Ce sera l'histoire d'une pauvre fille simple, innocente, bonne, laide, horrible, qui rêve, qui vit, qui a besoin d'amour, et qui souffre, qui souffre de n'en pas avoir, tant que son cœur est à nu, et que la moindre chose l'écorche. A côté d'elle, c'est un abbé de campagne, bon comme Dieu, qui aime tout ce qui souffre, qui s'attendrit, qui pleure et qui sourit de bonheur et de mélancolie. Or, cet homme, pris d'une pitié vaste comme celle de Jésus, pour donner de la joie, du bonheur, à la pauvre innocente, s'imposera le supplice de la baiser, de lui faire connaître, une fois, la Volupté.

Je suis ému, je les vois tous deux, je compose les scènes. Elle s'appellera Marie, et je l'ai connue. Elle sera laide, branlante, bancale, baveuse. Elle aura des yeux bleu clair comme des pervenches, une âme de violette. Oh ! oui, je la sens comme une violette. Je sens la crispation de ses pauvres mains, je vois ses sabots. Pauvre Marie, elle ne peut presque pas marcher. Elle regardera se marier les jeunes filles ses anciennes compagnes. Voici la

noce : elles sont en blanc, et les fleurs d'oranger fines et lancinantes ; elle sera triste à mourir. Quand elle respirera, elle croira respirer de la douleur aiguë. Mais elle lira de doux romans que lui prête M. l'Abbé, et son cœur simple sera ému et bienheureux par le bonheur qu'on y voit, et quand même, il y aura un petit jet tendre de son âme, vers l'espoir.

Et M. l'abbé, il est si bon que j'en pleure. Il n'aime que ce qui souffre, que ce qui est faible : les petits enfants, les vieillards, le petit Jésus qu'on a crucifié, la Vierge Marie dont le cœur, dont la poitrine, dont les mains sont percés par les clous de la Croix. Il rêvera, il regardera le soir épars dans l'espace comme une âme tendre qui s'est diluée, et Monsieur l'Abbé pleurera sur ma Marie, il la verra comme un ange, comme une mère, comme une sœur. Sourires, soupirs, joies, peines, toute son âme tendre, la voilà. Oh ! mon ami, qu'ils seront beaux ! et puis je dirai l'Amour, je dirai les choses, je dirai l'Eglise douce comme l'Amour et paisible comme les choses, la vieille église sombre qui dort toujours, toujours.

— Ma vie est si calme, je me remets à ne plus sortir et quels beaux soirs de grand rêve va me verser la lune, et le ciel d'au-dessus de ma tête, je vais l'aimer comme une personne.

Il est très tard, je t'aime, je vais te quitter. Je t'aime doucement; je te l'ai dit, mon cœur est plus

large que jamais, ce soir, je pense à toi comme à quelque chose d'immatériel et d'extasiant qui serait dans l'air. Je t'embrasse

Louis

XLIV

17 juillet 1898

Mon ami bien aimé, je ne sais même pas pourquoi je ne t'ai pas écrit plus tôt. Il y a surtout de la paresse. Mais tu sais bien que ce n'est pas par indifférence. Il est certain que nous avons des moments de sécheresse de cœur. D'ailleurs il suffit d'un tout petit peu de chaleur ou de vent pour perturber notre pauvre machine. Ces jours derniers il est venu de tels soleils que mon esprit en était accablé et se couchait dans ma tête comme un pigeon pâmé. Les mouvements de mes pensées se faisaient avec autant de peine que les mouvements de mon corps. Voilà mon excuse, si tu en désirais une.

. . . .

... Dis-toi toujours quand tu demandes un service à un écrivain qu'il ne te le rendra que s'il croit pouvoir en attendre un au moins équivalent de toi. En tout cas, soit pour se donner de l'importance à soi-même, soit pour le beau plaisir de dire du mal d'un confrère, il fera des fables là-dessus.

Les "Naturistes" en particulier s'annoncent comme devant avoir des mœurs de cannibales. As-tu lu dans la Plume l'ignoble article de Le Blond sur Jammes ? Mauvaise foi, médisances (je ne dis pas calomnies, à propos de Paul Fort), méchanceté, rage, jalousie, tout cela s'y trouve. C'est un troquet qui parle du troquet d'en face. Ces gens-là qui sont des malins vont s'emparer des journaux d'ici deux ou trois ans et inaugurer un affreux terrorisme littéraire. Qui ne montrera pas patte blanche sera étouffé et couvert d'injures. Gare à nous !

Tu as bien raison de ne pas t'intéresser à ces choses-là. Il n'y a qu'à faire son travail tout simplement. Ayons une vie pure. Combattons bien loyalement pour nos idées. Il y aura bien quelque belle âme qui, par pure estime pour nous, nous tendra la main pour nous sortir de l'ombre. Il y a des écrivains tout de même qui sont devenus quelque chose sans se servir du scandale. Ce sont d'ailleurs ceux-là que nous aimons le plus. Le but est non pas d'être un gros monsieur qui gagne de l'argent et qui règne dans les journaux. Non. Le but c'est d'être un écrivain qui raconte très simplement ce qu'il croit bon, et d'être aimé.

Je vais enfin me mettre au travail en attendant le mois de septembre où je partirai en vacances. Toi, mon ami bien aimé, tu vas avoir un examen à passer. Je souhaite bien vivement que tu sois

reçu et que tes vacances se passent agréablement à St. Job auprès de tes arbres et à Bruxelles auprès de ton amie. Je voudrais surtout que cette place que tu espères te vienne vite et que tu puisses vivre libre. Tu n'auras pas cette tristesse des existences stériles que je connais. Un peu d'amour dans ton cœur, cela va te faire beau et grave. Tu regarderas le monde s'agiter, tu t'agiteras toi-même comme un beau mécanisme d'une belle machine. Je pense bien que tu seras heureux. La constance de tes sentiments montre bien que celle que tu aimes sait te comprendre. Embrasse-la bien fort chaque jour. Profite du présent et espère en l'avenir. Si tu savais combien c'est dur de regarder passer sa jeunesse sans joie, et de se dire qu'un beau matin il sera trop tard pour espérer un peu de bonheur.

Je te quitte, mon Henri, je t'écrirai bientôt. Ecris-moi auparavant. Mais pense que je t'aime de toute mon âme. Il y aura bientôt un an que nous ne nous sommes vus. C'est bien triste.

. . . .

XLV

21 juillet 1898

Mon ami bien aimé, il y a eu beaucoup de choses pour me retarder : mes ennuis et mes désespoirs, mes sorties du soir qui sont nécessaires

pour me consoler et de la besogne de toutes sortes. *La Victoire* de Bouhélier m'a fait perdre deux soirées : l'une pour assister à la pièce, l'autre pour faire un compte rendu. Il faut que je t'en parle un peu. Les journaux sont stupides. Bauer et Mendès sont deux vieux crétins qui, ayant peur pour leur réputation à venir, courtisent les jeunes qu'ils sentent devoir arriver. Et puis l'un ne connaît rien à la littérature et l'autre a trop d'occupations plus ou moins ignobles pour prendre le temps de lire ou de penser.

Donc *la Victoire* est quelque chose de très ennuyeux, comme les autres œuvres de Bouhélier d'ailleurs. On y voit un héros guerrier qui roucoule comme dans Racine, ou mieux comme dans les bouquins de Mlle de Scudéri. Tu connais le manque d'émotion de Bouhélier, eh bien ! imagine qu'il n'y a pas d'action sur la scène et qu'on passe tout le temps à y parler sentimentalement. C'est d'un rasant ! Des phrases pompeuses sont fades et fausses, des gestes d'amoureux naïfs sont ampoulés comme des gestes de cabotins. D'après les échos ou plutôt les réclames que les naturistes ont fait passer dans les journaux il y aurait eu des luttes dans la salle. C'est absolument faux. Il n'y a pas eu de cabale. J'ai vu à la répétition générale des gens qui auraient été très heureux d'applaudir (j'étais de ceux-là) et qui ont été bien patients. Il leur a fallu de la bienveillance pour ne pas mani-

fester contre cette tragédie. Certes il y a eu quelques ricanements causés par des vers ou des situations malheureuses, mais il n'y a pas eu de chahut. Les naturistes étaient ignobles de provocation dans la salle. J'ai vu imposer silence à des gens qui ne disaient rien et surveiller des gens qu'on craignait. On imposait par la force l'admiration. Je n'ai pas une grande expérience des choses littéraires, mais je n'ai jamais vu de fait semblable. Si cela continue, nous allons tomber sous le régime du sabre naturiste. D'ailleurs ceci n'a pas d'importance puisque la pièce est mauvaise. Mais retiens bien qu'en fait de chahut il n'y a eu que le bruit que les naturistes ont fait. Tout ceci montre une fois de plus que les naturistes ne perdent pas une occasion de se faire de la réclame.

. . . .

Mon bon vieux, je suis heureux de toute la tendresse que tu me gardes. J'ai pour toi la même affection. Notre amitié devient tranquille et profonde comme un vieil amour. C'est bien délicieux, à un moment quelconque de la journée de se dire qu'il y a quelque part un homme intelligent et fort qui vous aime. Ça me rend tous les jours très bons. Il y a des moments où il me semble que l'azur est d'un bleu profond. Mon affection pour toi n'a plus les crises d'autrefois, mais elle a une pureté divine. Parfois je mets la main sur mon cœur, et je sens qu'une de tes lettres est là,

comme une main sous ma main. Il est bien triste que tu sois si malheureux et que tu aies tant d'ennuis. Parle-moi toujours de ton examen. Je serais si heureux de t'envoyer ma *Marie*, mais je n'ai qu'une copie qui est à la *Revue de Paris*. Si je confiais le manuscrit à la poste, je craindrais qu'il se perde. Je suis nerveux, je passerais des jours d'une anxiété atroce.

Il se produit des changements dans mon caractère. Je deviens homme. Je songe gravement à l'avenir. C'est pour cela que je souffre tant de ne pas connaître une femme qui m'aime. Mais d'un autre côté je deviens plus ferme et plus volontaire. Je deviens plus carré. Je dis merde en face aux gens qui me déplaisent. J'insiste sur ce côté de mon caractère. Il ne faut pas croire que je sois une bonne petite pâte à tout faire. Je suis un sale oiseau, brutal et méchant. Les gens qui me déplaisent, je ne leur réponds pas quand ils me causent. Les bureaucrates, je les traite en petits enfants. Blagues, plaisanteries, très bien, mais je ne condescends jamais à parler sérieusement avec eux.

J'ai reçu une lettre bien touchante de Jammes au sujet de la réponse que je lui avais faite à l'envoi de son bouquin. Je crois qu'à part son orgueil, il a un cœur d'une bonté divine, un peu de cette âme des sœurs de charité qui est si belle.

. . . .

XLVI

12 août 98

Mon ami bien aimé, mon existence est si vide, l'été est si chaud et je sens mon cœur si sec que je reste de longues semaines sans faire un seul geste d'amitié à ceux qui me sont chers. Je suis resté cinq semaines sans écrire à mes parents et trois semaines sans t'écrire. J'ai des moments d'aridité profonde où je ne puis que raisonner, avoir la fièvre et souffrir...

. . . .

Aujourd'hui, c'est un des jours de crise. La raison en est assez simple et vient d'un lapin qui m'a été posé hier soir. Imagine-toi que, le lendemain du 14 juillet, je rencontrais la plus exquise petite créature du monde, très bonne, très intelligente, très douce et très corrompue. Pour trois fois que je l'ai vue il y a tout au fond de moi-même une grande tendresse. J'aurais tant voulu lui faire du bien, l'éclairer, lui apprendre des choses de la vie qu'elle ne connaîtra jamais sans moi. Parce qu'elle est fleuriste elle a une petite finesse de fleur, mais parce qu'elle est parisienne elle est un peu pourrie. Je l'aurais guidée, je lui aurais appris la bonté, je lui aurais montré la souffrance humaine, et les belles choses de la nature. Il faut bien peu de temps à un homme pour élever une femme. Et

donc, j'ai été navré de ce lapin d'hier soir. Il faut que je lui écrive. Mais mon imagination chimérique me fait craindre qu'elle ne revienne plus.

. . . .

— Je vais partir en congé le 3 septembre. C'est singulier que je n'y pense pas à distance comme les autres années. J'attends ce moment inconsciemment, j'accomplis mes fonctions sans joie, sans espérances. J'aurai pourtant de bien beaux plaisirs d'arbres verts, de ciel et de tendresse. T'ai-je dit que ma petite sœur était enceinte d'une petite fille ? Ce sera pour le mois de novembre. Je tremble un peu parce qu'elle est si faible, mais j'ai bien des espérances aussi de cette petite enfant.

. . . .

Figure-toi que j'ai rêvé à toi cette nuit et que nos regards se croisaient avec une bonté et une tendresse suprêmes. J'en sens encore le choc au fond de moi-même. Il ne faut pas croire quand j'ai des moments de sécheresse comme ces temps derniers que la sécheresse devienne l'état définitif de mon âme. Je t'assure bien que non. Plus je suis sec certains instants, plus je suis enthousiaste et tendre d'autres fois. Mais que veux-tu, je prends l'habitude d'avoir des crises intellectuelles tout comme un vieux célibataire. Ce qui me manque absolument c'est la société d'une femme. Je deviens raide, méchant, grossier. Cette urbanité banale qu'on rencontre partout me fait défaut. Ce

n'est pas mal, à condition de ne pas exagérer. Or j'exagère. Il me faudrait une petite créature brune comme celle dont je te parlais au commencement de cette lettre et qui me mettrait au cœur de la douceur et de la flatterie.

. . . .

XLVII

30 août 1898

Mon ami bien-aimé, je t'écris avec bien de la peine et bien de la tendresse. Toute ma solitude me pèse, m'accable, m'énerve, il me faut en ce moment quelqu'un à qui je parle. Quelqu'un, n'importe qui. Pense alors que toi, qui es mon ami bien-aimé, si je te cause en ce moment, c'est avec une piété infinie, c'est en multipliant mon émotion naturelle, c'est en mettant dans cette lettre tout mon cœur bien chaud. J'ai bien peur, d'ailleurs, puisque tu ne m'as pas écrit depuis longtemps, que tu n'éprouves des souffrances capitales, auprès desquelles les miennes sont de petits bobos. Dans ce cas, mon bon ami, il faudrait m'excuser et lire cette lettre légèrement. Il faudrait surtout que tu te dises que si je connaissais tes maux je ne viendrais pas t'importuner avec mes doléances. Mais avant que de continuer, je veux m'arrêter un instant pour te dire que j'ai pour toi une amitié pleine d'élans. Je pense à toi comme à

la plus belle affection qui soit venue dans mon existence.

Je t'avais parlé d'une petite amie dont je fis la rencontre le lendemain du 14 juillet. Je l'ai revue plusieurs fois depuis; elle est très belle, très douce et surtout très bonne. Je l'aime un peu paternellement parce qu'elle est malheureuse et fraternellement parce qu'elle est ignorante et simple. Or, mon ami, depuis quinze jours voici qu'elle est à l'hôpital, bien malade. Voilà huit jours qu'elle ne m'a pas écrit, et j'ai peur. J'ai peur qu'elle soit morte ou malade à mourir. C'est un sentiment affreux. Elle m'a écrit de l'hôpital deux pauvres petites lettres tendres et maladroites. Elle ne sait pas écrire ni mettre "l'hortografe" mais elle sait dire de ces choses qui sont splendides lorsque c'est un cœur ignorant qui les dit. Et ces deux lettres ont fait de mon amitié d'auparavant un sentiment très aigu et très tendre. J'ai bien peur. Si je n'avais pas de lettre d'elle demain, c'est qu'elle serait à l'agonie. Je ne sais pas si tu comprends bien cette situation. Tous les malades d'hôpitaux m'émeuvent, mais cette petite que j'estime me trouble affreusement. Elle était merveilleusement douce, et dans son âme de petite Parisienne cette douceur était devenue une exquise politesse. Je l'ai entendue demander pardon à une bonne de restaurant (qui était demoiselle) parce qu'elle l'avait appelée, sans faire attention, Made-

moiselle, au lieu de l'appeler Madame. Elle était très bonne, et un jour qu'elle n'avait plus qu'une chemise elle l'avait quittée pour la prêter à une amie qui devait aller coucher avec un monsieur. Elle était très intelligente et très délicate. La 1re fois que je lui montrai les 4 platanes dont j'ai parlé dans l'*Enclos*, elle m'avait dit : Ça fera de belles planches quand on les aura abattus, réponse qui m'avait vexé. Or, depuis, en deux ou trois séances je lui ai fait comprendre la beauté d'une chose et d'un paysage indépendamment de son utilité, si bien que le soir quand j'allais la conduire chez elle, elle me disait de jolies vérités belles sur la nuit, sur la Seine nocturne, sur les feux, sur le ciel, sur l'air et sur la bonté. J'aurais voulu l'élever jusqu'à moi, lui donner une belle âme de peuple. Elle était fleuriste et très bonne ouvrière. Fleuriste, c'est un métier idéal dans lequel on met beaucoup de goût. En peu de temps, je t'assure que j'aurais développé ses sentiments jusqu'à en faire des sentiments très nets, très purs et très délicats. Je lui aurais fait aimer la vie merveilleuse de ceux qui travaillent. J'en aurais fait une petite fille ingénue et profonde. Et j'ai peur qu'elle soit morte. Au fait, si elle était vivante et qu'elle guérit, il est parfaitement possible que je me détache d'elle immédiatement, à notre première entrevue. Mais si elle était morte, toute ma vie serait marquée de cette mort.

. . . .

P. S. — Je reçois à l'instant une lettre de la petite qui va beaucoup mieux. Je t'envoie mon bonjour de ce matin et te dis que je pense bien à toi.

(A suivre.)

POÈMES

Je te poserai, nu, mon fils, sur les genoux de mon aïeule,
Qui te prendra comme un fruit d'or, pieusement,
Dans ses mains sèches, noueuses comme des sarments,
Frémissantes comme des feuilles.
Elle verra tes joues, brugnons vermeils,
Elle verra tes yeux de velours, de nuit et de soleil,
Elle verra ta peau dorée comme l'écorce des oranges,
Puis, évoquant le souvenir des clairs visages du passé,
Comme on cherche l'or d'une voix en un pastel presque effacé,
Elle dira : " Mon Dieu ! Qu'il nous ressemble ! "

Et moi, je songerai à cette vieille assise là,
Avec l'orgueil et l'inquiétude de sa race
Imprimés en plis amers dans son visage
Un peu dur que le fer de la douleur scella ;
A sa sœur qui, toute jeune, entra au cloître
Des Filles de Marie par dépit d'amour,
Puis, un beau jour comme aujourd'hui, lourd
De parfums et d'orage, tant elle étouffait sous son voile,
S'enfuit avec le jardinier du couvent ;
A leur oncle, que je me souviens d'avoir vu quand j'étais enfant,
Debout, dans la houle des blés, balancer la faux comme un
[jeune homme
Et qui savait dompter les chevaux les plus ardents

Et mourut en aimant passionnément l'argent,
Après avoir follement aimé le jeu et les femmes ;
A vous aussi, mes deux grands-pères que je n'ai point connus,
A toi, grand-père maternel, figure austère,
Toi qui malgré ton grand savoir ne voulus point quitter la terre
Ingrate, où ton ascendance avait vécu ;
A toi, vieux constructeur de ponts, de quais et d'églises
Qu'on eût, au temps jadis, écrit au livre de maîtrise,
Père de mon père, qui fus laborieux et bon ;
A vous enfin qui vîntes de la montagne
Dans la plaine pour le labeur opiniâtre des sillons,
Ancêtres-paysans de ma compagne,
Laboureurs qu'elle m'a peints si beaux,
Lorsque, poussant vers le soleil votre attelage de cavales,
Votre attitude hiératique et colossale
Se dressait puissamment au flanc nu du coteau ;
A tous ceux dont me fut contée l'histoire ou la légende
Et qui, depuis un siècle, patiemment, de leurs efforts,
De leurs pensées, de leurs douleurs et de leur mort
Tissèrent, ô mon fils, la trame ténue de ton âme.

Alors je me dirai, sans modestie, que nous avons été,
Ta mère et moi, au tournant de la route
La génération qui lutte et qui souffre
Pour le devoir nouveau plus haut que la pitié.
Ta mère, alors, devinera la fierté de mes pensées
Et mes ambitions pour toi, démesurées,
Et pour me rappeler combien le rêve ment,
Elle me sourira malicieusement
Dans la fraîcheur de la cuisine,
Qui nous accueillera avec du soleil

Dans ses casseroles de cuivre
Et sur la pierre usée de son seuil,
Avec du soleil parmi les faïences peintes
Rangées sur le vieux bahut de noyer
Et sur le ventre des cruches lourdes d'où l'eau suinte,
Qui reposent et pèsent sur les pierres de l'évier,
Avec du soleil sur les balances rouillées
Où l'oncle de mon aïeule pesait son or,
Et du soleil dans la haute cheminée
Où sont les chenets massifs et tors,
Le coffre où l'on met le sel et la repasse
Et le banc luisant où les vieux se tiennent assis,
A la veillée, durant les nuits claires d'hiver, quand il glace
Et qu'on boit du vin doux en mangeant des châtaignes et du
[pain rassis.

Et bientôt entrera le chien avec son pelage rude
Et le coq surgira debout dans le soleil du seuil,
Le chien comme un ermite vêtu du bure,
Le coq casqué de sang et cuirassé d'azur et de vermeil.
Et sur nos mains le chien viendra poser sa tête
Riche de l'or de ses deux yeux soumis et confiants de bête,
Et l'aïeule dira : " C'est un chien qui vint dans le pays,
On voulait le noyer, parce qu'il était mangé de gale.
C'était vraiment pitié. Je me suis dit :
Il vaudra bien toujours le pain qu'il mange. "
Puis elle ajoutera : " Vous devez avoir soif, pauvrets, [1]
On dirait qu'il tombait du feu sur la grand'route,
Voici des verres et du vin de nos collines rousses.
J'avais fait, ce matin, pour vous, tirer du lait

[1] *"praubots" en gascon.*

L'orage a fait cailler le lait bleu dans les jattes."
Et dehors, ce sera dans la torpeur morne une goutte d'eau
Et son bruit frais, parmi les feuilles de figuier larges et plates,
Puis une autre, puis plusieurs. Et bientôt,
Ce sera sur les arbres et la poussière de la route
L'épanchement joyeux et lourd, en tièdes gouttes !

Je suis allé chercher le lait bleu pour mon fils à la métairie,
J'ai marché dans la fraîcheur transparente du matin,
J'ai suivi le chemin qui serpente au faîte de la colline,
Le chemin bleu tout étoilé de chicorée et parfumé de thym.
Le ciel d'huile luisait comme une mer méridionale,
Autour de moi, s'incurvait en vasque de clarté la campagne
Enluminée d'or et haletante d'un effort herculéen,
Jusques à l'horizon étincelant des massifs pyrénéens.
En arrivant à la métairie qui se taisait dans la lumière,
J'ai dû chasser les chiens hurlants, à coups de pierres,
Tandis que les paons somptueux, pour m'accueillir,
Rouaient de leur fardeau d'émeraudes et de saphirs,
Et qu'un coq se hérissait sur la caisse verte des capucines.

Et me voici sur le seuil clair de la cuisine.
Toute la maisonnée est là :
La métayère fraîche et lourde comme une grappe de lilas,
Et près d'elle et la dépassant de la tête, son homme,
Qui serre dans sa main aux doigts roides et gourds,
Avec dans les épaules le geste ancestral du labour,
La main d'un tout petit aux joues comme des pommes.
Devant eux parle et gesticule un contrebandier du pays,
Aux cheveux roux sous le béret comme des barbes de maïs,
Qui vend des boîtes coloriées toutes bruissantes d'allumettes

Et des paquets aromatiques de tabac blond.
Ses prunelles courent et s'affolent, agiles navettes,
Des gouttes de soleil ruissellent de son front.

Je me suis assis et j'ai bu du vin blanc dans un verre
Qu'avaient rincé les doigts actifs de la métayère
Et j'ai parlé la langue rieuse de chez nous,
Bourdonnante de vols d'insectes et d'abeilles,
Où la douceur du miel et le feu du piment aux baies vermeilles
Alternent avec la rudesse de nos coteaux roux.
Puis je suis revenu chez moi, par la chaleur devenue lourde,
En tenant dans ma main la bouteille de lait,
Close par un bouchon de fleurs de serpolet,
De peur qu'à la chaleur le lait bleu ne se tourne.

HENRI ALIÈS.

D'APRÈS TROIS ESTAMPES

I. Un Cosmographe

MERCATOR

Enfermé étroitement dans un habit de drap, engoncé d'un haut col, ton chef vénérable coiffé d'un chapeau pointu à la chinoise, comme tu es étonnant, mon vieux Mercator ! Ta figure sérieuse, ta bouche mince, les traits tendus de ton visage et ta barbe, qui semble un flot pressé d'épis, te font tout pareil à un Créateur ; et, comme tu es là, attentif, strict et droit, un compas dans une main et un globe dans l'autre, l'on dirait que tu mesures le monde.

Tu naquis au bord de l'Escaut, entre Malines et Anvers, à peu près à l'endroit où la Rupel arrive. De la demeure de tes parents, tournée du côté du nord, tu voyais le fleuve glisser comme un long trait bleu, la Rupel s'éloigner et la plaine fleurir. Des bateaux passaient qui allaient vers la mer. La mer tu la connus, la mer de la Zélande où il y a tant d'îles vertes et où les moulins, à cause de leurs ailes, semblent au loin des mouettes qui tournent sur les flots !

Sous Gemma Frison, vieux maître qui savait les secrets de son art, tu appris à dessiner, à graver et enluminer ; et, comme d'autres s'appliquent à retracer les visages des hommes avec toutes les aspérités qu'y a faites le temps, avec les vallées des rides et des larmes, les lacs clairs des yeux, la forêt des cheveux et le contour du front, toi, tu t'appliquas à retracer, sur des cartes peintes, en traits fins et en couleurs tendres, le visage de la terre, les hauteurs des montagnes, les méandres des fleuves et l'Océan avec les sillons des navires !

Le ciel de Ptolémée, illuminé de Mars, Jupiter et Saturne, où Vénus rayonne avec fixité, pesait sur le front des hommes. Mais toi qui surpris le secret de projeter, en un beau système, tous les détails des astres, le soleil rayonnant et la lune frigide, tu changeas tout cela ; tu pris la terre comme un oiseau divin qu'on saisit au vol et l'enfermas dans la cage toute ronde des latitudes et des longitudes !

Encore que ta barbe fût longue, ton visage sans sourire, tes mains tachées de couleurs et ton habit usé, ton nom, dans les ténèbres du temps, rayonna comme l'un de ces astres dont tu calculais la distance. A mesure que grandissait ta renommée, ils venaient à toi, les rois et les princes, le duc de Juliers qui te fit son cosmographe et le Charles-Quint tout vêtu de velours, illuminé des éclairs des perles et des rubis, appuyé sur sa

haute épée et pour qui tu traças deux globes admirables.

Ils venaient à toi ! Et toi, au milieu des dunes, tu vivais dans un vieux taudis où les araignées filaient leur toile fine, où les rats grignotaient les livres, où la lampe fumeuse éclairait à peine le tableau représentant le Sagittaire et le Taureau, le Lion et le Bélier, la Vierge et les Gémeaux tournant, tels qu'en ronde, dans un beau Zodiaque. Muets d'étonnement et saisis de respect, les princes et les rois, qui allaient au combat ou revenaient des guerres, s'arrêtaient au seuil de ta porte; avec eux entraient le bruit des meutes, des cavaliers parés de satin et bardés d'acier, des étendards qui battaient au vent, des femmes toutes rieuses, nues et enamourées, qu'emportaient les vainqueurs ; mais toi, le regard fixe, le front hautain sous ton chapeau pointu à la chinoise, tel un vieil astrologue, tu continuais, ferme et tranquille, à dessiner du crayon, à mesurer du compas, à peindre du pinceau. Ainsi qu'un potier façonne un vase aux belles courbes et au jet hardi, appliqué, sérieux et perdu dans ton rêve, tu façonnais la planète.

Maintenant te voici fixé dans une estampe. Je te vois comme l'un de ces savants ou de ces sages de Durer, entouré de livres, de balances, d'un sablier et d'une horloge ; dans tes mains fiévreuses et créatrices tu portes un grand globe de la terre.

O mon vieux Mercator ! Regarde comme cela est plaisant le monde avec les petites taches bleues des mers, les teintes vertes des prairies, les grêles linéaments des fleuves et les aspérités des montagnes. Et, c'est comme si, dans ta main ouverte, tu tenais un fruit merveilleux, une pomme divine ou le sein de Cérès !

II. Un Chroniqueur

CHASTELLAIN

C'est un petit vin de Beaune ; on l'a recueilli en septembre sur les coteaux dorés tandis que, sur les ceps d'automne, chantaient et voletaient les grives. C'est un chaud élixir. A petites gorgées tu en bois un pichet, mon maître. Cela fait, tu prends doucement ta plume ; tes mains s'agitent, longues et belles ; ton visage glabre, comme rasé de près par le barbier Olivier, s'anime de chaleur. Que vas-tu célébrer cette fois, sur le vélin, dis-nous, vieux chroniqueur : les *Dames de rhétorique*, les *Deux Félicités* ou Madame la Vierge sur le front blanc de qui les peintres ont placé l'auréole des anges ? Que non pas ! Tu as bu un coup de vin de Beaune ; aussi ne broderas-tu cette fois, comme banderoles s'enroulent, ton beau langage de devises aux dames et aux bienheureux ; mais toi, Georges Chastellain, " escuier, panetier de

Monseigneur le Duc," tu composeras un peu ta *Chronique* de Bourgogne. Mon vieux maître, ce clair matin est à ton prince.

C'est un vin velouté du cru de Beaune. Clio, cette servante de ta comté d'Alost, à cheveux roux, à tendres yeux et à beaux seins t'en a, dans ton pichet, versé par dessus l'épaule. Ton regard en est étincelant, ton cœur en est tout réchauffé. Bon panetier c'est le temps de donner ton pain cuit ; brave écuyer c'est l'heure de tracer tes récits.

Vois, par la baie ouverte, se propager jusqu'aux clairs fonds bleus, le fin paysage de collines. L'air est suave, les lointains limpides ; au-dessus des sillons de doux nuages avancent. Et c'est comme si, de l'horizon jusqu'à ton visage, venait parmi les fleurs et parmi les blés roux, un long tapis admirable.

D'abord c'est une vaste campagne que tu vois : des plaines ensemencées, de petits tertres, une rivière avec des saules ; puis, des boqueteaux, des vignobles, une autre plaine plus étendue. Une poursuite au gibier commence : il y a des chasseresses et des chasseurs et, de même que dans les tentures de fil d'Arras, des veneurs conduisant les hardes, les fauconniers avec les faucons. L'andouiller en avant un grand cerf s'élance ! Et la bande des chiens blancs, la bande des chiens noirs bondissent sur ses pas...

La tenture avance, avance vers toi, tissée de haute lice.

Voici la ville de Dijon, toute dominée de flèches et de clochers, avec Saint Bénigne et Saint Philibert, les pignons des moutiers, et, comme dans les images, la Tour de Bar et le Logis du Roi ; voici la vallée d'Ouche et la ville semble, au-dessus d'elle, droite comme une nef.

Dans le mur du rempart, tel un œil qui regarde, une petite poterne s'entr'ouvre. C'est par là que le grand cerf s'élance ! Mais, après le cerf il y a la chasse ; après la chasse il y a les soldats armés des lances et des espadons ; il y a les archers avec les arcs ; et, par dessus eux, les pavois s'éploient ! Vêtu, à tons violents, de belles pièces de couleurs, entouré des varlets, chevauche Philippe Pot ; et, par devant lui, messire de Clèves et messire de Crèvecœur. A leur suite se pressent les dames en huques et en hennins ; puis une cavalcade admirable commence ; des ménétriers, en avant jouent des airs de noce. Une procession fastueuse, précédée d'os de saints qu'on porte dans des châsses, paraît à la suite. Des bannières claquent au vent ; passent des croix enluminées, des diacres avec des torches, puis de gras et beaux moines chantant du latin.

De ton œil fin et vif, animé du feu de ton cru bourguignon, toi tu suis du regard la belle histoire, la légende que tissent les mots sous tes mains, les fils d'or et d'argent, les fils pourpres et bleus emmêlés sous tes doigts.

Par la poterne passent les cavaliers ; un papegaut vole sur le ciel bien tissé...

Et puis, voici d'autres soldats et d'autres gens ! Voici des trompettes et des hérauts d'armes vêtus de blanc, de pers et d'écarlate ; voilà des écuyers, voilà des enfants-pages ; voilà les haquenées à l'amble. Et, par delà les pages et les cavaliers, s'avance une mule poussive brimquebalant à petits pas, tout de guingois, un vieux cavalier gris.

Vois, mon maître ! Cet homme en mantel de gros vair, ganté de louveteau, dos voûté, figure glabre sous son chapeau d'images, c'est ta " vieille araigne ", c'est Messer Louis Onze ! *Montjoie ! Montjoie !* crient les petites gens autour de lui, ou *Noël ! Noël !* Lui baise sa patenôtre. Et dans ses bas de futaine, ses mauvais houseaux, il marche en avant des autres. Et toi, au passage, tu le portraitures en nuances de poussière, en lignes de nuées ou en fils de brouillard ; car de vives couleurs, de laines opulentes, de drap éclatant, d'étincelants joyaux, d'épée à poignée d'or ornée de diamants, tu ne veux que pour Monseigneur le Duc ! Celui-là — mieux que Philippe de Comines ne sut faire — tu le peindras à nobles lignes, à teintes fauves et à beaux traits : le front houssu, les yeux ardents et le regard téméraire, la bouche sensuelle, le col robuste et la Toison battant sur la poitrine ample. *Leal Français avec mon prince !* dis-tu, tissant toujours à beaux mots d'historien comme

un tisseur ferait achevant sa tenture. *Leal Français*, sincère et droit, fier et fidèle ! C'est cela, bon serviteur !

III. Un Agronome

OLIVIER DE SERRES

Mon maître, je te vois debout, en habit de velours, une grappe et des pampres à la main. Par dessus ton épaule, vers le fond de l'estampe, s'enfuit le paysage ; un potager à droite, un bouquetier à gauche, le *ruchier* d'un côté et la treille de l'autre composent un harmonieux décor à ta figure. Au loin des gens vont et viennent, les uns portant des cuves, d'autres semant du grain, divers battant du blé ; il en est qui, suivant les époques, labourent la terre ou qui lient les gerbes ; plus loin, celui-ci épampre les mûriers et celui-là reçoit le miel des abeilles.

Mon maître, tourne un peu la tête ; contemple ton gracieux Pradel en Vivarais : le *Théâtre des champs* se joue là sous tes yeux. Toi qui connais le sens des saisons, le cadran des cultures, la raison qui fait que d'une petite graine il naît un grand arbre, tu en es l'acteur principal, mon maître.

Tandis que, dans ton siècle, beaucoup allaient vêtus d'armures, la croix sur l'épaule et l'épée au

côté, toi tu marchais modestement, en petite collerette et coiffé ras, dans un chemin de buis ; la bêche et le rateau étaient tes seules armes ; de combats tu ne livrais qu'à la terre opiniâtre. La rude maîtresse, que tu t'étais donnée là, mon maître ! Tantôt chaude à l'été comme une déesse lascive, l'hiver elle était glacée sous tes pas ; au printemps, du feston des fleurs tu parais son sein nu ; à l'automne, ainsi qu'une bacchante, elle répandait partout une teinte vermeille. Mais, qu'elle fût froide ou ardente, sans voile ou parée, toi toujours tu l'aimais !

D'abord, à force de vivre près des champs, dans les vergers et les vignobles, d'habiter sous un chaume de ferme, de te lever au chant du coq, tu devins sobre et frugal, bon aux autres et réservé avec toi-même. Oh ! le sentiment délectable que tu acquis des choses, l'habitude que tu contractas d'obéir à l'égal et doux rythme des heures, au calendrier toujours le même de la nature !

A tes parents, tes amis et tes serviteurs tu ne parlas bientôt plus que par sentences et selon que t'enseignait la sagesse. « Que chacun, disais-tu, fasse sa charge sans bruit, vivant honnêtement » ; « Hésiode, Caton, Varron, Columelle et autres anciens auteurs de rustication, tu liras toujours »; « de nèfles et de châtaignes tu feras cueillette à l'automne » ; « avant la Saint-Martin tu rentreras

les fruits " ; ou bien, dis-tu encore, " ménager un chemin dans la vigne c'est mieux atteindre aux grappes. " Ainsi à tous et à toi-même tu dispenses des préceptes ; ta vie est telle qu'un terrain fécond, disposé avec choix, suivant le sens du sol et des cultures.

Pareil au tâcheron qui fait sa journée, tu vas, droit devant toi sans faiblir, mon maître. La taille et la greffe des arbres dans les espaliers, le labour de la terre, le geste des semailles, le soin charmant des fleurs occupent tes instants. Ferme et robuste tu vas parmi ton domaine. Et lui, ton gentil Pradel, contemple-le dès l'avril, orné de parterres, en juin étincelant de verdure, riche — en août — des plus vives richesses ; en septembre le faisan n'offre pas de plus chaude parure que lui ; et l'hiver, l'écureuil des bois qui casse et croque des faînes n'a pas couleurs plus rousses que les siennes.

Toi, de même qu'un botaniste qui ferait son herbier, tu notes tout cela ; et souvent, tandis que le raisin fermente dans le cellier, que les fruits mûrissent dans le fruitier, que les figues sèchent sur les claies, mon doux ménager, tu composes ton livre !

Il arrive aussi, par les soirs d'été, quand tout repose au Pradel endormi, au moment secret où d'autres se glissent au lit des servantes, que tu médites encore, plus ardent et plus inspiré. Tu te dresses alors de toute ta taille ; tu vas vers ton

vieux bahut de noyer ; tu l'ouvres et prends les *Géorgiques* à l'endroit que Virgile fait chanter les abeilles. Alors près de toi, autour de ton front et jusque dans ton cœur, tout bourdonne, palpite et vit d'un bruit d'ailes. Dans ton rêve apparaît le monde de Dieu sous sa diaprure de fleurs et sa vêture de vert ; et les fontaines où pousse le cresson elles aussi bourdonnent, comme si leurs petites vagues étaient des abeilles et que leurs flots pressés fussent le miel des dieux ! De tant de bruits, de chants et de murmures, tu demeures un peu étourdi ; et, c'est comme quand le dimanche, assis sur un banc de buis, sous un arceau de feuilles, en avant de ta porte, tu savoures dans un gobelet d'argent un petit cru clairet de canteperdrix !

Olivier, l'olivier est ton arbre ! Son fruit est huilé, son feuillage argentin brille et frissonne au vent sur les coteaux du sud. Mais l'oranger, l'oranger à la suave odeur tel que tu le connus dans le parc de Heidelberg, le *meurier* blanc dont se nourrissent les bêtes à soie, et la vigne aussi sont tes arbres amis. La vigne ! Tu sais la tailler et l'ébourgeonner, la faire grimper et bien l'exposer. « Les petits vins verdelets, dis-tu, sont plus propres pour l'été que l'hiver » ; mais tu conseilles, l'hiver, « les muscats picquardants. »

C'est pourquoi, sur le seuil de ton livre, dans l'estampe ancienne, je te vois à l'instant que tu

tournes un peu la tête, debout, en habit de velours, l'olivier sur ton front, une grappe et des pampres à la main.

EDMOND PILON.

TAORMINE

Le bateau allemand qui de Constantinople me conduisait en Sicile avait chargé au Pirée, comme il fait toutes les quinzaines de printemps, un convoi, pour l'Amérique, d'émigrants grecs. Sous des couvertures quelques-uns jonchaient le pont d'avant ; mais, comme la nuit n'était pas avancée, presque tous, dans une basse et sombre écurie qui leur servait de dortoir, chantaient et dansaient. Aucun ne semblait triste de quitter le village de Morée où il avait bu l'eau fraîche, entendu lire dans les cafés les patriotiques et fiévreux journaux de papier rose. Une joie d'enfant animait ces danses qui peut-être avaient fait bondir les éphèbes de Messénie et de Mantinée, et sur le bord du demain inconnu, en route vers le continent lointain, comme ce petit peuple respirait librement d'insoucieuse confiance !

J'étais venu m'asseoir, à l'extrémité de l'avant, sur un paquet de cordes. Là, le vaisseau sous mon regard et presque sous ma main n'était plus qu'une arête verticale, rigide et toute frêle, fine comme le croissant d'or du ciel, et qui, de l'Orient à

l'Occident, s'avançant, comme lui, dans un bruit, sur la mer, d'eau froissée et de brise, dans un battement paisible d'artère, fendait une épaisseur de perle vaporisée. Et vraiment, de cette proue où j'étais seul, d'où le navire et son humanité ne prolongeaient derrière moi qu'une ampleur traînante et rejetée de rêverie, globule il me paraissait, sur le sillage, suivre une artère de la planète, une de ces artères impassibles, mais vivantes, qui, par des courants réguliers, mènent comme du sang les migrations, distribuent la vie selon un rythme et des lois. C'était la route qui par les nuits d'été, sous les mêmes constellations, avait porté tant de colons ioniens et doriens vers l'Amérique du monde grec, la grande terre de Sicile. Mes compagnons s'en allaient, pareils, mais plus loin, vers une Sicile démesurée. Ces eaux successives, dans l'identique lit, coulaient des rochers trop nus, des terres infertiles, et d'une Grèce qui, pour ses enfants, n'avait que de la lumière et pas de lait.

Quand les danses et les psalmodies orientales eurent cessé, que tout le vaisseau ne fut plus que sommeil, plus que silence vaste éployé sur le rail huileux du sillage bruissant, je suis resté, jusqu'à l'aube, seul, dans mes cordages, et, veilleur voluptueux de proue, n'ayant plus pour monde qu'une mer calmée, une douceur de nuit et d'étoiles indéfinies, je n'ai laissé vivre et s'ailer en moi que, concentré sur cette pointe en une exaltation de

conscience, le songe de départ alors descellant dans l'obscurité des cales les paupières de ces frères endormis. Où donc allais-je, et quelle route le vaisseau suivait-il ? Cela certes rien plus en moi ne le savait ni ne le demandait. Plus rien n'était, sous les mains à mon front fraîches des souffles nocturnes que le pur esprit du mouvement qui circulairement glissait dans l'espace autour d'une bulle suspendue d'eau.

Le matin, déjà, nous avons aperçu la barre droite de la Sicile, abaissée au détroit et que prolongeaient les chaînes de la Grande Grèce. D'une élévation décisive, royal et beau sans brutalité, l'Etna, sous sa couronne et ses plis de neige se gonflait comme le cœur ou le nœud du ciel et de la rive fuyante, les réunissait dans un jeu souple des mêmes lignes lumineuses. Il posait, sur cette rive orientale de la Sicile, du style et de la gravité. Dans les trois voyages où Platon vint aborder ici, cette cime, toute seule après les monts désordonnés et confondus de la Grèce, peut-être lui présageat-elle de la patrie de Dion, déployée dans une ampleur d'éther, une terre philosophique, à la simplicité et à la beauté rationnelle, et comme l'Idée, en l'Etna, de la montagne.

Quand le soir, débarqué à Catane, je fus sitôt parti pour Taormine, je gardais cette musique de pensée qui dans l'essence de soleil et le sel de l'air marin depuis l'Archipel ne m'avait pas quitté.

Quelque brume, tout d'un coup, était venue tamiser, sous une paupière et des cils, la lumière peut-être lasse, paupière d'argent doux qui d'en haut laissait glisser ce regard liquide de la mer frémissante et fine. La campagne, sur le rivage que l'on suivait, évoquait une Normandie idéalisée où les citronniers, au lieu de pommiers, émergeaient d'une herbe dense, toute tendre et faite pour les pieds nus de la Primavera florentine. Au long de la mer calmée les fruits miraculeux d'or étalaient par leur verdure légère, transparente presque, toutes les étoiles d'une nuit tombée. Et je roulais, Taormina, les syllabes chantantes de ton nom, comme un Oriental entre ses doigts son chapelet. Autour de moi poudroyait cette langue italienne qui du Tauromenium antique dissocia, sur un fond de bleu et de feuillage, ainsi que d'un temple défait, les quatre colonnes ou bien les quatre colombes en qui surgit le nom sicilien. A l'horizon de ce langage sonore que des femmes vêtues de noir ici entretenaient, à chaque détour aussi de la vision que dénouait le rivage déplacé, elles posaient sans poids un signe mélodieux de ruines, les syllabes égrenées de Taormina.

* * *

Cette Amérique d'autrefois est elle-même vidée par l'Amérique d'aujourd'hui. A Taormine j'écoute les doléances d'un propriétaire. “ Il n'y a pas six

ans, je payais mes ouvriers 1 fr. 25 et un litre de vin. J'étais le maître, et j'avais des esclaves qui travaillaient autant qu'on leur demandait." Et il répète avec le regret d'un paradis perdu : *Schiavi, signor, schiavi.* "Aujourd'hui je suis obligé de les prier. Ils me consentent une grâce en travaillant, je leur donne deux francs, deux litres de vin, dont un qu'ils emportent chez eux, du macaroni, des olives, ils ne font rien, et je ne puis rien dire." La cause : l'Amérique. Ceux qui peuvent réunir l'argent du voyage et le pécule exigé là-bas s'embarquent. Ceux qui n'ont que leurs bras vont en Tunisie et en Algérie, une Amérique du pauvre, s'embauchent comme maçons, et apprennent le métier en le faisant. Restent au pays les vieux et les propres à rien. Et il me cite un vieillard qui ne peut guère plus que bricoler, et qui sou par sou économise de l'argent pour aller en Amérique, voir ce beau pays, puis revenir.

Nous nous promenons sur la route d'où cette terre déroule jusqu'à la mer le plus doux trésor de beauté sensuelle que les flots puissent caresser. Tout le regard sur elle s'appesantit comme la main sur une chair en fleur. L'homme, en cette côte favorisée, ne connait pas l'horrible misère qui dévore le reste de la Sicile. C'est un pays de petite propriété, éprouvé d'ailleurs par la mévente des citrons et du vin, mais où le mal est pour le propriétaire, où l'ouvrier agricole vit peut-être

mieux qu'en France. Et pourtant il part, le Taorminais, il imite le Sicilien misérable de Girgenti et de Trapani. Mais jusqu'en Amérique il porte à sa semelle l'aide de sa bonne et riche terre, qui a fait de lui un ouvrier meilleur, plus intelligent, mieux armé. Anglais et Allemands ici prennent sa place, et Taormine pour eux ne vit que de sa lumière et de sa grâce. Un gros ouvrage d'un certain Douglas Sladen, que je trouve dans tous les hôtels siciliens, et où le pauvre auteur paraît avoir voulu réaliser pour l'étranger la figure ridicule de l'Anglais en voyage, appelle Taormine le pays des mangeurs de lotos. Eh oui ! c'est, Taormine, un lotos de table d'hôte. Propre, arrangée, soignée à point, elle paraît moins une ville qu'un palais, ou, mieux, une terrasse sur la mer, un balcon de pierre grecque, romaine et gothique, dans les citronniers, les géraniums, et les roses. Sur cette terrasse s'allonge le rêve du bateau qui m'amenait. Je me sens pris, les yeux fermés, par cette circulation de ceux qui partent et de ceux qui viennent ; passage qui dans le site aéré, lumineux et tiède témoigne d'harmonieuses lois, comme les courants de la mer ou les brises alternées des rives.

* * *

Au matin, par delà les toits de tuile, les volets clairs sur les murs blancs, les jardins clos éclatants

de citrons, l'Etna sortait de la mer, de la nuit et de l'aube, rose fabuleusement sur ses légères neiges : il occupait l'horizon entier, cygne surgissant d'aurore, sous la gorge de qui se fendait, fraîche et moutonnante d'or épars, la campagne de verdure.

Toute beauté ici est débordante et publique ; la pente dévalante du terrain ne permet pas d'enclore les jardins en des murs qui les déroberaient, et par les raides sentiers qui les entourent, chacun de nous comme leur maître en jouit. Ils prennent une face humaine, et, quand on les rencontre, n'épanouissent, comme des enfants, que le sourire fleuri de leurs dents et de leurs joues. Sur les haies de géraniums, de lavandes, s'élançaient les roses et les hauts iris. Mais les amandiers recouvraient, prenaient et brassaient tout dans leur fouillis rose et blanc. Parfois des terrasses d'herbe verte ne portaient qu'eux, et, çà et là, quelques rares roses oubliées attestaient un ancien jardin qu'ils avaient conquis et qu'enfouissait leur neige. Leur profusion allégeait étonnamment le paysage, et donnait des milliers d'ailes aux couleurs robustes ou tendres.

Chœur de couleurs, saines et fières de vivre dans les yeux leur vie inépuisable ! Elles s'amoncellent en la même gloire, en la même fougue lyrique que les lignes renversées et ruisselantes de la terre qui tombe. Théâtre roux, noir du sol

volcanique et des ravins lacérés, blancheur fleurissante des neiges, mais, la maîtresse du chœur, verdure pacifiante des citronniers! Au cap Skiso, où la terre éruptive s'apaise en une plage incurvée sous la paume, qui la polit, de la mer, leur champ immense et plat occupe l'emplacement de Naxos. Il paraît que de la rive monte vers ce paysage tourmenté, avec le souvenir des Corinthiens, une grande venue de lucidité et de raison, une palme verte qui, débordant toute sur la plaine de Giardini, escaladant les premiers degrés des monts, vient en l'enveloppant dérober Taormine comme le plus doux de ses fruits mûrs.

Et pourtant l'opulence métallique de ces couleurs, et ces coulées, qu'elles développent, de bronze décomposé, figurent, chemin du Théâtre, un goût plus romain que grec. Le paysage est, comme la ville même, pareil au corps de Glaucus, indistinct des algues et des coquillages. J'ai cru le voir dans la plénitude de son acte, un jour que les nuées venues de l'Etna, noires, passaient et pendaient lourdement, sur le ciel ensoleillé par places. Les montagnes trapues leur répondaient sur la terre comme un corps à son simulacre, comme les poitrines de gladiateurs aux formes de leurs cuirasses suspendues.

*
* *

Le Théâtre, des jours et des jours j'ai vu sur

lui tous les ballets muets de la lumière et de l'eau. Mais je ne l'ai connu parfait que lorsque, sous un ciel de recueillement, les couleurs se tassaient, se faisaient douces comme des béguines de Bruges, et que, par le trou béant de la scène, s'étalaient grises la mer et la presqu'île de Skiso, l'une d'argent lumineux, l'autre plus terne et plombée, et pareilles à l'eau et à la terre dans le *Pauvre Pêcheur* de Puvis : toutes deux par d'hospitalières mains comblant ce vide qu'à poings d'or eût élargi la méchante lumière, toutes deux unissant dans une tendresse monochrôme les grises colonnes en débris, et sans fin les réparant d'un horizon inépuisé.

C'est que la beauté de la ruine dépend fort de sa matière. Elle est faite, à l'Acropole d'Athènes, de la maturité des marbres. Partout elle se rattache à la vie subtile, prolongée, harmonieuse, de la pierre qui réagit sous la durée selon sa loi géologique. Mais la brique, à Taormine, ne paraît pas admettre la ruine : matière artificielle, produit des fours, boue cuite, elle ne chante pas plus sous la durée que sous la lumière. Les Romains l'entassaient pour la stuquer comme les Chaldéens pour la vernisser, mais, sa surface tombée, avec ses petits lits réguliers, géométriques et pressés, sa couleur crue qui n'était point faite pour l'air libre ni la vue, elle prend une figure malheureuse d'écorché, elle fournit la ruine immédiate et nue,

sans patine et sans âge. La lumière a des amours et des haines passionnées de femme italienne. Elle qui pose au Parthénon sur les brèches des colonnes le plus pénétrant baiser d'amour, elle dévoile ici de sa risée toute la laideur des pauvres briques. Et c'est pourquoi sans doute j'ai aimé le théâtre de Taormine dans ce gris d'une journée sans soleil, où ces briques exhalaient un doux rose de chair, où sur le gazon transsudant de marguerites rien d'en haut n'éteignait les millions de petits cœurs d'or. Le gris des calcaires marmoriformes qui font les gradins, du rocher brut qui les entoure, lui aussi se fond à cette clarté douce dans un concours fraternel. Il condense, semble-t-il, sous nos mains, cette brume délicate d'argent, comme le pentélique de l'Acropole ramasse dans sa chair un soleil solidifié.

L'éventrement et le débris de ce théâtre ne sont pas conduits par le temps, mûris et amenés d'un précieux destin vers une beauté d'outre-tombe. C'est lui faire un mauvais et trop juste compliment que de songer pour lui à une restauration.

Son horizon l'appelle à un office humain. Les décombres de brique attendent qu'on panse leurs blessures, restées fraîches dans les siècles, et nulle profusion décorative, nulle candeur d'architecte moderne ne m'offenserait, sous cette nature d'exubérance et de somptuosité, sur ce monument conçu

déjà autrefois avec le stucage, le placage et l'encombrement de l'art impérial.

Dans une rhétorique romaine, un peu de mauvais goût italien, soutenu par les ailes de son paysage et la sûreté de ses amples couleurs, je l'imagine fait à souhait pour Gabriel d'Annunzio. A Orange le mur sublime semble avoir été prévu par les Romains pour arrêter à son élévation de volonté consciente et raidie, à sa nudité de pierre héroïque et dure une scène d'humanité cornélienne. Mais à Taormine tout glisse et s'enchante, jusqu'à l'extrême horizon, vers la fête du lointain, de la mer, du volcan et des fleurs. Et que la main d'un architecte d'aujourd'hui mette ici librement son jardin répandu, vitruvien, de marbre et de pilastres! Comme Orange est le lieu d'un cycle cornélien, (négligeons les navets qui poussent chaque an sous le figuier et le laurier), Taormine, encore, par delà les feux d'artifice de la *Nef* et de *Françoise de Rimini* formerait un sûr piedestal à un cycle gœthéen. Et peut-être lorsqu'au printemps ce coin de Sicile devient presque une colonie germanique, les Allemands le pressentent-ils : site grec, romain, médiéval, nourri d'abondance et pour qui brûle doublement sous l'hiver la ferveur du Nord !

J'y vois l'Iphigénie en Tauride qui par la grande porte reconstruite de cette scène, descendant, avec le frère qui la ramène, vers la mer et la Grèce,

adresse à Thoas l'adieu consolateur. Au château normand qui surplombe Taormine, ramassé et fort comme un burg du Rhin, dans le flottement des enceintes vides semées serré de marguerites comme autrefois de tapis sarrasins, les yeux sur le théâtre qui de là lève la cime exaltée du paysage marin, on suscite des figures autres, et voici que, du champ de citronniers qui marque sur le rivage la place de Naxos jusqu'à ce nid de proie de site mycénien, on suit une courbe de guerre et ce qui change une molle fleur de négoce ou de beauté en une vigilante plante de fer : la ligne commencée au ras de la mer sur le motif de la chanson de Mignon s'achève ici au point d'où notre regard impose à la scène là bas vide la rudesse et les armures de *Gœtz de Berlichingen*. Mais quand on redescend aux gradins, par un soir ample de conscience et de lucidité, tout est occupé par cela, qui, d'inverse et décisive manière, nous conduit du premier au second *Faust*, de Marguerite et de Méphistophélès à Hélène et à Euphorion.

L'architecte ferait œuvre saine, honnête, pesante, mais qu'importe ! Il travaillerait pour les Allemands, et souvenons-nous que le matin et le soir l'odeur caractéristique du théâtre est (on fait en Sicile de pires rencontres) celle des cuisines de l'hôtel Timeo — honnête et saine s'il nettoyait dans les galeries du haut les pans subsistants de brique cariée, exhaussait ces galeries, en un seul

promenoir fleuri, par une terrasse au niveau du mur reconstruit de la scène : arête d'où couleraient les regards vers les deux horizons de mer vers l'Etna et la Calabre. Il emploierait, comme les Romains, la brique stuquée, les marbres de couleurs, une décoration épaisse et débordante. Quel Hérode Atticus nous offrira cet Odéon ?

On y goûterait aussi quelque ironie facilement apportée. Trop facilement peut-être. Simplement, devant ces Allemands qui font de Taormine leur Nice et leur Menton exotiques, devant la jeune Italie qui cherche à grouper selon une beauté romaine les visages inépuisables de son passé, ce théâtre dit : Allez !... Dans cet amas de briques meubles, vous ne déchirez rien de sacré, vous ne restaurez pas un Parthénon, vous ne touchez pas un mur d'Orange. Faites lever de votre histoire une harmonie selon vous, une harmonie avec ce sol, une harmonie de hasard, mêlée, confuse, promise à la ruine elle aussi, mais vivante aujourd'hui avec des vivants.

* * *

Venu ici par une route d'émigration où se brassait de l'humanité mouvante, j'ai laissé à Taormine ma pensée aussi courir selon des routes humaines. Mais, un soir, du château où j'étais remonté, le théâtre défait devenait à son tour

quelque chose vaporeuse, douce, définitive, apaisée, un immobile cœur de rêverie et de paresse. Les joints de la brique, comme naguère sous le ciel gris, s'évanouissaient sous le crépuscule survenant, et la ruine, à côté de l'Etna impérieux, creusait, sous une brume roussie d'or, par son cœur de gazon vert, le cratère calme d'un volcan pour toujours éteint.

ALBERT THIBAUDET.

LE LIVRE DE L'AMOUR

I

Jadis, comme un enfant qui n'ose pas chanter fort parce qu'il devra se taire en entrant dans la chambre fermée, je n'avais point de courage, et tel un malade qui sachant sa mort prochaine ne descend même plus au jardin, une obscure paresse mêlée d'épouvante m'endormait derrière les volets toujours clos. Ah misère ! les terrasses amarrées dans le soleil levant, les femmes dont le manteau violet se cassait contre les balustres ! les fêtes, les jeux ! les villes qui sans cesse, comme pour saluer un Empereur nouveau, à chaque nouveau couple d'amants plantaient des oriflammes dans le pavé rouge, et ce peuple immense qui montait les avenues avec le plein jour dans la face, et les barques jusqu'au soir se balançant sous les hauts ponts en escalier ! Mais derrière la plus pure folie j'aurais craint une catastrophe — l'eau soulevée contre les maisons, ou le feu comme un bûcheron grimpant d'arbre en arbre, — et les fleurs elles-mêmes, trop fragiles sur leur tige, me semblaient provoquer ingénument le souffle terrible qui les déracinerait ! C'étaient de longs jours sans confiance.

Le matin, je n'ouvrais pas la fenêtre, sûr de trouver dans la campagne un brouillard vieux et sale; la nuit, quand je me croyais plus fort, soudain le clair de lune tombait dans ma chambre, et mon ardeur alors se déprenait d'elle-même, comme le soldat qui, le voyant resplendir sur les bivouacs, brusquement, le cœur chaviré, se lève et devient déserteur.

Et maintenant, voici que l'allégresse est en moi tout entière! Oh, il y a maintenant des choses qui me font rire! je me lèverai, je rirai des yeux du chat qui s'ouvrent comme des bourgeons; j'écarterai des deux mains les rideaux, je rirai du soleil quand il entrera chez moi comme on pousse le poing jusqu'au fond d'un coffre plein d'or. Je veux danser comme un roi nègre. Venez! entre les buissons de phlox et les hémérocales, nous bondirons par-dessus les allées qui sont des grèves de chaleur; puis quand viendra midi, dans le repos du vent et de l'ombre, dans le gouffre d'immobilité comme au centre d'un tourbillon, lorsque parmi tout le silence seul notre cœur bougera, plongé dans le sang comme un homme nu au milieu d'un fleuve, nous nous arrêterons, nous regarderons vers la barrière... regardez-la, la voici! son visage luit derrière les feuilles comme une prune mûre; elle va pousser la porte, mais d'abord elle glisse une main entre les lattes pour cueillir le plus beau dahlia.

2

Viens, comme la plus petite des servantes, qui rentre du marché la dernière, lorsqu'on a presque fini de manger, et qui pose sur la table un bouquet de fleurs fraîches. N'aie pas peur ; tu seras celle que l'on n'espérait plus, mais qu'on eût cherchée le lendemain au réveil ; tu seras l'hirondelle qui se glisse par la porte entr'ouverte, et l'on se réjouit alors de n'avoir pas fermé la porte. Viens donc, puisque tout le monde attendait dans le village et que la grâce t'a conduite à qui n'osait plus attendre, comme une graine de pin que le dernier souffle du jour pousse dans un pré désert. Ici, ta mission sera d'être douce, de sourire en passant dans la cuisine pour que ton rire sur les cuivres se reflète, de chanter, et de me laisser le soir dormir contre toi, confiant dans un inextinguible amour, les battements de nos deux cœurs épousés de poitrine à poitrine. Ah, vois-tu, il faut! il faut que tu me donnes la tranquillité ! la paix, la certitude et le silence ! l'ombre ! il faut que tu sois le chemin creux où j'errais encore l'année dernière en m'efforçant d'être heureux ! O tard-venue, c'est ton devoir, si tu m'aimes ; c'est ta dette, et tu ne peux la refuser. Ma douce prisonnière ! approche-toi ; ne dis pas non ; mais goûte déjà dans ton acceptation le pressentiment d'une joie plus pure, alors que, me voyant un matin

sommeiller sans mauvais rêves, tu te connaîtras délivrée de ta tâche, comme l'arbre qui ayant rendu à la terre toutes ses feuilles dresse plus haut ses branches rouges dans la solitude du ciel d'octobre.

3

Comme le fermier qui a fait un bon marché dit en rentrant à la servante : " Monte un litre de cidre, car la journée n'a pas été mauvaise, " moi aussi je suis content ce soir. Ah ! vous rappelez-vous encore que l'aube fut d'une lourde tristesse, que le vent toute la matinée rabattit la fumée sur les toits, mais qu'à midi dans les nuages des coins d'azur se montrèrent, tels qu'on voit le ciel à travers les branches ? C'est alors que comme hier je l'ai rencontrée, et je lui dis : " Regardez-moi. Regardez-moi, enfant. Je ne suis déjà plus jeune ; si mes paumes ne sont pas calleuses ni mes épaules déformées, c'est que je n'ai pas conduit la charrue, mais le travail que j'ai dû faire était bien fatigant aussi. Pourtant, tel que je suis, prenez-moi ; voici mes yeux qui en se levant sur vous se reposeront des livres ; voici mes mains ; voici mon corps d'homme qui a fini d'être robuste, qui joyeusement, si vous le voulez, se donne à votre faible corps, comme un lys à demi fané qui se réjouit enfin d'avoir trouvé une abeille. " — " Mais moi, demanda-t-elle, que vous donnerai-je en échange ?

car on dit dans mon pays qu'il faut toujours répondre même aux cadeaux d'amour." Et elle me regarda lentement, puis je la vis pleurer. O mes amis ! de tout le prix de moi-même j'ai acheté ces larmes, quelques larmes rieuses et claires qui n'osaient qu'à peine se montrer. Maintenant, paix, paix et silence ! joie profonde qui remplit le cœur comme l'odeur du pain chaud remplit la maison ! Laissez-moi : voici que le ciel purifié remonte vers les étoiles, et les amants qui se sont acceptés dans les larmes vont connaître leur bonheur en entendant le coucou chanter.

4

Elle rit parfois et s'abandonne, et marche à petits pas d'enfant comme si l'air, pareil à une mère penchée sur sa fille, la prenait sous les bras pour la conduire ; d'autres jours elle se révolte, les plus beaux jours de Juin, or vierge et feu qui boule ! Légère, toujours dansante, elle pèse pourtant à mon cœur, elle l'emplit jusqu'à éclater, elle est comme le trésor dans la cave et la maison n'a été construite que pour la garder.

Elle dit : " Je t'aime trop, je voudrais me cacher le visage." Elle parle des portraits de morts que chez elle on retourne contre la muraille, parce que de penser toujours à eux on ne pourrait plus travailler.

5

Elle pousse la porte du jardin qui donne sur la route royale, et s'arrête. Elle est pâle comme la chaleur. Telle qu'une lionne endormie qui bâille aux premiers coups de fouet du dompteur, la paresse de la sieste s'étire encore en elle. Cependant l'Amour, dans l'unique rue pleine d'une odeur de confiture, sent la prune recuite et les guêpes volant autour du chaudron ; l'air brûlant lui colle au visage comme un masque ; il marche lentement, et ses regards pèsent sur les fleurs comme le papillon laineux au bord du volubilis.

C'est l'heure lourde. Le sang remplit le corps entier, noyant tout rêve et toute pensée dans sa mare bourdonnante. Que veux-tu faire ? Va, rentre et dors ; peut-être qu'à ton réveil le soir sera venu, le long crépuscule pur et sain, la grande clairière fraîche comme une église...

6

Son nom est comme un nom d'église ; il suffit de le prononcer pour entrer dans un autre monde.

7

Peut-être que la rue est pleine de jurons, de cris comme un sarment qui craque. Mais je sais maintenant des paroles plus douces que le raisin fané qu'on retrouve à Noël pendu contre les soli-

ves ; je sais aussi des mots très simples, dont on ne croyait pas le souvenir possible au coin des lèvres gercées, et qui chantent comme un vase dans le cœur de ses fêlures.

Peut-être que le soleil brûle à pic sur les fontaines. Mais j'ai pour moi une chambre close ; l'ombre y est si mouillée qu'elle baigne dans la fraîcheur, si profonde qu'on ne peut pas lire au cadran de la pendule et que le temps n'existe plus.

Peut-être... Mais nous resterons tout le jour dans ce silence et cette paix, comme les abeilles qui se reposent dans la chaleur croissante de la ruche, dans l'ascension du miel ; et quand enfin, pensant le soir venu, nous lèverons le store, ce sera pour voir les étoiles au bord de leur terrasse dire à la lune Ave.

8

Salut et bénédiction. Délicate comme l'œillet blanc, folle comme ce reflet d'eau qui danse au milieu du mur, et sacrée ! Que n'es-tu pas ? Tu es le grain d'encens venu d'Asie pour embaumer une église de campagne ; tu es ardente et pure ; tes yeux sont doux comme les fontaines qui n'ont jamais vu le soleil ; ton corps entier chante la violence avec mesure, et tes longs gestes d'abandon, comme une phrase prisonnière de la musique, restent toujours enclos dans les plus suaves courbes de la ferveur. Ainsi chaque jour désormais

t'apportera le plus tendre des Ave, car tu es belle.

Salut, puisque tu es belle. Mais ne t'y trompe point. Ce n'est pas, pour te reconnaître et t'adorer, une parole savamment étudiée ni le chant de la frémissante octave ; et peut-être que saluée par le monde entier tu ne t'en apercevrais pas. Comme il est, derrière le mouvement des lèvres, une voix plus profonde, voici, mieux que les mots choisis, le plus émouvant hommage : l'entente de la terre et du ciel pour que, nulle part étrangère, tu sois partout comme le lierre uni à la muraille, comme l'étoile dans les feuilles, sans qui le pommier fleuri ne séduirait pas mon cœur ! Privilège ! Les paysannes te parlent, celles qui pourtant restaient des journées sans rien dire, et elles te confient leur enfant pendant qu'elles sont assises au rouet ; les jardiniers t'aiment comme ces fleurs étranges dont une seule donne au parfum des autres un sens plus admirable ; quand tu passes, il semble que tu sois là depuis toujours ; tu répètes ce qu'on a dit, et ce n'est plus la même chose ; tu es dans le tapis bariolé le brin de laine inséré par la déesse, si nécessaire que les hommes ne le voient pas.

Lève-toi ; ouvrons la fenêtre aux bourres de chardons qui volent.

9

Nous avons traversé toute une partie de la plaine, sureaux aux croisements des chemins,

voitures dételées près des calvaires ; les nuages s'étant enfuis, l'espace sans oiseaux s'unissait à la terre sans bornes dans le plus éternel silence et la plus calme des ardeurs, terre et ciel où les dernières ondées roulaient comme de gros navires. Puis tout de suite ce fut le soir ; creusé d'une insatiable brûlure, l'air devint tout blanc ; et nous arrivâmes au fleuve. Fête de nos yeux ! l'eau était si belle que les musiques à la dérive, nombreuses pourtant dans cette fin de moisson, ne pouvaient l'embellir ; on apercevait sur l'herbe des écharpes, toutes petites d'être mouillées ; les pins de l'autre bord coulaient une ombre noire. Et bientôt les rives s'écartant, nulle barque ne chantait plus ni même ne s'aventurait, le fleuve devenait un miroir, — miroir où rien ne se reflète, pas un mur, pas un arbre, car la plaine en arrière s'étend à l'infini.

C'est alors que me levant je m'écriai : Amour ! — Ce fut un mot arraché de mes lèvres, tout bas, tout fort, un ravissement presque impossible mêlé d'une obscure résistance ; et elle, qui m'entendit, était aussi près de crier, comme le passant ivre des clameurs de la foule qui se mêle aux soldats et hurle sans savoir quoi...

10

Il a plu avant l'aube ; voici le petit jour, et seule une bruine pâle tombe encore du ciel presque pur.

Larmes qui bientôt s'apaiseront, suave tristesse qui promet de longues heures sereines ! Cependant elle dort, et elle sourit. Elle rôde dans des salles souterraines où l'or amoncelé palpite sous des lueurs de vitraux ; puis elle sort, et le jardin désert lui envoie mille pages aventureux, mille chevaliers qui pour la contraindre à une réponse l'entourent de leurs épées plantées en terre ; mais elle s'esquive d'un bond, car sur les tilleuls, comme un nuage d'encens qui élargit le feu des cierges, une avalanche de violettes se vient doucement poser. Ainsi, enfant, son sourire a captivé le sommeil même ! Petite sœur de la Lune, que sa tendre gaîté précède partout comme un ordre, ouvrant devant elle et refermant sur ses pas un monde délicieux et docile où toutes choses lui obéissent ! Heureuse, heureuse pendant qu'elle dort ! Combien plus heureuse pourtant, lorsqu'à son réveil l'odeur des lys pour la recevoir s'avancera jusqu'à la fenêtre, que le soleil brillera dans la pluie comme une palme, et que la pensée de l'amour, comme une gorgée d'eau froide, entrera dans son âme tout d'un trait.

II

Dans la cour, auprès du puits, un seau plein d'eau rêve au soleil qui tourne ; déjà la lumière l'a quitté ; l'eau tiède a la couleur de la noisette, et une feuille de laurier s'y pose, verte et poudreuse,

comme la gloire sur une tête d'enfant. Personne ne travaille plus. Une plume de pigeon, qui attendait au bord de la toiture, monte lentement, portée par une subtile haleine que ne peuvent sentir les hommes. Puis la cour s'emplit d'ombre bleue, et il y a, autour de la margelle pensive, une si pure, une si tremblante, une si mélancolique gravité, qu'on a la gorge lourde de larmes et de bonheur...

12

A cause de tes calmes genoux qui dérangent lentement les roses ;

à cause de tes tristesses, dont les moindres sont toujours comme pour le deuil d'un frère, et de tes joies brûlantes, pareilles à un jour d'été dans le lourd vent du sud.

A cause des regrets obscurs qui ne cessent pas de rôder dans tes yeux ;

à cause des désirs qui te montent au cœur et que tu ne sens pas même, comme le voyageur qui ne sent pas le soleil derrière lui avant d'en être fatigué ;

et à cause de cet exilé que nous vîmes jadis à Florence, qui tous les soirs, les bras croisés sur son manteau jaune, regardait derrière la ville le coucher du soleil.

A cause de tes gestes paisibles et de ton âme qui ne l'est pas ;

à cause de cette indiscrète passion dans une voix si douce ;

et à cause d'un corps si suave qui a purifié l'amour.

13

On croyait encore à l'été, et c'est l'automne. Une insinuante douceur s'est glissée le long des jours. Le ciel n'a plus la dureté du feu, ni la route ne danse à l'horizon entre deux toits de tuiles. Tout est calme. Un corbeau va d'éteule en éteule ; un maillet cogne au bout de la vigne, dans la hutte où sont les tonneaux ; entre les mottes du guéret frais, la harpe des fils de Vierge joue une mélodie d'éternelles fiançailles ; et c'est l'époque où la jeune veuve, laisant éparpillées sur la table les lettres qu'elle relisait, va mettre des baisers de miel dans le cœur des roses-trémières.

Quelle discrétion dans l'enchantement, quel reposant bonheur ! Comme l'azur du ciel est touchant, avec l'insensible dégradation qui l'amène, derrière les arbres, à la couleur même de leurs feuilles ! comme la lumière est généreuse de se poser partout avec une égale tendresse et, quand son éclat se retire, de laisser après elle ce long rayonnement pur et tiède qui, vivant sous la nuit jusqu'à la prochaine aurore, en est comme l'immortelle substance et la chaleureuse nudité ! — Ah, n'est-ce pas trop beau ? n'est-ce pas trop paisible et trop riche ? N'est-

il point de honte à venir se réfugier là, à demander là bénédiction et asile, quand on n'apporte nul grand exploit à faire pardonner, ni gloire à dépouiller ni souffrance à endormir ? Certes, je sais alors deux choses que j'envierais : le tourment du héros qui ayant achevé son œuvre en est devenu l'esclave et se sent tiré par elle, ou le paysan qui travaille du matin au soir et se repose le septième jour parce que c'est dimanche... Mais la splendeur secrète de l'Automne n'admet ni rébellion ni scrupule : comme la procession qui arrête la foule dans les avenues, elle passe! Voici les calmes vendanges couronnant la plaine, le charretier qui debout dans la voiture laisse de temps en temps retomber les rênes pour souffler sur ses mains rouges la piqûre du brouillard, les basses grappes posées entre deux mottes, la fille qui contre son sabot nettoie une serpe terreuse. Sécurité, silence ! On n'entend pas un bruit. Ah, les chansons fades qui nous berçaient de voyelles longuement traînées, elles ont dû rester là-bas dans le jardin bleu : ici nul ne chante. Les songeuses qui sous l'allée couverte passaient et repassaient sans oser traverser la clairière de soleil, les mélancoliques qui chantent pour ne pas pleurer, les solennelles qui ne veulent pas croire à ce qu'elles chantent, et celle venue des bois, dont la voix était comme un mousseron gonflé de buée lunaire ! Mais ici nul ne chante. Le temps des grâces est bien fini ; c'est l'heure d'aller voir dans le pressoir et dans la grange

si la récolte a été bonne ; tandis que les gestes, comme la feuille de noyer qui semble avant de tomber peser la tiédeur autour d'elle, s'attardent et se ralentissent, une voix se lève en nous, si suave et si égale qu'on ne sait plus quand elle a commencé, et déjà le cœur a cessé de redouter son propre bruit, et l'esprit apaisé s'endort sur l'aile du silence, entre l'été et l'hiver, dans une région incomparable.

14

D'abord, comme une perle qui rit dans son écrin de velours rose, la légèreté de la joie éclairait le printemps. Puis ce fut quand les grenadiers fleuris brûlaient sur la terrasse, et pareil à une vasque de cuivre Août se creusait dans le plus bel endroit de l'année. Puis tout d'un coup ce fut l'automne ; douceur divine ! en descendant la rue, on entendait, derrière une fenêtre close, un violon chanter.

15

Comme le prophète qui debout dans les lentisques élève ses mains maigres vers la Jérusalem d'en haut, j'ai eu des désirs qui sans cesse réclamaient leur ciel, et mon âme pour sortir de ses gonds appelait tout haut les anges, comme une femme soulevée par la douleur qui jette le nom de son amant perdu. Mais aujourd'hui mon

amour crie vers lui-même ! mon trop beau, mon trop grand amour ! Longtemps je l'avais demandée, cette incorruptible tendresse plus profonde que les paroles ; je l'avais voulu, ce silence ; et j'ai pleuré de joie le jour où, comme un navire qui sent sous lui descendre la marée, j'ai entendu les vieilles volontés de mon être confusément se mettre en marche vers un monde nouveau. Hélas, félicité qui maintenant me dépasse ! gémissements, balbutiements devant cette grande chose vivante qui s'est logée en moi, cette bondissante, cette inexprimable lumière ! Ne m'abandonnez pas ; pareil à un homme trop riche qui descend se faire des amis dans la foule, voyez comme très pauvrement je vous tends les mains. Ah ! mon cœur est perdu dans l'amour sans bornes, et sa splendeur fait sa souffrance, comme le joueur de violon qui sanglote à sa note la plus pure.

16

— Bonjour, Anne.

— C'est toi, Blanche ?

— C'est moi. Et c'est toi aussi, toujours la même, toujours triste. Qu'as-tu ? Tu me rappelles les vieux automnes de notre enfance, quand on se sauvait au moment du déjeuner pour pleurer dans le fond des serres. Ah ! les rues sentaient la corne roussie, les cavaliers avaient passé sous les balcons, les laboureurs partis aux champs avaient laissé

toutes les portes ouvertes. “Qui donc, disions-nous, qui donc doit venir ?” Nul ne venait ; notre parole, courant d’échos en échos, n’atteignait même pas le bout du silence... Mais maintenant !

— Quoi, maintenant ?

— Regarde, regarde ! Ne te force pas à ne rien voir ! Les fleurs de soleil sont larges comme des pierres de meules, et tous les oiseaux du presbytère, affolés quand l’Angelus sonne, viennent s’abattre sur elles et becqueter à même ; le jour est doux comme le “ Je vous salue, Marie ; ” les blés sont hauts, la première communion a été belle, tout le monde est content. Il n’y a que toi.

— Il n’y a que moi.

— Tu es trop heureuse. Tu t’es vue si heureuse que tu n’as pu tout de suite y croire, et même une fois bien reconnu, bien senti ton bonheur, quand tu le tenais dans la main comme un fruit dont on caresse le duvet, même alors il t’a semblé si formidable que tu lui cherchais sans cesse des raisons, et toute la journée tu disais : Voici pourquoi, et voilà encore pourquoi. Seulement, c’est comme les enfants qui ne peuvent pas compter bien loin : ils vont jusqu’à cent tout d’une traite, en riant, sans reprendre haleine, puis, comme ils voudraient continuer et qu’ils ne savent pas, ils pleurent. Tu pleures depuis l’instant où ton bonheur t’est apparu complet, parfait et plein, sans autres motifs que soi-même ; car, comme celle qui aime en secret, tu

interrogeais chaque chose pour entendre parler de lui, mais maintenant elles n'ont plus rien à te répondre, et c'est pour toi comme s'il était mort.

— Peut-être.

— Moi, je ne suis qu'une petite fille. Je chante quand il fait beau. Je chante le dimanche parce que c'est dimanche, et encore le lundi si l'envie m'en prend ; et quand Jacques vient à la ferme, je ne m'empêche pas d'être heureuse...

— Blanche, Blanche, il est bien vrai, tu n'es qu'une petite fille. Il y a autre chose, Blanche, que d'être assise à côté de Jacques tout un soir et de caresser sa barbe en voyant au-dessus de sa tête la plus grosse étoile ; il n'y a pas que de l'aimer lorsqu'il est là. Mais ce grand désir en nous, comme un enfant qui tend les mains vers la lampe allumée, d'un bonheur et d'une joie durables ! Ce fleuve d'amour qui coule dans nos cœurs, si large qu'il lui faudrait pour s'étaler en paix le lit de l'éternité ! et alors, la détresse d'une voix immense criant sans trouver d'écho ; la peur du lendemain ; ne pas oser croire aux paroles parce qu'elles n'engagent que le présent ; ne pas oser rien faire parce que tout sera défait ; ne pas oser aimer, car on n'aimera pas toujours...

— Tu me fais penser aux fillettes qui ne trouvent jamais belle leur poupée à moins de l'appeler reine.

— Écoute : quand j'avais quinze ans, j'allais rôder aux lisières des bois, et souvent j'étais seule

pendant tout un après-midi ; à quatre heures j'avais faim ; je cueillais des noisettes et j'en mangeais, pensant qu'elles me feraient bien attendre jusqu'au soir ; mais elles ne servaient qu'à me tromper, et l'instant d'après j'avais plus faim encore. Qui me donnera d'être rassasiée ? Ce n'est pas le bonheur qu'il me faut, c'est le rassasiement ; une joie si drue qu'on en mangerait toute la journée et qu'il en resterait pour la vie entière ! Un secret amour si profond qu'il n'entendrait pas le bruit des pendules !

— Je ne comprends pas. J'aime la pendule qui marche, parce que, quand elle s'arrête, c'est comme si l'on était tout d'un coup dans un autre monde.

— Mais le royaume de l'amour n'est pas de ce monde, Blanche.

17

Les mains des saintes étaient pleines de charpie ; la jeune sœur garde-malade lisait l'Imitation entre deux espaliers ; le rouge-gorge venait se poser sur l'appui de la fenêtre, et l'on disait que seul de tous les oiseaux il était monté avec le Christ au Calvaire. Les cloches sonnaient. La semaine de Pâques approchait dans les églantines.

O mon enfance, ma longue enfance tiède comme du pain ! Je ne sais trop, Amour, si quand on parle d'elle vous devez encore élever la voix. Non, vos gestes repliés, vos regards les plus purs, et

toute votre grande tendresse de prince malade, ne valent rien contre la sainteté de ce temps-là. Je vous aime, Amour ; vous êtes mon frère, et vous êtes pour moi comme un pré bleu fourmillant de rosée, un pré où l'on déroule avec de la rosée au visage ; mais dans ce temps-là c'était bien autre chose ! Il ne s'agissait même pas d'aimer, cela n'eût point suffi à tirer en nous la splendeur du monde qui s'y voulait éperdûment répandre ; et certes je ne sais pas ce qu'il fallait, mais tout était pour nous comme une gerbe de foin qu'on porte à deux bras perdue dans son odeur profonde, et les journées étaient si calmes que nos cœurs n'avaient pas besoin de battre plus fort, et la vie ingénue était cependant solennelle, comme les enfants qui en revenant du bois ont aperçu le conciliabule des anges.

Vous ne connaîtrez jamais une telle richesse, Amour, ni une telle simplicité. Vous m'avez sevré de l'amitié des autres hommes, vous m'avez couronné d'orgueil, vous m'avez fait pleurer de douceur. Vous ne me donnerez jamais ce qui me fut donné jadis, cette paix céleste qui fut la mienne, cet immense abandon où l'on n'avait pas besoin de s'offrir pour provoquer une réponse, mais tout affluait dans nos cœurs comme on dit que jadis, quand les étés étaient plus chauds, les raisins, sans attendre le pressoir, d'eux-mêmes se crevaient dans les vignes !

Qu'on me laisse. Je suis malade. Qu'on n'essaie plus de me rendre heureux !

18

C'est comme une chambre où le soleil a donné, il y reste le goût de la chaleur.

RENÉ BICHET.

DÉFENSE DE LA LANGUE ALLEMANDE

Ceci n'est à proprement parler qu'une lettre particulière en réponse à un article de A. G. paru ici même en Décembre dernier et tendant à établir la précellence de la langue française.

Nous avons jugé que la traduction de cette lettre méritait d'intéresser nos lecteurs ; elle nous a paru trop remarquable pour nous laisser hésiter à la faire passer en article.

Ce que vous avez écrit, dans le numéro de décembre, de la supériorité de la langue française sur l'allemande m'a vivement rappelé la route de Pontigny à Chablis — cette merveilleuse route bourguignonne qu'il me faut bien aimer désormais autant qu'aucune de celles de mon pays — et je me suis souvenu des questions que vous m'y posiez sur la littérature et la langue allemandes. Transporté, en une nuit, de l'atmosphère natale dans un milieu étranger dont l'unité est si impérieuse, je pouvais encore bien moins vous répondre de façon satisfaisante que je ne le puis aujourd'hui, à mon retour.

Si je vous parle de votre glose à la thèse de M. Trachsel, ce n'est pas pour exprimer une opinion opposée. Vous vous êtes bien douté qu'en

Allemagne votre pensée ne serait pas accueillie sans protestations. J'ignore si elles se sont formulées, mais je ne vous cacherai pas que ce qui m'en est parvenu jusqu'en ma solitude dans ce Manchester allemand qu'est Chemnitz, laisse deviner une vive mauvaise humeur.

Mais ni cette mauvaise humeur, ni ce désir de formuler une opinion opposée ne m'induiraient à vous écrire, si je ne me sentais pas... coupable ; complice du moins ; coupable moins d'une faute personnelle, que d'un mal inhérent à la forme actuelle de notre culture ; coupable quand même.

Je suis un de ces Allemands, peut-être très nombreux, qui vous ont dit combien ils avaient à lutter contre leur propre langue et combien ils envient à la littérature française son moyen d'expression souple, élaboré, plastique.

Même si l'on s'en tenait à ce sentiment, il resterait à examiner si la passion de créer des formes ne recherche pas la matière la plus résistante et la plus ingrate. La trop grande souplesse d'un instrument toujours prêt à servir ne fait-elle pas aisément oublier la dignité du métier, de sorte que l'on trouve beaucoup d'hommes qui parlent bien, mais que, parmi ces nombreux talents, le " créateur de langage " ne peut se faire jour que difficilement ? Grave question que je me contente de poser, mais qui marque la première bifurcation de notre route. Quand même on accorderait le

premier point d'une façon absolue, nous n'en pourrions conclure directement à la supériorité du français.

Ce premier point, cet aveu que j'eus le tort d'isoler, il faut les replacer dans leur ensemble naturel pour leur donner leur sens véritable. Dans un tel sujet, le tout est—idéellement—antérieur aux parties ; celles-ci en tirent une signification qu'elles ne possèdent pas à elles seules. Je ne puis procéder que par indications, faute de pouvoir poser et développer l'immense problème de notre culture. Mais notre situation est de celles où toute question secondaire relève de la question d'ensemble. Notre culture n'est pas *donnée* comme elle l'est en France ; pour la solution d'un problème de détail on ne peut se reporter à un système plus ou moins clos de généralités établies. Chaque fois que vous entendez un Allemand porter un jugement quelconque sur un problème de son monde spirituel, n'oubliez jamais que depuis plus de quatre siècles, ce monde est soumis à une transformation plus profonde, plus décisive, plus métaphysique qu'aucune autre culture vivante n'en a jamais subie. Nulle part les assises du Moyen Age n'ont été si complètement bouleversées — du moins pour ce qui est de l'ordre spirituel et de l'attitude de l'homme en face de lui-même ; nulle part on n'a cherché, pour construire, des fondations plus profondes. Constatons également ceci, que malgré ces

considérables, ces incomparables efforts, de Luther à Hegel, l'Allemagne est restée sans culture définie, tangible et *donnée* pour chacun. Je ne puis en analyser les raisons ; elles nous reporteraient à l'histoire de la Réforme et de ses conséquences politiques et morales. Nous vivons dans un monde spirituel qui ne peut se manifester extérieurement, et où constamment le dedans et le dehors, l'idée et la manifestation, la religion et la politique sont en opposition de plus en plus violente. Nous ne sortons pas d'une crise qui jamais ne s'est montrée plus aiguë que depuis cent ans, depuis le temps de ces premiers romantiques allemands dont les aspirations les plus intimes me semblent bien moins littéraires que celles des romantiques français ; période qui commença lorsque Frédéric Schlegel proclama la révolution française, la doctrine de Fichte et le *Wilhelm Meister* de Gœthe les trois plus grands événements de l'époque.[1] Des signes certains semblent prouver qne cette période est à sa fin ; mais la naissance de l'élément nouveau qui triomphera de la crise actuelle, affronte les forces et les masses dans une lutte plus passionnée et plus funeste que jamais.

Chez nous, tout semble en éternel travail contre

[1] Il est intéressant de remarquer à ce propos que, par un effort d'intuition, très rare chez les philosophes de l'histoire et de l'art, Frédéric Schlegel vit, le premier, la nécessité profonde et les conditions, morales aussi bien que métaphysiques, d'une synthèse entre romantisme et classicisme.

soi-même. Et lorsque nous autres Allemands, conscients de cette crise, nous arrivons en France, nous découvrons un monde où la respiration est aisée, une atmosphère dans laquelle hommes et œuvres sont à leur plan, comme dans celle qui remplit les tableaux de vos grands impressionnistes. C'est un monde qui a su créer la norme à laquelle chacun doit se soumettre, dans la paix comme dans la guerre, et qui maintient l'équilibre entre l'ensemble et l'individu. Au bout de quelque temps, nous comprenons bien que notre destinée profonde ne saurait se jouer dans un tel cadre. En fin de compte cette cohérence, cet ordre, cet équilibre ne peuvent être pour nous qu'un symbole, qu'une promesse de délivrance ; car à notre point de vue, notre misère et notre détresse, nos efforts et nos dangers sont bien plus profonds (je n'attache point à ce mot un sens qualitatif, mais pour ainsi dire topographique).

Et ce que nous aimons dans votre langue, c'est l'expression la plus merveilleuse de ce symbole, de cette promesse. L'Allemagne s'est repliée sur elle-même de manière violente et tragique et il en est résulté qu'aucune autre nation ne possède des créateurs capables de remonter aussi près des sources mêmes de la langue que le font Maître Eckhardt, Luther et Gœthe. Nulle part une constante convention du goût verbal ne fait plus complètement défaut. Aucune cour n'a pris notre

langue en tutelle. Jamais les lois du beau langage n'ont eu sur elle la même autorité que chez vous. Presque chaque pas important, chaque modification heureuse marque un écart toujours plus accentué hors de la convention ; et ceci provient de ce que l'initiative ne procède jamais d'une société aristocratique qui s'est donné des conventions et des lois de langage, mais bien d'individus qui s'enfoncent toujours plus profondément dans leur vie intérieure.

Je suis bien trop peu philologue pour pouvoir porter ici un véritable jugement, mais il me semble qu'il faudrait parler bien moins de la lucidité de la *langue* française que de la transparence, de la communicabilité, de la sociabilité, si je puis dire, de la *pensée* française[1]. Je suis heureux de me trouver d'accord avec Schopenhauer qui s'entendait en langage et qui a dit aux Allemands les paroles les plus dures sur le dévergondage de leur façon de s'exprimer. Dans ses *Parerga et Paralipomena* (vol. II, aph. 287), il ne loue pas la langue française, mais la manière française de ranger naturellement les pensées les unes à côté des autres, au lieu de les entrelacer à la manière allemande. Quelques lignes plus loin (aph. 299[bis]), il nomme le français

[1] Il est certain, d'autre part, qu'une langue une fois formée par les besoins d'une certaine mentalité, tend à conserver cette attitude intellectuelle, mais seulement quand le puissance des conventions est plus grande que celle des tendances originaires de l'esprit.

en tant que langue un “ odieux jargon ”, et dans une variante si grossière que je ne la cite que par nécessité : “ cette langue misérable ”.

Les affirmations de Gœthe qui remontent au voyage d'Italie n'ont guère qu'un intérêt historique, car c'est du désespoir même de Gœthe — et, je le crois, sans influence sensible du français — qu'est sorti notre allemand moderne, qu'ont été créées de nouvelles possibilités pour notre ancien allemand. Dans sa vieillesse, Gœthe faisait peu de cas de la langue française, en particulier de sa syntaxe, si affaiblie, si énervée qu'il ne la croyait pas capable de supporter une traduction de son *Faust ;* à moins, pensait-il, qu'on ne remontât au français indompté d'avant le grand siècle, que les conventions n'ont pas encore ligotté. [1]

Que pèsent, en regard, le souhait des dernières années de Nietzsche et l'animosité, trop bien fondée, de son *Ecce Homo ?*

Il est certain que nous en arriverons à de nouvelles conventions de langage, dans la mesure où notre monde spirituel se consolidera, où nos concepts et nos institutions, nos formes de vie et de pensée formeront de solides assises. Nous sommes heureux de nous laisser instruire par le français, comme nous l'avons été précédamment

[1] En vrai Français, son interlocuteur Victor Cousin ne vit dans ces paroles qu'une exhortation à l'archaïsme, c'est-à-dire à une nouvelle convention... (28, IV, 1825).

par le grec et par le latin. Mais une question se pose : devons-nous ne considérer la syntaxe française que comme un *exemple* et admirer comment un goût historiquement contingent a transformé, à son image, jusque dans ses particularités les plus subtiles, une langue donnée ; ou bien devons-nous y voir un *modèle* généralisable, une sorte de " droit naturel " grammatical ?[1] Et ce n'est que dans le second cas que l'on pourrait parler d'une essentielle suprématie du français.

Mais pour pouvoir porter un jugement et en tirer quelques conclusions de politique linguistique, ne serait-il pas nécessaire, d'au moins *poser* une troisième série de problèmes ? Il faudrait se demander si l'allemand n'est pas supérieur par son vocabulaire, par le rapport qui lie l'objet au mot, ainsi que par les rapports qui lient les formations verbales entre elles. Même dans leur forme contemporaine, les mots allemands ne pénètrent-ils pas plus avant, plus près des " racines " du langage — j'entends ce mot dans un sens plastique autant que dans celui de la terminologie scientifique ? Pour sentir ce qu'il y a de représentatif, d'imagé, d'originaire dans la formation des mots, nous n'avons pas besoin d'apprendre une langue étrangère et savante. Ceci est vrai pour les verbes et

[1] La mentalité française me paraît toujours avoir une pente à considérer les conventions existantes ou désirées, comme autant de lois de nature.

les substantifs, et particulièrement pour les plus abstraits, dans la formation desquels notre langue se montre, depuis Maître Eckhardt, plus géniale qu'aucune autre langue moderne ; ce l'est également pour les préfixes et prépositions qui, en regard du français, alourdissent l'allemand, mais qui lui donnent plus d'énergie, de mouvement et de vertu sensible. Cette lourdeur, cette puissance *(Wucht)* de la langue allemande empêchent certainement l'essor de cette vie courtoise et claire, de ces formes de pensée aisées que nous admirons dans les cultures romanes ; mais elles correspondent peut-être à une certaine puissance essentielle de l'être qui nous tient davantage à cœur, et je me demande si des hommes de cette mentalité ne souhaiteront pas toujours les possibilités qu'offre une telle langue. Si je ne m'abuse, la prose de Péguy fait preuve d'une tendance à transformer le français actuel qui l'éloigne des traditions et de la syntaxe classique, et qui semble le rapprocher de la syntaxe allemande. J'oserais dire qu'une traduction littérale d'une page de Péguy ne garderait plus pour nous presque aucun des caractères qui trahissent une traduction de langue romane.

Comme le rapport entre la syntaxe et le vocabulaire est curieux ! Dans le dernier *Cahier* de Péguy, dans le passage critique (au sens étymologique : décisif), je trouve deux mots allemands, et j'avoue que ce “ Keine — mehr ” m'émeut plus

profondément et se charge d'une plus grande puissance de sentiment qu'aucune autre parole de ce livre incomparable, et qui échappe à la mesure commune des œuvres de ce temps.

Comment expliquer ce phénomène ? Par des considérations ethniques ? Comme aux temps qui ont vu naître l'art gothique, l'élément germanique l'emporterait-il ici sur l'élément celtique ? Hypothèse un peu grossière et qui ne semble s'appuyer que sur une pétition de principes. Ou plutôt cette orientation verbale de Péguy correspond-elle à une orientation métaphysique qui nous le fait paraître en opposition à la mentalité française typique ? Laissez-moi ne pas répondre à ces questions. Cette lettre est déjà tellement longue et dense qu'elle risque de vous paraître un argument contre la langue et la mentalité allemande.

Il faudrait encore se demander si l'on n'enlève pas aux Suisses leur meilleur moyen d'expression quand on les prive de la langue allemande. Il est significatif que leur plus grand poète, Gottfried Keller, parle l'allemand le plus admirable du dix-neuvième siècle, un allemand riche en racines et sans rien de roman. J'ajoute que même aujourd'hui, l'allemand le plus pur et le plus vigoureux est écrit par des Suisses — peut-être à cause de la lutte qu'il leur faut livrer contre l'épouvantable dialecte qui leur est si cher.

Il faut m'arrêter ; je vois que j'ai déjà passé

de la défense à l'attaque — ce qui est encore la meilleure arme. C'est une étrange façon de vous remercier pour votre invitation à Pontigny ; une façon maladroite mais substantielle, et qui n'est peut-être pas éloignée de l'esprit d'examen de soi qui doit surgir de là-bas.

KURT SINGER.

ISABELLE

(*Fin*)

VI

Ainsi retombaient les sursauts de ma curiosité amoureuse. Je ne pouvais pourtant différer plus longtemps un départ que de nouveau j'avais annoncé à mes hôtes, et ce jour était le dernier que je devais passer à la Quartfourche. Ce jour là...

Nous sommes à déjeûner. L'on attend le courrier que Delphine, la femme de Gratien, reçoit du facteur et nous apporte d'ordinaire peu d'instants avant le dessert. C'est à Madame Floche, je vous l'ai dit, qu'elle le remet ; puis celle-ci répartit les lettres et tend le Journal des Débats à Monsieur Floche, qui disparaît derrière jusqu'à ce que nous nous levions de table. Ce jour là, une enveloppe mauve, prise à demi dans la bande du journal, s'échappe du paquet et va voler sur la table près de l'assiette de Madame Floche ; j'ai juste le temps de reconnaître la grande écriture dégingandée qui, la veille, m'avait déjà fait battre le cœur ; Madame Floche aussi, apparemment, l'a reconnue ; elle fait un geste précipité pour couvrir l'enveloppe avec son assiette ; l'assiette s'en va cogner un verre, qui se brise et répand du vin sur la nappe ; tout cela fait un grand vacarme et la bonne Madame Floche

profite de la confusion générale pour subtiliser l'enveloppe dans sa mitaine.

— J'ai voulu écraser une araignée, dit-elle gauchement comme un enfant qui s'excuse. (Elle appelle indifféremment : araignées, les cloportes et les perce-oreilles qui s'échappent parfois de la corbeille de fruits.)

— Et je parie que vous l'avez manquée, dit Madame de Saint-Auréol : d'un ton aigre, en se levant et jetant sa serviette non pliée sur la table. Vous viendrez dans le salon me rejoindre, ma sœur. Ces Messieurs m'excuseront : j'ai ma crampe de nombril.

Le repas s'achève en silence. Monsieur Floche n'a rien vu, Monsieur de Saint-Auréol rien compris ; Mademoiselle Verdure et l'abbé gardent les yeux fixés sur leur assiette ; si Casimir ne se mouchait pas, je crois qu'on le verrait pleurer...

Il fait presque tiède. On a porté le café sur la petite terrasse que forme le perron du salon. Je suis seul à en prendre avec Mademoiselle Verdure et l'abbé ; du salon où sont enfermées ces deux dames, des éclats de voix nous parviennent; puis plus rien; ces dames sont montées.

C'est alors, s'il me souvient bien, qu'éclata la castille du hêtre-à-feuille-de-persil.

Mademoiselle Verdure et l'abbé vivaient en état de guerre. Les combats n'étaient pas bien sérieux et l'abbé ne faisait qu'en rire ; mais rien n'irritait tant Mademoiselle que le ton persifleur ou supérieur qu'il prenait alors; elle se découvrait à tous coups et l'abbé tirait dans le vif. Presqu'aucun jour ne passait sans qu'éclatât entre eux quelqu'une de ces escarmouches que l'abbé nommait des

“castilles”. Il prétendait que la vieille fille en avait besoin pour sa santé ; il la faisait monter à l’arbre comme on emmène un chien faire un tour. Il n’y apportait peut-être pas de méchanceté, mais certainement de la malice et s’y montrait assez provoquant. Cela les occupait tous deux et assaisonnait leur journée.

Le petit incident du dessert nous avait laissés nerveux. Je cherchais une diversion et, tandis que l’abbé versait les tasses, ma main rencontra dans la poche de mon veston un paquet de feuilles, ramille d’un arbre bizarre qui croissait près de la grille d’entrée et que j’avais cueillie le matin pour en demander le nom à Mademoiselle Verdure ; non que je fusse bien curieux de le connaître, mais elle se trouvait flattée qu’on fit appel à son savoir.

Car elle s’occupait de botanique. Certains jours elle partait herboriser, portant en bandoulière sur ses robustes épaules une boîte verte qui lui donnait l’aspect bizarre d’une cantinière ; elle passait entre son herbier et sa “loupe montée” le temps que lui laissaient les soins domestiques... Donc Mademoiselle Olympe prit la ramille et sans hésiter :

— Ceci, déclara-t-elle, c’est du hêtre-à-feuille-de-persil.

— Curieuse appellation ! hasardai-je; ces feuilles lancéolées n’ont pourtant aucun rapport avec celles du...

L’abbé depuis un instant souriait avec pertinence :

— C’est ainsi qu’on appelle à la Quartfourche le *fagus persicifolia*, fit-il comme négligemment. Mademoiselle Verdure soubresauta :

— Je ne vous savais pas si fort en botanique.

— Non ; mais j’entends un peu le latin. Puis, incliné vers moi : Ces dames sont victimes d’un involontaire

calembour. *Persicus*, chère Mademoiselle, *persicus* veut dire pêcher, non persil. Le *fagus persicifolia* dont Monsieur Lacase remarquait les feuilles qu'il appelle si justement lancéolées, le *fagus persicifolia* est un " hêtre à feuilles de pêcher ".

Mademoiselle Olympe était devenue cramoisie ; le calme qu'affectait l'abbé achevait de la décomposer.

— La vraie botanique ne s'occupe pas des anomalies et des monstruosités, sut-elle trouver à dire sans tourner un regard vers l'abbé ; puis vidant sa tasse d'un trait elle partit en coup de vent.

L'abbé avait froncé sa bouche en cul de poule, d'où s'échappaient des manières de petits pets. J'avais grand peine à retenir mon rire.

— Seriez-vous méchant, Monsieur l'abbé ?

— Mais non ! mais non... Cette bonne demoiselle, qui ne prend pas assez d'exercice, a besoin qu'on lui fouette le sang. Elle est très combative, croyez-moi ; quand je reste trois jours sans pousser ma pointe, c'est elle qui vient ferrailler. A la Quartfourche les distractions ne sont pas si nombreuses !...

Et tous deux alors, sans parler, nous commençâmes de penser à la lettre du déjeûner.

— Vous avez reconnu cette écriture ? me hasardai-je à demander enfin.

Il haussa les épaules :

— Un peu plus tôt, un peu plus tard, c'est la lettre qu'on reçoit à la Quartfourche deux fois par an, après le paiement des fermages, et par laquelle elle annonce à Madame Floche sa venue.

— Elle va venir ? m'écriai-je.

— Calmez-vous ! Calmez-vous : vous ne la verrez pas.

— Et pourquoi ne la pourrai-je point voir ?

— Parce qu'elle vient au milieu de la nuit, qu'elle repart presque aussitôt, qu'elle fuit les regards et... méfiez-vous de Gratien. — Son regard me scrutait ; je ne bronchai point ; il reprit sur un ton irrité : — Vous ne tiendrez aucun compte de ce que je vous en dis ; je le vois à votre air ; mais vous êtes averti. Allez ! faites à votre guise ; demain matin vous m'en donnerez des nouvelles.

Il se leva, me laissa, sans que j'aie pu démêler s'il cherchait à réfréner ma curiosité ou s'il ne s'amusait pas à l'éperonner au contraire.

Jusqu'au soir mon esprit, dont je renonce à peindre le désordre, fut uniquement occupé par l'attente. Pouvais-je aimer vraiment Isabelle ? Non sans doute, mais, amusé jusqu'au cœur par une excitation si violente, comment ne me fussé-je pas mépris ? reconnaissant à ma curiosité toute la frémissante ardeur, la fougue, l'impatience de l'amour. Les dernières paroles de l'abbé n'avaient servi qu'à me stimuler davantage ; que pouvait contre moi Gratien ? J'aurais traversé fourré d'épines et brasiers !

Certainement quelque chose d'anormal se préparait. Ce soir là personne ne proposa de partie. Sitôt après souper, Madame de Saint-Auréol commença de se plaindre de ce qu'elle appelait " sa gastérite " et se retira sans façons, tandis que Mademoiselle Verdure lui préparait une infusion. Peu d'instants après Madame Floche envoya se coucher Casimir ; puis, sitôt que l'enfant fut parti :

— Je crois que Monsieur Lacase a grande envie

d'en faire autant ; il a l'air de tomber de sommeil.

Et comme je ne répondais pas assez promptement à son invite :

— Ah ! je crois qu'aucun de nous ne va prolonger bien tard la veillée.

Mademoiselle Verdure se leva pour allumer les bougeoirs ; l'abbé et moi nous la suivîmes ; je vis Madame Floche se pencher sur l'épaule de son mari qui sommeillait au coin du feu dans la berline ; il se leva tout aussitôt, puis entraîna par le bras le baron qui se laissa faire, comme s'il comprenait ce que cela signifiait. Sur le palier du premier étage, où chacun, muni d'un bougeoir, se retirait de son côté :

— Bonne nuit ! Dormez bien — me dit l'abbé avec un sourire ambigu.

Je refermai la porte de ma chambre ; puis j'attendis. Il n'était encore que neuf heures. J'entendis monter Madame Floche, puis Mademoiselle Verdure. Il y eut sur le palier, entre Madame Floche et Madame de Saint-Auréol qui était ressortie de sa chambre, reprise d'une querelle assez vive, trop loin de moi pour que j'en pusse distinguer les paroles ; puis un bruit de portes claquées ; puis rien.

Je m'étendis sur mon lit pour mieux réfléchir. Je songeais à l'ironique souhait de bon sommeil dont l'abbé avait accompagné sa dernière poignée de main ; j'aurais voulu savoir si lui, de son côté, s'apprêtait au somme, ou si cette curiosité qu'il se défendait d'avoir devant moi, il allait lui lâcher la bride ?... mais il couchait dans une autre partie du château, faisant pendant à celle que j'occupais, et où aucun motif plausible ne m'appelait. Pour-

tant, qui de nous deux serait le plus penaud, si nous nous surprenions l'un l'autre dans le couloir ?... Ainsi méditant, il m'advint quelque chose d'inavouable, d'absurde, de confondant : je m'endormis.

Oui, moins surexcité sans doute qu'épuisé par l'attente et fatigué en outre par la mauvaise nuit de la veille, je m'endormis profondément.

Le crépitement de ma bougie qui achevait de se consumer m'éveilla ; ou, peut-être, vaguement perçu à travers mon sommeil, un ébranlement sourd du plancher : certainement quelqu'un avait marché dans le couloir. Je me dressai sur mon séant. Ma bougie à ce moment s'éteignit; je demeurai, dans le noir, tout pantois. Je n'avais plus pour m'éclairer que quelques allumettes ; j'en grattai une afin de regarder à ma montre : il était près d'onze heures et demie ; j'écarquillai l'oreille... plus un bruit. A tâtons je gagnai la porte et l'ouvris.

Non, le cœur ne me battait point ; je me sentais de corps agile, impondérable ; d'esprit calme, subtil, résolu.

A l'autre extrémité du couloir, une grande fenêtre versait jusqu'à moi une clarté crépusculaire ; une clarté non point égale comme celle des nuit tranquilles, mais palpitante et défaillante par instants, car le ciel était pluvieux et, devant la lune, le vent charriait d'épais nuages. Je m'étais déchaussé ; j'avançais sans bruit... Je n'avais pas besoin d'y voir davantage pour gagner le poste d'observation que je m'étais ménagé : c'était, à côté de celle de Madame Floche, où vraisemblablement se tenait le conciliabule, une petite chambre inhabitée, qu'avait occupée d'abord Monsieur Floche (il préférait à présent le

voisinage de ses livres à celui de sa femme) ; la porte de communication, dont j'avais soigneusement tiré le verrou pour me mettre à l'abri d'une surprise, avait un peu fléchi, et je m'étais assuré qu'immédiatement sous le chambranle je pouvais glisser mon regard ; il me fallait, pour y atteindre, me jucher sur une commode que j'avais poussée tout auprès.

A présent passait par cette fente un peu de lumière qui, renvoyée par le plafond blanc, me permettait de me guider. Je retrouvai tout comme je l'avais laissé dans le jour. Je me hissai sur la commode, plongeai mes regards dans la chambre voisine...

Isabelle de Saint-Auréol était là.

Elle était devant moi, à quelques pas de moi... Elle était assise sur un de ces disgracieux sièges bas sans dossier, qu'on appelait je crois des "poufs", dont la présence étonnait un peu dans cette chambre ancienne et que je ne me souvenais point d'y avoir vu lorsque j'étais entré porter des fleurs. Madame Floche se tenait enfoncée dans un grand fauteuil en tapisserie ; une lampe posée sur un guéridon près du fauteuil les éclairait discrètement toutes deux. Isabelle me tournait le dos ; elle s'inclinait en avant, presque couchée sur les genoux de sa vieille tante, de sorte que d'abord je ne vis pas son visage ; mais bientôt elle releva la tête. Je m'attendais à la trouver davantage vieillie ; pourtant je reconnaissais à peine en elle la jeune fille du médaillon ; non moins belle sans doute, elle était d'une beauté très différente, plus terrestre et comme humanisée; l'angélique candeur de la miniature le cédait à une langueur passionnée, et je ne sais quel dégoût froissait le coin

de ses lèvres que le peintre avait dessinées entr'ouvertes. Un grand manteau de voyage, une sorte de water-proof, d'une étoffe assez commune semblait-il, la recouvrait mais, relevé de côté, laissait voir une jupe noire de taffetas luisant sur lequel sa main dégantée, qu'elle laissait pendre et qui tenait un mouchoir chiffonné, paraissait extraordinairement pâle et fragile. Une petite capote de feutre et de plumes moirées, à brides de taffetas, la coiffait ; une boucle de cheveux très noirs repassait par dessus la bride et, dès qu'elle baissait la tête, revenait en avant cacher la tempe. On l'aurait dite en deuil sans un ruban vert-scarabée qu'elle portait autour du cou. Madame Floche ni elle ne disait rien ; mais, de sa main droite, Isabelle caressait le bras, la main de Madame Floche et l'attirait à elle, et puis la couvrait de baisers.

A présent elle secouait la tête et ses boucles flottaient de gauche à droite ; alors, comme si elle reprenait une phrase :

— Tous les moyens, dit-elle; j'ai vraiment essayé tous les moyens ; je te jure que...

— Ne jurez point, ma pauvre enfant ; je vous crois sans cela, interrompit la pauvre vieille en lui posant la main sur le front. Toutes deux parlaient à voix très basse, comme si elles eussent craint d'être entendues.

Madame Floche se redressa, repoussa doucement sa nièce, et s'appuyant sur les deux bras de son fauteuil, se leva. Mademoiselle de Saint-Auréol se leva pareillement, et tandis que sa tante se dirigeait vers le secrétaire d'où Casimir, avant-hier, avait sorti le médaillon, elle fit quelques pas dans le même sens, s'arrêta devant une console qui supportait un grand miroir et, pendant que la vieille

fouillait dans un tiroir, s'avisant à son reflet du ruban émeraude qu'elle portait autour du cou, elle le détacha prestement, le roula autour de son doigt... Avant que Madame Floche ne se fut retournée, le ruban vif avait disparu, Isabelle avait pris une attitude méditative, les mains retombées et croisées devant elle, le regard perdu...

La pauvre vieille Floche tenait encore d'une main son trousseau de clefs, de l'autre la maigre liasse qu'elle avait été quérir dans le tiroir ; elle allait se rasseoir dans son fauteuil, quand la porte, en face de celle où j'étais posté, s'ouvrit brusquement toute grande — et je faillis crier de stupeur. La baronne apparaissait dans l'embrasure, guindée, décolletée, fardée, en grand costume d'apparat et le chef surmonté d'une sorte de plumeau-marabout gigantesque. Elle brandissait de son mieux un grand candélabre à six branches, toutes bougies allumées, qui la baignait d'une tremblotante lumière, et répandait des pleurs de cire sur le plancher. A bout de forces sans doute, elle commença par courir poser le candélabre sur la console devant la glace ; puis reprenant en quatre petits bonds sa position dans l'embrasure, elle s'avança de nouveau, à pas rythmés, solennelle, portant loin devant elle étendue sa main chargée d'énormes bagues. Au milieu de la chambre elle s'arrêta, se tourna tout d'une pièce du côté de sa fille, le geste toujours tendu, et, avec une voix aiguë à percer les murailles :

— Arrière de moi, fille ingrate ! Je ne me laisserai plus émouvoir par vos larmes, et vos protestations ont perdu pour jamais le chemin de mon cœur.

Tout cela était débité, crié sur le même fausset sans nuances. Isabelle cependant s'était jetée aux pieds de sa

mère, dont elle avait saisi la jupe, et la tirait, découvrant deux ridicules petits escarpins de satin blanc, cependant que de son front elle heurtait le plancher qu'un tapis recouvrait à cet endroit. Madame de Saint-Auréol ne baissa pas les yeux un instant, continua de lancer droit devant elle des regards aigus et glacés comme sa voix ; elle continua :

— Ne vous aura-t-il pas suffi d'apporter au foyer de vos parents la misère ; prétendez-vous poursuivre plus loin les...

Ici brusquement la voix lui manqua ; alors se tournant vers Madame Floche qui se faisait toute petite et qui tremblait dans son fauteuil :

— Et quant à vous ma sœur, si vous avez encore la faiblesse... — puis se reprenant : — Si vous avez la coupable faiblesse de céder encore à ces supplications, fût-ce pour un baiser, fût-ce pour une obole, aussi vrai que je suis votre sœur aînée, je vous quitte, je recommande à Dieu mes pénates, et je ne vous revois de ma vie.

J'étais comme au spectacle. Mais puisqu'elles ne se savaient pas observées, pour qui ces deux marionnettes jouaient-elles la tragédie ? Les attitudes et les gestes de la fille me paraissaient aussi exagérés, aussi faux que ceux de la mère... Celle-ci me faisait face, de sorte que je voyais de dos Isabelle qui, prosternée, gardait sa pose d'Esther suppliante ; tout à coup je remarquai ses pieds : ils étaient chaussés en peau-de-soie couleur prune, autant qu'il me sembla et que l'on en pouvait juger encore sous la couche de boue qui recouvrait les bottines ; au-dessus, un bas blanc, où le volant de la jupe, en se relevant, mouillé, fangeux, avait fait une traînée sale... Et soudain, plus

haut que la déclamation de la vieille, retentit en moi tout ce que ces pauvres objets racontaient d'aventureux, de misérable. Un sanglot m'étreignit la gorge ; et je me promis, quand Isa quitterait la maison, de la suivre à travers le jardin.

Madame de Saint-Auréol cependant avait fait trois pas vers le fauteuil de Madame Floche :

— Allons ! donnez-moi ces billets ! Pensez-vous que sous votre mitaine je ne voie pas se froisser le papier ? Me croyez-vous aveugle, ou folle ? Donnez-moi cet argent vous dis-je ! — Et, mélodramatiquement, approchant les billets dont elle s'était emparée, de la flamme d'une des bougies du candélabre : — Je préférerais brûler le tout (faut-il dire qu'elle n'en faisait rien) plutôt que de lui donner un liard.

Elle glissa les billets dans sa poche et reprit son geste déclamatoire :

— Fille ingrate ! Fille dénaturée ! Le chemin qu'ont pris mes bracelets et mes colliers, vous saurez l'apprendre à mes bagues ! — Ce disant, d'un geste habile de sa main étendue, elle en fit tomber deux ou trois sur le tapis. Comme un chien affamé se jette sur un os, Isabelle s'en saisit.

— Partez, à présent ; nous n'avons plus rien à nous dire, et je ne vous reconnais plus.

Puis ayant été prendre un éteignoir sur la table de nuit, elle en coiffa successivement chaque bougie du candélabre, et partit.

La pièce à présent paraissait sombre. Isabelle cependant s'était relevée ; elle passait ses doigts sur ses tempes, rejetait en arrière ses boucles éparses et rajustait son chapeau.

D'une secousse elle remonta son manteau qui avait un peu glissé de ses épaules, et se pencha vers Madame Floche pour lui dire adieu. Il me parut que la pauvre femme cherchait à lui parler, mais c'était d'une voix si faible que je ne pus rien distinguer. Isabelle sans rien dire pressa une des tremblantes mains de la vieille contre ses lèvres. Un instant après je m'élançais à sa poursuite dans le couloir.

Au moment de descendre l'escalier, un bruit de voix m'arrêta. Je reconnus celle de Mademoiselle Verdure, qu'Isabelle avait déjà rejointe dans le vestibule, et je les aperçus toutes deux en me penchant par dessus la rampe. Olympe Verdure tenait une petite lanterne à la main.

— Tu vas partir sans l'embrasser ? disait-elle, — et je compris qu'il s'agissait de Casimir. — Tu ne veux donc pas le voir ?

— Non, Loly ; je suis trop pressée. Il ne doit pas savoir que je suis venue.

Il y eut un silence, une pantomime que d'abord je ne compris pas bien. La lanterne s'agita projetant des ombres bondissantes. Mademoiselle Verdure s'avançant, Isabelle se reculant, toutes deux se déplacèrent de quelques pas ; puis j'entendis :

— Si ; si ; en souvenir de moi. Je le gardais depuis longtemps. A présent que je suis vieille, qu'est-ce que je ferais de cela ?

— Loly ! Loly ! Vous êtes ce que je laisse ici de meilleur.

Mademoiselle Verdure la pressait entre ses bras :

— Ah ! pauvrette ! comme elle est trempée !

— Mon manteau seulement... ce n'est rien. Laisse-moi partir vite.

— Prends un parapluie au moins.

— Il ne pleut plus.

— La lanterne.

— Qu'est-ce que j'en ferais ? La voiture est tout près. Adieu.

— Allons ! Adieu, ma pauvre enfant ! Que Dieu te... le reste se perdit dans un sanglot. Mademoiselle Verdure resta quelques instants penchée dans la nuit, et une bouffée d'air humide monta du dehors dans la cage de l'escalier ; puis, sur la porte refermée, je l'entendis pousser les verrous...

Je ne pouvais passer devant Mademoiselle Verdure. Gratien emportait chaque soir la clef de la porte de la cuisine. Une autre porte ouvrait de l'autre côté de la maison, par où facilement j'eusse pu sortir ; mais c'était un détour énorme. Avant que je n'aie pu la retrouver, Isabelle aurait déjà rejoint sa voiture. Ah ! si de ma fenêtre je l'appelais... Je courus à ma chambre. La lune était de nouveau recouverte ; guettant un bruit de pas j'attendis un instant ; un souffle puissant s'éleva et, tandis que Gratien rentrait par la cuisine, à travers la chuchotante agitation des arbres, j'entendis la voiture d'Isabelle de Saint-Auréol s'éloigner.

VII

Je m'étais mis fort en retard, et, sitôt de retour à Paris, s'emparèrent de moi mille soucis qui déroutèrent enfin mes pensées. La résolution que j'avais prise de retourner

l'été suivant à la Quartfourche tempérait mes regrets de n'avoir su pousser plus loin une aventure que je commençais d'oublier lorsque, vers la fin de Janvier, je reçus un double faire-part. Les époux Floche avaient tous deux exhalé vers Dieu leur âme tremblante et douce, à quelques jours d'intervalle. Je reconnus sur l'enveloppe du faire-part l'écriture de Mademoiselle Verdure ; mais c'est à Casimir que j'envoyai l'expression banale de mes regrets et de ma sympathie. Deux semaines après je reçus cette lettre :

Mon cher Monsieur Gèrard

(L'enfant n'avait jamais pu se décider à m'appeler par mon nom de famille.

— Comment vous appelez-vous, vous ? m'avait-il demandé dans une promenade, précisément le jour où j'avais commencé à le tutoyer.

— Mais tu le sais bien, Casimir ; je m'appelle Monsieur Lacase.

— Non ; pas ce nom-là ; l'autre ? réclamait-il.)

Vous êtes bien bon de m'avoir ècrit, et votre lettre a ètè bien bonne parcequ'à prèsent la Quartfourche est bien triste. Ma grand'maman avait eu jeudi une attaque et ne pouvait plus quitter sa chambre ; alors maman est revenue à la Quartfourche et l'abbè est parti parcequ'il avait ètè fait curè du Breuil. C'est après ça que mon oncle et ma tante sont morts. D'abord mon oncle est mort, qui vous aimait bien, et puis dimanche aprés ma tante qui a ètè malade trois jours. Maman n'ètait plus là. J'ètais tout seul avec Loly et Delphine la femme de Gratien, qui m'aime bien ; et ç'a ètè très triste parceque ma tante ne voulait pas me quitter. Mais il a bien

fallu. Alors maintenant je couche dans la chambre à côté de Delphine, parceque Loly a été rappelée dans l'Orne par son frère. Gratien aussi est très bon pour moi. Il m'a montré à faire des boutures et des greffes ce qui est très amusant, et puis j'aide à abattre les arbres.

Vous savez, votre petit papier ousque vous avez écrit votre promesse, il faut l'oublier parcequ'il n'y aurait plus personne ici pour vous recevoir. Mais ça me fait beaucoup de chagrin de ne pas vous revoir parceque je vous aimais biens Mais je ne vous oublie pas.

Votre petit ami
Casimir.

La mort de Monsieur et Madame Floche m'avait laissé assez indifférent, mais cette lettre maladroite et dépourvue, me remua. Je n'étais pas libre en ce moment, mais je me promis, dès les vacances de Pâques, de pousser une reconnaissance jusqu'à la Quartfourche. Que m'importait qu'on ne put m'y recevoir ? Je descendrais à Pont-l'Evêque et louerais une voiture. Ai-je besoin d'ajouter que la pensée d'y retrouver peut-être la mystérieuse Isabelle m'y attirait autant que ma grande pitié pour l'enfant. Certains passages de cette lettre me restaient incompréhensibles ; j'enchaînais mal les faits... L'attaque de la vieille, l'arrivée d'Isabelle à la Quartfourche, le départ de l'abbé, la mort des vieux à laquelle leur nièce n'assistait point, le départ de Mademoiselle Verdure... ne fallait-il voir là qu'une suite fortuite d'événements, ou chercher entre eux quelque rapport ? Ni Casimir n'aurait su, ni l'abbé voulu m'en instruire. Force était d'attendre Avril. Dès mon second jour de liberté, je partis.

A la station du Breuil, j'aperçus l'abbé Santal qui s'apprêtait à prendre mon train ; je le hélai :

— Vous revoilà dans le pays ; fit-il.

— Je ne pensais pas en effet y revenir si tôt.

Il monta dans mon compartiment. Nous étions seuls.

— Eh bien ! Il y a eu du nouveau depuis votre visite.

— Oui ; j'ai appris que vous desserviez à présent la cure du Breuil.

— Ne parlons pas de cela ; et il étendait la main d'un geste que je reconnus. Vous avez reçu un faire-part ?

— Et j'ai envoyé aussitôt mes condoléances à votre élève ; c'est par lui que j'ai eu ensuite des nouvelles ; mais il m'a peu renseigné. J'ai failli vous écrire pour vous demander quelques détails.

— Il fallait le faire.

— J'ai pensé que vous ne me renseigneriez pas volontiers, ajoutai-je en riant.

Mais sans doute tenu à moins de discrétion que du temps où il était à la Quartfourche, l'abbé semblait disposé à parler.

— Croyez-vous que c'est malheureux, ce qui se passe là-bas ? dit-il. Toutes les avenues vont y passer !

Je ne comprenais point d'abord ; puis la phrase de Casimir me revint à la mémoire : "J'aide à abattre des arbres..."

— Pourquoi fait-on cela ? demandai-je naïvement.

— Pourquoi ? mon bon Monsieur. Allez donc le demander aux créanciers. Au reste ça n'est pas eux que ça regarde, et tout se fait derrière leur dos. La propriété est couverte d'hypothèques. Mademoiselle de Saint-Auréol enlève tout ce qu'elle peut.

— Elle est là-bas ?

— Comme si vous ne le saviez pas !

— Je le supposais simplement d'après quelques mots de....

— C'est depuis qu'elle est là-bas que tout va mal. — Il se ressaisit un instant; mais cette fois le besoin de parler l'emporta ; il n'attendait même plus mes questions et je jugeai plus sage de n'en point faire; il reprit: — Comment a-t-elle appris la paralysie de sa mère ? c'est ce que je n'ai pas pu m'expliquer. Quand elle a su que la vieille baronne ne pouvait plus quitter son fauteuil, elle s'est amenée avec son bagage, et Madame Floche n'a pas eu le courage de la mettre dehors. C'est alors que moi je suis parti.

— Il est très triste que vous ayez ainsi laissé Casimir.

— C'est possible, mais ma place n'est pas auprès d'une créature... J'oublie que vous la défendiez !...

— Je le ferais peut-être encore, Monsieur le curé.

— Allez toujours. Oui, oui ; Mademoiselle Verdure aussi la défendait. Elle l'a défendue jusqu'au temps qu'elle ait vu mourir ses maîtres.

J'admirais que l'abbé eût à peu près complètement dépouillé cette élégance de langage qu'il revêtait à la Quartfourche ; il avait adopté déjà le geste et le parler propre aux curés des villages normands. Il reprit, poursuivant son propos :

— A elle aussi ça a paru drôle de les voir mourir tous les deux à la fois.

— Est-ce que...?

— Je ne dis rien ; — et il gonflait sa lèvre supérieure par vieille habitude, mais repartait tout aussitôt : —

N'empêche que dans le pays on jasait. Ça déplaisait de voir hériter la nièce. Et vous voyez qu'elle aussi, la Verdure, a jugé préférable de s'en aller.

— Qui reste auprès de Casimir ?

— Ah ! vous avez tout de même compris que sa mère n'est pas une société pour l'enfant ! Eh bien ! il passe presque tout son temps chez les Chointreuil, vous savez bien : le jardinier et sa femme.

— Gratien !

— Oui Gratien ; qui voulait s'opposer à ce qu'on abattît des arbres dans le parc ; mais il n'a pu empêcher rien du tout. C'est la misère.

— Les Floche n'étaient pourtant pas sans argent.

— Mais tout était mangé, du premier jour, mon bon Monsieur. Sur trois fermes de la Quartfourche, Madame Floche en possédait deux qu'on a vendues, il y a beau temps, aux fermiers. La troisième, la petite ferme des Fonds, appartient encore à la baronne ; elle n'était plus affermée, Gratien en surveillait le faire-valoir ; mais elle sera bientôt mise en vente avec le reste.

— La Quartfourche va être mise en vente !

— Par adjudication. Mais ça ne pourra pas se faire avant la fin de l'été. En attendant je vous prie de croire que la demoiselle profite. Il lui faudra bien finir par mettre les pouces ; quand on aura déjà enlevé la moitié des arbres...

— Comment se trouve-t-il quelqu'un pour les lui acheter, si elle n'a pas le droit de les vendre ?

— Ah ! vous êtes encore jeune. Quand on vend à vil prix on trouve toujours acquéreur.

— Le moindre huissier peut empêcher cela.

— L'huissier s'entend avec l'homme d'affaires des créanciers, qui s'est installé là-bas et — il se pencha vers mon oreille — qui couche avec elle, puisqu'il vous plaît de tout savoir.

— Les livres et les papiers de Monsieur Floche ? demandai-je, sans paraître ému par sa dernière phrase.

— Le mobilier du château et la bibliothèque feront l'effet d'une vente prochaine ; ou pour parler mieux : d'une saisie. Là-bas, personne heureusement ne se doute de la valeur de certains ouvrages ; sans quoi ceux-ci auraient disparu depuis longtemps.

— Un coquin peut surgir...

— A présent les scellés sont posés ; n'ayez crainte ; on ne les lèvera qu'à l'occasion de l'inventaire.

— Que dit de tout cela la baronne ?

— Elle ne se doute de rien ; on lui porte à manger dans sa chambre ; elle ne sait seulement pas que sa fille est là.

— Vous ne dites rien du baron ?

— Il est mort il y a trois semaines, à Caen, dans une maison de retraite où nous venions de le faire accepter.

Nous arrivions à Pont-l'Evêque. Un prêtre était venu à la rencontre de l'abbé Santal, qui prit congé de moi après m'avoir indiqué un hôtel et un loueur de voitures.

La voiture que je louai le lendemain me déposa à l'entrée du parc de la Quartfourche ; il fut convenu qu'elle viendrait me reprendre dans une couple d'heures, après que les chevaux se seraient reposés dans l'écurie d'une des fermes.

Je trouvai la grille du parc grande ouverte ; le sol

de l'allée était abîmé par les charrois. Je m'attendais au plus affreux saccage et fus joyeusement surpris, à l'entrée, de reconnaître bourgeonnant le "hêtre à feuilles de pêcher", connaissance illustre ; je ne réfléchis pas que sans doute il ne devait la vie qu'à la médiocre qualité de son bois ; car, en avançant, je constatai que la hache avait déjà frappé les plus beaux arbres. Avant de m'enfoncer dans le parc, je voulus revoir le petit pavillon où j'avais découvert la lettre d'Isabelle ; mais, suppléant la serrure brisée, un cadenas maintenait la porte ; (j'appris ensuite que les bûcherons serraient dans ce pavillon des outils et des vêtements). Je m'acheminai vers le château. L'allée que je suivais était droite, bordée de buissons bas ; elle ne donnait pas sur la façade, mais sur le côté des communs ; elle menait à la cuisine et, presque vis-à-vis de celle-ci, ouvrait la petite barrière du jardin potager ; j'en étais encore assez éloigné lorsque je vis sortir du potager Gratien avec un panier de légumes ; il m'aperçut, mais ne me reconnut pas d'abord ; je le hélai ; il vint à ma rencontre, et brusquement :

— Ah ben, Monsieur Lacase ! pour sûr qu'on ne vous attendait pas à c't'heure ! — Il restait à me regarder, hochant la tête et ne dissimulant pas la contrariété que lui causait ma présence ; pourtant il ajouta, plus doucement : — Tout de même le petit sera content de vous revoir.

Nous avions fait quelques pas sans parler, du côté de la cuisine ; il me fit signe de l'attendre et entra poser son panier.

— Alors vous êtes venu voir ce qui se passe à la Quartfourche, dit-il, en revenant à moi, plus civilement.

— Et il paraît que ça n'y va pas bien rort ?

Je le regardai ; son menton tremblait ; il restait sans me répondre ; brusquement il me saisit par le bras et m'entraîna vers la pelouse qui s'étendait devant le perron du salon. Là gisait le cadavre d'un chêne énorme, sous lequel je me souvins de m'être abrité de la pluie à l'automne ; autour de lui s'entassaient en bûches et en fagots ses branches dont, avant de l'abattre, on l'avait dépouillé.

— Savez-vous combien ça vaut, un arbre comme ça ? me dit-il : Douze pistoles. Et savez-vous combien ils l'ont payé ? — Celui-là tout comme les autres... Cent sous.

Je ne savais pas que dans ce pays ils appelaient pistoles les écus de dix francs ; mais ce n'était pas le moment de demander un éclaircissement. Gratien parlait d'une voix contractée. Je me tournai vers lui ; il essuya du revers de sa main, sur son visage, larmes ou sueur, puis, serrant les poings :

— Oh ! les bandits ! les bandits ! Quand je les entends taper du couperet ou de la hache, Monsieur, je deviens fou ; leurs coups me portent sur la tête ; j'ai envie de crier au secours ! au voleur ! j'ai envie de cogner à mon tour ; j'ai envie de tuer. Avant-hier j'ai passé la moitié du jour dans la cave ; j'entendais moins... Au commencement, le petit, ça l'amusait de voir travailler les bûcherons ; quand l'arbre était près de tomber, on l'appelait pour tirer sur la corde ; et puis, quand ces brigands se sont approchés du château, abattant toujours, le petit a commencé à trouver ça moins drôle ; il disait : ah ! pas celui-ci ! pas celui-là ! — Mon pauvre gars, que je lui ai dit, celui-là ou un autre, c'est toujours pas pour toi qu'on les laisse. Je lui ai

bien dit qu'il ne pourrait pas demeurer à la Quartfourche; mais c'est trop jeune ; il ne comprend pas que rien n'est déjà plus à lui. Si seulement on pouvait nous garder sur la petite ferme ; je l'y prendrais bien volontiers avec nous, pour sûr ; mais qui sait seulement qui va l'acheter, et le gredin qu'on va vouloir y mettre à notre place ! Voyez-vous, Monsieur, je ne suis pas encore bien vieux, mais j'aurais mieux aimé mourir avant d'avoir vu tout cela.

— Qui est-ce qui habite au château, maintenant ?

— Je ne veux pas le savoir. Le petit mange avec nous à la cuisine ; ça vaut mieux. Madame la baronne ne quitte plus sa chambre ; heureusement pour elle, la pauvre dame... C'est Delphine qui lui porte ses repas, en passant par l'escalier de service, rapport à ceux qu'elle ne veut pas croiser. Les autres ont quelqu'un qui les sert et à qui nous ne parlons pas.

— Est-ce qu'on ne doit pas bientôt faire une saisie du mobilier ?

— Alors on tâchera d'emmener Madame la baronne sur la ferme, en attendant qu'on mette la ferme en vente avec le château.

— Et Made... et sa fille ? demandai-je en hésitant, car je ne savais comment la nommer.

— Elle peut bien aller où il lui plaira ; mais pas chez nous. C'est pourtant à cause d'elle, tout ce qui arrive.

Sa voix tremblait d'une si grave colère que je compris à ce moment comment cet homme avait pu aller jusqu'au crime pour protéger l'honneur de ses maîtres.

— Elle est dans le château, maintenant ?

— A l'heure qu'il est, elle doit se promener dans le parc. Paraît que ça ne lui fait pas de mal, à elle ; elle

regarde les ébrancheurs; il y a même des jours qu'elle cause avec eux, sans honte. Mais quand il pleut, elle ne quitte pas sa chambre ; tenez, celle qui fait le coin ; elle se tient tout contre la vitre et regarde dans le jardin. Si son homme n'était pas à Lisieux pour le quart d'heure, je ne sortirais pas comme je fais. Ah ! on peut dire que c'est du beau monde, Monsieur Lacase ; pour sûr ! Si seulement nos pauvres vieux maîtres revenaient pour voir ça chez eux, ils retourneraient bien vite où ils reposent.

— Casimir est par là ?

— Je pense qu'il promène dans le parc lui aussi. Voulez-vous que je l'appelle ?

— Non ; je saurai bien le trouver. A tantôt. Je vous reverrai sans doute, Delphine et vous, avant de partir.

Le saccage des bûcherons paraissait plus atroce encore à ce moment de l'année où tout s'apprêtait à revivre. Dans l'air attiédi les rameaux déjà se gonflaient ; des bourgeons éclataient et, coupée, chaque branche pleurait sa sève. J'avançais lentement, non point tant triste moi-même qu'exalté par la douleur du paysage, grisé peut-être un peu par la puissante odeur végétale que l'arbre mourant et la terre en travail exhalaient. A peine étais-je sensible au contraste de ces morts avec le renouveau du printemps; le parc, ainsi, s'ouvrait plus largement à la lumière qui baignait et dorait également mort et vie ; mais cependant, au loin, le chant tragique des cognées, occupant l'air d'une solennité funèbre, rythmait secrètement les battements heureux de mon cœur, et la vieille lettre d'amour, que j'avais emportée, dont je m'étais promis de ne me point servir, mais que par instants je pressais sur mon cœur, le

brûlait. Rien plus ne saurait m'empêcher aujourd'hui, me redisais-je, et je souriais de sentir mes pas se presser à la seule pensée d'Isabelle ; ma volonté n'y pouvait mais ; une force intérieure m'activait. J'admirais par quel excès de vie cet accent de sauvagerie que la déprédation apportait à la beauté du paysage en aiguisait pour moi la jouissance; j'admirais que les médisances de l'abbé eussent si peu fait pour me détacher d'Isabelle et que tout ce que je découvrais d'elle avivât inavouablement mon désir..... Qu'est-ce qui l'attachait encore à ces lieux, peuplés de hideux souvenirs ? De la Quartfourche vendue, je le savais, rien ne devait lui rester ni lui revenir. Que ne s'enfuyait-elle ? Et je rêvais de l'enlever ce soir dans ma voiture ; je précipitais mon allure ; je courais presque, quand soudain, loin devant moi, je l'aperçus. C'était elle, à n'en pas douter, en deuil et nu-tête, assise sur le tronc d'un arbre abattu en travers de l'allée. Mon cœur battit si fort que je dus m'arrêter quelques instants ; puis, vers elle, lentement j'avançai, tranquille et indifférent promeneur.

— Excusez-moi Madame... je suis bien ici à la Quartfourche ?

Un petit panier à ouvrage était posé sur le tronc d'arbre à côté d'elle, plein de bobines, d'instruments de couture, de morceaux de crêpe enroulés sur eux-mêmes ou défaits, et elle s'occupait à en disposer quelques lambeaux sur une modeste capote de feutre qu'elle tenait à la main ; un ruban vert, que sans doute elle venait d'en arracher, traînait à terre. Un très court mantelet de drap noir couvrait ses épaules, et, quand elle leva la tête, je remarquai l'agrafe vulgaire qui en retenait le col clos.

Sans doute m'avait-elle aperçu de loin, car ma voix ne parut pas la surprendre.

— Vous veniez pour acheter la propriété ? dit-elle, et sa voix que je reconnus me fit battre le cœur. Que son front découvert était beau !

— Oh ! je venais en simple visiteur. Les grilles étaient ouvertes et j'ai vu des gens circuler... Mais peut-être était-il indiscret d'entrer ?

— A présent, peut bien entrer qui veut ! — Elle soupira profondément, puis se reprit à son ouvrage comme si nous ne pouvions avoir rien de plus à nous dire. Ne sachant comment continuer un entretien qui peut-être serait unique, qui devait être décisif, mais que le temps ne me paraissait pas venu de brusquer, soucieux d'y apporter quelque précaution, et la tête et le cœur uniquement pleins d'attente et de questions que je n'osais encore poser, je demeurais devant elle, chassant du bout de ma canne de menus éclats de bois, si gêné, si impertinent à la fois et si gauche, qu'à la fin elle releva les yeux, me dévisagea et je crus qu'elle allait éclater de rire ; mais elle me dit simplement, sans doute parce qu'alors je portais un chapeau mou sur des cheveux longs, et parce que ne me pressait apparemment aucune occupation pratique :

— Vous êtes artiste ?

— Hélas ! non, répliquai-je en souriant ; mais qu'à cela ne tienne : je sais goûter la poésie. Et sans oser la regarder encore, je sentais son regard m'envelopper. L'hypocrite banalité de nos propos m'est odieuse et je souffre à les rapporter...

— Comme ce parc est beau, reprenais-je.

Il me parut qu'elle ne demandait qu'à causer et n'était

embarrassée, ainsi que moi, que de savoir comment engager l'entretien ; car elle se récria que je ne pouvais malheureusement juger en cette saison de ce que pouvait devenir à l'automne ce parc, encore grelottant et mal réveillé de l'hiver — du moins ce qu'il avait pu devenir, reprit-elle ; qu'en restera-t-il désormais après l'affreux travail des bûcherons ?...

— Ne pouvait-on les empêcher ? m'écriai-je.

— Les empêcher ! répéta-t-elle ironiquement en levant très haut les épaules ; et je crus qu'elle me montrait son misérable chapeau de feutre pour témoigner de sa détresse, mais elle le levait pour le reposer sur sa tête, rejeté en arrière et laissant découvert son front ; puis elle commença de ranger ses morceaux de crêpe comme si elle s'apprêtait à partir. Je me baissai, ramassai à ses pieds le ruban vert, le lui tendis.

— Qu'en ferais-je, à présent ? dit-elle sans le prendre. Vous voyez que je suis en deuil.

Aussitôt je l'assurai de la tristesse avec laquelle j'avais appris la mort de Monsieur et de Madame Floche, puis enfin celle du baron ; et comme elle s'étonnait que j'eusse connu ses parents, je lui laissai savoir que j'avais vécu auprès d'eux douze jours du dernier octobre.

— Alors pourquoi tout à l'heure avez-vous feint de ne savoir où vous étiez ? repartit-elle brusquement.

— Je ne savais comment vous aborder. Puis, sans trop me découvrir encore, je commençai de lui raconter quelle passionnée curiosité m'avait retenu de jour en jour à la Quartfourche dans l'espoir de la rencontrer et, car je ne lui parlai pas de la nuit où mon indiscrétion l'avait surprise, mes regrets enfin de regagner Paris sans l'avoir vue.

— Qu'est-ce donc qui vous avait donné si grand désir de me connaître ?

Elle ne faisait plus mine de partir. J'avais traîné jusqu'en face d'elle, près d'elle un épais fagot où je m'étais assis ; plus bas qu'elle, je levais les yeux pour la voir ; elle s'occupait enfantinement à pelotonner des rubans de crêpe et je ne saisissais plus son regard. Je lui parlai de sa miniature et m'inquiétai de ce qu'avait pu devenir ce portrait dont j'étais amoureux ; mais elle ne le savait point :

— Sans doute le retrouvera-t-on en levant les scellés... Et il sera mis en vente avec le reste, ajouta-t-elle avec un rire dont la brusque sécheresse me fit mal. — Pour quelques sous vous pourrez l'acquérir si le cœur vous en dit toujours.

Je protestai de mon chagrin de la voir ne prendre pas plus au sérieux un sentiment dont l'expression seule était brusque, mais qui depuis longtemps m'occupait ; mais à présent elle demeurait impassible et semblait résolue à ne plus écouter rien de moi. Le temps pressait. N'avais-je pas sur moi de quoi violenter son silence ? L'ardente lettre frémissait sous mes doigts... J'avais préparé je ne sais quelle histoire d'anciennes relations de ma famille avec celle de Gonfreville, pensant l'amener incidemment à parler ; mais à ce moment je ne sentis plus que l'absurdité de ce mensonge et commençai de raconter tout simplement par quel mystérieux hasard cette lettre (et je la lui tendis) était tombée entre mes mains.

— Ah ! je vous en conjure, Madame ! ne déchirez pas ce papier ! Rendez-le moi...

Elle était devenue mortellement pâle et garda quelques instants sans la lire la lettre ouverte sur ses genoux ; le

regard vague, les paupières battantes, elle murmurait :

— Oublié de la reprendre ! Comment avais-je pu l'oublier ?

— Sans doute aurez-vous cru qu'elle lui était parvenue, qu'il était venu la chercher...

Elle ne m'écoutait toujours pas. Je fis un mouvement pour me ressaisir de la lettre ; mais elle se méprit à mon geste :

— Laissez-moi, cria-t-elle en repoussant brutalement ma main. Elle se souleva, voulut fuir. A genoux devant elle, je la retins.

— N'ayez pas peur de moi, Madame ; vous voyez bien que je ne vous veux aucun mal ; et comme elle se rasseyait, ou plutôt retombait sans force, je la suppliai de ne pas m'en vouloir si le hasard avait choisi pour elle un confident involontaire, mais de me continuer une confiance que je jurai de ne point trahir ; ah ! que ne me parlait-elle à présent comme à un ami véritable et comme si je ne savais rien d'elle qu'elle-même ne m'eût appris ?

Les larmes que je répandais en parlant firent peut-être plus pour la convaincre que mes paroles.

— Hélas ! repris-je, je sais quelle mort misérable vous enlevait, ce même soir, votre amant... Mais comment avez-vous appris votre deuil ? Cette nuit que vous l'attendiez, prête à fuir avec lui, que pensâtes-vous, que fîtes-vous en ne le voyant pas apparaître ?

— Puisque vous savez tout, dit-elle d'une voix désolée, vous savez bien que je n'avais plus à l'attendre, après que j'avais averti Gratien.

J'eus de l'affreuse vérité une intuition si subite que ces mots m'échappèrent comme un cri :

— Quoi ! c'est vous qui l'avez fait tuer ?

Alors, laissant tomber à terre la lettre et le panier dont les menus objets se répandirent, elle courba son front dans ses mains et commença de sangloter éperdûment. Je me penchai vers elle et tentai de prendre une de ses mains dans les miennes :

— Non ! vous êtes ingrat et brutal.

Mon imprudente exclamation coupait court à sa confidence ; elle se raidissait à présent contre moi ; cependant je restais assis devant elle, bien résolu à ne la quitter point qu'elle ne se soit expliquée davantage. Ses sanglots enfin s'apaisèrent ; je lui persuadai doucement qu'elle avait déjà trop parlé pour pouvoir impunément se taire, mais qu'une confession sincère ne saurait la diminuer à mes yeux et qu'aucun aveu ne me serait plus pénible que son silence. Les coudes sur les genoux, ses mains croisées cachant son front, voici ce qu'elle me raconta :

La nuit qui précédait celle qu'elle avait fixé pour sa fuite, dans l'amoureuse exaltation de la veillée, elle avait écrit cette lettre ; le lendemain, elle l'avait portée au pavillon, glissée en cet endroit secret que Blaise de Gonfreville connaissait et où elle savait que bientôt il viendrait la prendre. Mais, sitôt de retour au château, lorsqu'elle s'était retrouvée dans cette chambre qu'elle voulait quitter pour jamais, une angoisse indicible l'avait saisie, la peur de cette inconnue liberté qu'elle avait si sauvagement désirée, la peur de cet amant qu'elle appelait encore, de soi-même et de ce qu'elle craignait d'oser. Oui la résolution était prise, oui le scrupule refoulé, la honte bue, mais à présent que rien ne la retenait plus, devant la porte ouverte pour sa fuite, le cœur brusquement lui manquait.

L'idée de cette fuite lui devenait odieuse, intolérable ; elle courait dire à Gratien que le baron de Gonfreville avait projeté de l'enlever aux siens cette nuit même, qu'on le trouverait rôdant avant le soir auprès du pavillon de la grille dont il fallait déjà l'empêcher d'approcher.

Je m'étonnai qu'elle ne fût point allée simplement rechercher elle-même cette lettre et la remplacer par une autre où d'une si folle entreprise elle eût découragé son amant. Mais aux questions que je lui posais elle se dérobait sans cesse, répétant en pleurant qu'elle savait bien que je ne la pouvais comprendre et qu'elle-même ne se pouvait mieux expliquer, mais qu'elle ne se sentait alors non plus capable de rebuter son amant que de le suivre ; que la peur l'avait à ce point paralysée, qu'il devenait au-dessus de ses forces de retourner au pavillon ; que d'ailleurs, à cette heure du jour, ses parents redoutés la surveillaient, et que c'est pour cela qu'elle avait dû recourir à Gratien.

— Pouvais-je supposer qu'il prendrait au sérieux des paroles échappées à mon délire ? Je pensais qu'il l'écarterait seulement... J'eus un sursaut en entendant, une heure après, un coup de fusil du côté de la grille ; mais ma pensée se détourna d'une supposition horrible et que je me refusais d'envisager ; au contraire, depuis que j'avais averti Gratien, l'esprit et le cœur dégagés, je me sentais presque joyeuse... Mais quand la nuit vint, mais quand approcha l'heure qui eût dû être celle de ma fuite, ah ! malgré moi je commençai d'attendre, je recommençai d'espérer ; du moins une sorte de confiance, et que je savais mensongère, se mêlait à mon désespoir ; je ne pouvais réaliser que la lâcheté, la défaillance d'un moment eussent ruiné d'un

coup mon long rêve ; je n'en étais pas réveillée ; oui, comme en rêve, je suis descendue dans le jardin, épiant chaque bruit, chaque ombre ; j'attendais ; j'attendais encore...

Elle recommença de sangloter :

— Non, je n'attendais plus, reprit-elle ; je cherchais à me tromper moi-même, et par pitié pour moi j'imitais celle qui attend. Je m'étais assise devant la pelouse, sur la plus basse marche du perron ; le cœur sec à ne pouvoir verser une larme ; et je ne pensais plus à rien, ne savais plus qui j'étais, ni où j'étais, ni ce que j'étais venu faire. La lune qui tout à l'heure éclairait le gazon disparut ; alors un frisson me saisit ; j'aurais voulu qu'il m'engourdît jusqu'à la mort. Le lendemain je tombai gravement malade et le médecin qu'on appela révéla ma grossesse à ma mère.

Elle s'arrêta quelques instants.

— Vous savez à présent ce que vous désiriez savoir. Si je continuais mon histoire, ce serait celle d'une autre femme où vous ne reconnaîtriez plus l'Isabelle du médaillon.

Déjà je reconnaissais assez mal celle dont mon imagination s'était éprise. Elle coupait ce récit d'interjections, il est vrai, récriminant contre le destin, et elle déplorait que dans ce monde la poésie et le sentiment eussent toujours tort ; mais je m'attristais de ne distinguer point dans la mélodie de sa voix les chaudes harmoniques du cœur. Pas un mot de regret que pour elle ! Quoi ! pensais-je, est-ce là comme elle savait aimer ?...

A présent je ramassais les menus objets de la corbeille renversée, qui s'étaient éparpillés sur le sol. Je ne me

sentais plus aucun désir de la questionner davantage, subitement incurieux de sa personne et de sa vie, je restais devant elle comme un enfant devant un jouet qu'il a brisé pour en découvrir le mystère ; et même l'attrait physique dont encore elle se revêtait n'éveillait plus en ma chair aucun trouble, et le battement voluptueux de ses paupières qui tantôt me faisait tressaillir [illegible]. Nous causions de ses occupations ; et comme je lui demandais ce qu'elle se proposait de faire :

— Je chercherai à donner des leçons, répondit-elle, des leçons de piano ; ou de chant. J'ai une très bonne méthode.

— Ah ! vous chantez ?

— Oui ; et je joue du piano. Dans le temps j'ai beaucoup travaillé. J'étais élève de Thalberg... J'aime aussi beaucoup la poésie.

Et comme je ne trouvais rien à lui dire :

— Je suis sûre que vous en savez par cœur ! Vous ne voudriez pas m'en réciter ?

Le dégoût, l'écœurement de cette trivialité poétique achevait de chasser l'amour de mon âme. Je me levai pour prendre congé d'elle.

— Quoi ! vous partez déjà ?

— Hélas ! vous savez bien vous-même qu'il vaut mieux maintenant que je vous quitte. [illegible] de vos parents, à l'automne dernier, dans le [illegible] de la Quarantaine, je m'étais [illegible], que je m'étais [illegible] d'un rêve, et que je viens de m'éveiller. Adieu.

Une petite [illegible] apparut à l'extrémité tournante de l'allée.

— Je crois que j'aperçois [illegible], qui vient [illegible] de me revoir.

— [illegible]

[illegible]

— [illegible]

[illegible]

— [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

de la propriété. La Quartfourche fut acquise à vil prix par le marchand de biens Moser-Schmidt, qui se disposait à convertir le parc en prairies, lorsqu'un amateur américain la lui racheta ; je ne sais trop pourquoi, car il n'est pas revenu dans le pays, et laisse parc et château dans l'état que vous avez pu voir.

Peu fortuné comme j'étais alors, je pensais n'assiter à la vente qu'en curieux, mais, dans la matinée, j'avais revu Casimir, et, tandis que j'écoutais les enchères, une telle angoisse me prit à songer à la détresse de ce petit que, soudain, je résolus de lui assurer l'existence sur la ferme que souhaitait occuper Gratien. Vous ne saviez pas que j'en étais devenu propriétaire ? Presque sans m'en rendre compte j'avais poussé l'enchère ; c'était folie ; mais combien me récompensa la triste joie du pauvre enfant...

J'allai passer les vacances de Pâques et celles de l'été suivant dans cette petite ferme, chez Gratien, près de Casimir. La vieille Saint-Auréol vivait encore ; nous nous étions arrangés tant bien que mal pour lui laisser la meilleure chambre ; elle était tombée en enfance, mais pourtant me reconnaissait et se souvenait à peu près de mon nom :

— Que c'est aimable, Monsieur de Las Cazes ! Que c'est aimable à vous, répétait-elle quand elle me revit d'abord. Car elle s'était flatteusement persuadée que j'étais revenu dans le pays uniquement pour lui rendre visite.

— Ils font des réparations au château. Cela sera très beau ! me disait-elle confidentiellement, comme pour m'expliquer son dénûment, ou se l'expliquer à elle-même.

Le jour de la vente du mobilier, on l'avait d'abord sortie sur le perron du salon, dans son grand fauteuil à

oreillettes ; l'huissier lui fut présenté comme un célèbre architecte venu de Paris tout exprès pour surveiller les travaux à entreprendre (elle croyait sans peine à tout ce qui la flattait) ; puis Gratien, Casimir et Delphine l'avaient transportée jusque dans cette chambre qu'elle ne devait plus quitter, mais où elle vécut encore près de trois ans.

C'est pendant ce premier été de villégiature sur ma ferme, que je fis connaissance avec les B. dont j'épousai plus tard la fille aînée. La R..., qui depuis la mort de mes beaux-parents nous appartient, n'est pas, vous l'avez vu, très distante de la Quartfourche ; deux ou trois fois par an, je retourne causer avec Gratien et Casimir, qui cultivent fort bien leurs terres et me versent régulièrement le montant de leur modeste fermage. C'est là que m'en fus tantôt après que je vous eus quittés.

La nuit était bien avancée lorsque Gérard acheva son récit. C'est pourtant cette même nuit que Jammes, avant de s'endormir, écrivit sa quatrième élégie :

Quand tu m'as demandé de faire une élégie
sur ce domaine abandonné où le grand vent...

André Gide.

NOTES

Fidèle à son habitude de ne parler point des ouvrages parus chez elle, la N. R. F. ne peut que signaler à ses lecteurs la publication à la librairie Fasquelle de *Fermina Marquez*, le roman de Valery Larbaud qu'ils ont pu lire dans ses Nos d'avril à juin 1910.

*
* *

LE RAIL DU SAUVEUR par *M. Paul Adam.* (Librairie des Annales.)

Ce livre nous fera mieux comprendre pourquoi il est si difficile de suivre M. Paul Adam dans ses vastes croisières ethno-idéologiques, en dépit de l'intérêt constant que leur prête son intarissable imagination verbale. M. Adam n'a pas su se dompter. Tout ébloui par les couleurs de sa palette, il n'a pas appris à choisir, à poser touche après touche en tenant compte de l'équilibre des valeurs. On peut dire que dans ses fresques toutes les valeurs se présentent égales entre elles. Comment y distinguerions-nous ce qui est important de ce qui ne l'est pas ? Même chez un Balzac, un sens inné de l'harmonie, de la subordination à l'idée génératrice centrale, remet cependant à leur place les digressions descriptives ou sociales qui risquaient de faire bosse sur le récit. A de rares exceptions près, chez M. Paul Adam, tout fait bosse : la hiérarchie paraît absente de son art. De fait, sa fougue irréfrénée l'emmène si loin par le monde, qu'il ne saurait embrasser d'un coup d'œil la contrée dont il a tant de joie à découvrir chaque recoin. La peine qu'on prend à sa suite risquerait de nous rendre injuste pour son effort, si de temps en temps un ouvrage de moindre

ampleur ne venait presque entièrement nous satisfaire. C'est le cas du *Rail du Sauveur.* Une fois de plus, M. Adam confronte les forces religieuses et industrielles du Nouveau Monde. Comment le pasteur Galveston découvre dans les Monts Alleghanys la vallée du Jugement Dernier, et rêve d'en faire un lieu de pèlerinage, comment sa fille épouse le rôle mystique d'Ange exterminateur, comment deux compagnies de chemins de fer entrent en lutte pour conduire les pèlerins au lieu sacré, comment l'amour se mêle à cette étrange histoire et comment la mort la conclut ; c'est ce qu'il n'était possible à personne d'imaginer et de peindre sinon à M. Paul Adam. Ici, groupés autour d'un point central unique, les traits singuliers qui sous sa plume abondent, prennent leur véritable signification ; l'originalité de sa conception et de sa manière s'affirme avec évidence : un ordre enfin nous apparaît. Le récit de la *Bataille d'Uhde*, les *Lettres de Malaisie*, le *Rail du Sauveur* feront plus pour la gloire du romancier, que ces vrais " trusts " d'idées, de sensations et de mots dont la masse gigantesque commande sans doute le respect, mais ne laisse pas le lecteur libre d'admirer, là même où l'admiration serait de mise.

H. G.

* * *

LA VAGABONDE, par *Colette Willy*, (Ollendorff.)

Lorsqu'une jeune femme qui nous a d'abord séduits par ses danses, se mêle d'écrire un roman où l'on reconnaît au passage plus d'un événement et plus d'une figure, on ne manque pas de voir, dans tout le reste du récit, une autobiographie à peine voilée, et tout galant homme y prend plaisir pour des raisons qui n'ont que peu de chose à voir avec la littérature. Elle a *véritablement* éprouvé ceci ? pensé cela ? Est-ce bien là l'existence à laquelle l'ont condamnée son humeur indépendante et les durs préjugés du monde ? Nous éprouvons une sorte de plaisir avantageux à recueillir tant de confidences.

Mais cet élément personnel mis à part, que reste-t-il d'un livre tel que la *Vagabonde ?* L'histoire d'amour qui en occupe la moitié est contée avec justesse et fraîcheur. Mais ce qu'on

goûte surtout dans cette partie sentimentale, c'est encore le portrait que la jeune femme y fait d'elle-même. Les traits en ont quelque chose d'honnête, de spontané, d'authentique où l'on retrouve un peu de ce qu'avait dit Francis Jammes dans sa charmante préface aux *Sept Dialogues de Bêtes*.

Non, le vrai mérite de ce livre est dans ses peintures de cafés-concerts, de coulisses, de troupes en tournée. L'accent y est d'une force et d'une émotion qu'on n'oublie plus ; et ce qu'on y trouve de meilleur, ce n'est pas tant l'évocation visuelle de ces lieux que leur psychologie. L'auteur avait autre chose à cœur que la recherche de détails pittoresques ; il était possédé de trop de sympathie et d'émotion ; et sans effort il nous émeut. — Ces passages ne suffiraient pas à faire de ce roman un livre égal et plein, ni à proprement parler une œuvre d'art achevée ; mais un style alerte et direct le met, pour la force expressive, bien au-dessus de nombrenx ouvrages plus conscients.

J. S.

***

LIROQUOIS, par *M. Legrand-Chabrier*.

Que de dons dépensés dans cette amusante épopée! Dons d'humour, de sensibilité, de pittoresque, dons de style, dons d'observation, dons de sagesse. Comme on se réjouirait d'en louer chaque chapitre, s'il était possible de louer le tout avec autant de certitude ! M. Legrand-Chabrier a une manière. Tant qu'elle se formait, nous en étions charmés. On sentait qu'il se découvrait à lui-même, qu'il s'amusait de trouver à mesure le qualificatif singulier et précis dont il signait chacune de ses découvertes. Il sait maintenant où il va, il le sait trop. Et *Liroquois* qui a deux cents pages, pourrait en avoir trois ou quatre cents, sans être moins bon ni meilleur, sans être davantage un livre. C'est là son principal défaut. Je n'y vois que la mise en œuvre assez réussie d'une manière qui se satisfait d'elle-même et qui s'inquiète peu de ce qu'elle recouvre désormais. Mais, cher monsieur, elle recouvre quantité d'émotions authentiques, de pensées personnelles, et je m'affecte

d'autant plus de voir ces émotions et ces pensées sacrifiées à un jeu de mots. M. Legrand-Chabrier ne saurait demeurer prisonnier de sa manière humoristique. Nous exigeons qu'il en sorte ; s'il s'y enferme, il y étouffera bientôt. C'est faire peu de cas d'un écrivain que de l'applaudir indifféremment à chaque livre. M. Legrand-Chabrier ne nous est pas indifférent.

H. G.

***

SOUS LA CROIX DU SUD, par *M. Paul Wenz* (Plon et Nourrit).

Avouons que les romanciers de ce temps abusent un peu de l'exotisme, mais du moins ne confondons pas avec le voyageur de lettres qui tire toute la copie possible d'un voyage, un Stevenson, un Kipling, un Conrad, dont la voix fut prédestinée à célébrer les îles et les continents lointains. Les contes de M. Paul Wenz — on en a pu juger ici, par l'histoire de ce *Charretier* que nous avons publiée l'autre année — ne sont pas de vains exercices de littérature pittoresque. Ils expriment ingénument l'Océanie, comme expriment la Touraine tels romans de Balzac et de M. Boylesve ; ils n'ont pas été dictés par la surprise du dépaysement. Un Français dès longtemps fixé en Australie, partageant la vie des fermiers, s'est fait conteur pour son plaisir et pour nous initier à la grandeur de cette vie. Nulle coquetterie de style, nulle recherche de l'effet. Les quelques mots de terroir qu'il emploie viennent sans affectation sous sa plume, par simple nécessité, à défaut de mots français qui puissent désigner justement le même objet ou traduire la même pensée. Il invente fort peu. Il se contente de choisir dans ses souvenirs personnels, dans le spectacle de chaque jour, dans les récits qui courent la contrée, le plus caractéristique, qui n'est pas forcément le plus singulier.

Je citerai en exemple l'histoire de *Gooburraganderong*. Ce nom pompeux est celui d'une petite ville éphémère, qui naît d'un simple accident de voiture. Le charretier Hooligan, à cet endroit où son wagon s'est embourbé, se trouve bien s'établit, en rase campagne ; l'idée lui vient d'y dresser un "Public

house" où les passants, bientôt, prennent l'habitude de venir boire ; tout auprès, un second baraquement se construit ; encore quelques mois et va se former une ville. Elle grandira jusqu'au jour où un cirque de passage, affolant tous les habitants, attirera les plus hardis de ses enfants sur le chemin de l'aventure. Puis une ligne de chemin de fer bientôt détournera d'elle le trafic. Ei la ville mourra plus vite encore qu'elle n'était née... M. Wenz n'insiste pas et ne souligne pas l'étrangeté du processus ; il lui suffit de conter l'histoire ; les faits sauront parler ; et il atteint, par probité, à une sorte de simplicité épique qui est bien sienne. Nous aimons, de ces récits sans lustre, la forte et candide saveur.

H. G.

*
* *

DIEUDONNÉ TÊTE par *M. Pierre Jaudon* (Eug. Figuière).

Cette œuvre de début n'est pas une œuvre indifférente. L'appareil d'épigraphes, de notes et de citations dont son auteur l'a surchargée ne doit pas nous incliner à penser que l'originalité qu'il y révèle est toute d'artifice, de surface. Certes nous y discernons un grand nombre d'influences dont la moindre, d'ailleurs avouée, n'est pas celle de Jules Laforgue. Mais nous sommes loin de la réussite singulière qui fait des *Moralités Légendaires* une manière de chef-d'œuvre par la perfection, la préciosité d'une verve toujours consciente de son but et de ses moyens. M. Jaudon semble plus soucieux de reprendre et d'étendre l'intellectualisme sensuel de Laforgue, de se poser devant la vie dans la même attitude hautaine et désinvolte, — que d'imiter son écriture artiste. En quoi il a raison. Il conte à la bonne franquette l'histoire du millionnaire Dieudonné Tête qui se plaît à voyager dans un char traîné par des aigles, bombarde de nuit le grand Palais de l'Avenue d'Antin et s'offre généreusement à le reconstruire etc. etc. Par malheur cette fantaisie ne se développe pas avec toute la rigueur que comporte le genre. Elle se rétrécit et s'étrangle après la seconde partie ; elle ne tient pas tout ce qu'elle promet-

tait. Je crains que l'auteur ne se soit lassé le premier et avant le lecteur, du ton adopté au début (ton difficilement soutenable dans une œuvre de longue haleine) et qu'il n'ait volontairement brusqué le dénouement. On ne blague pas éperdument, même en prenant à témoin le monde et les philosophes, trois cents pages durant. Mais je sens là une si riche sève, que je ne puis pas attendre sans impatience ni curiosité l'œuvre nouvelle où M. Pierre Jaudon, sans rien perdre de son abondance, aura su lui faire produire des fruits plus denses et de plus riche saveur. Sera-t-il romancier, auteur comique, moraliste ou poète ? H. G.

* * *

J'AI TROIS ROBES DISTINGUÉES, par *André Spire*. (Les Cahiers du centre.)

Pour prendre plaisir au cahier que nous donne André Spire, il faut bien comprendre qu'il a voulu publier un document et non écrire un livre. Ce sont, simplement juxtaposés, des mots, des façons de parler d'une vieille servante morvandelle ; au fur et à mesure, ses maîtres s'amusèrent à les noter et il faut bien reconnaître qu'il en est d'extrêmement pittoresques. A côté des mots populaires qu'un Jules Renard met en valeur — ou qu'il invente — ceux-ci paraîtront ternes et dénués de profonde signification. Mais ils nous renseignent sur le langage et, encore plus, sur la psychologie d'une classe de paysans qui, transplantés à la ville, ont combiné à leur ancien parler une espèce de culture nouvelle.

Ne nous abusons pourtant pas : il y a chez les paysans comme chez les bourgeois, des gens doués d'un langage savoureux et d'autres qui en sont privés. C'est un don purement individuel qui fait dire, par exemple, à la vieille servante qui trouve en desservant le compotier presque vide : “ Monsieur a passé dans les raisins. ” J. S.

* * *

ISADORA DUNCAN ET M. PIERRE LALO.

Isadora Duncan n'a pas suscité cette année, un moindre en-

thousiasme qu'à ses précédentes apparitions ; bien au contraire. Mais il est évident que le snobisme, après l'avoir mise à son rang, dépasse le but aujourd'hui et applaudit sans bien savoir pour quelle cause. M. Pierre Lalo dont les jugements concertés peuvent être sûrs et solides, a cru nécessaire d'exécuter cruellement, dans un feuilleton du *Temps*. la ballerine américaine. Il n'est pas inutile de rechercher en quoi il a raison ; et en quoi le public a tort ou raison aussi.

Le public a raison de saluer de sa faveur un spectacle de beauté, intermittente je l'accorde, mais authentique ; de beauté, je ne dis point d'art. Mais il a tort de prendre pour de l'art, pour un art d'avenir, en progrès, en croissance, un jeu naturel, spontané — plus spontané qu'il ne paraît — et dont il n'est pas permis de prévoir le développement possible. Sans doute, ceux qui ont eu le privilège d'assister, voici quelques années, à la représentation du petit ballet de Rameau *la Guirlande*, dans un cadre restreint, approprié, à sa mesure, parlent avec raison de l'émouvante perfection de la danse française traditionnelle. Mais n'était-ce pas là une réussite rétrospective, et cette même danse, à l'Opéra, où ne font pas défaut les virtuoses, ne nous apparaît-elle pas comme un art factice et sans vie ?

On n'a pas le droit d'interdire à la danse d'échapper à ces formules figées, et il est absurde de reprocher à une danseuse novatrice l'absence de toute tradition. M. Lalo fait très justement remarquer à quelle légèreté paradoxale atteint la danseuse classique grâce à la jupe de gaze raide et à l'effilement des extrémités inférieures. Mais croit-il sérieusement qu'il n'est de légèreté possible que "sur les pointes," qu'au prix de cette artificielle déformation ? Est-il persuadé même que la légèreté, ce qu'il appelle "victoire contre la pesanteur" conditionne nécessairement toute danse ? A la légèreté de la ballerine française, insecte exquis, aigu, ailé, on ne saurait rien opposer de plus dissemblable que la lourdeur terrestre d'un corps sain, fort, harmonieux, qui se présente à nous dans sa plénitude naturelle et s'essaie à courir, à bondir et à mettre en jeu son dynamisme sans culture.

Car, ce ne sont, quoique vous en disiez, M. Lalo, ni des

savants, ni des archéologues, mais des peintres et des poètes qui ont fait le succès d'Isadora Duncan. Certains, sans doute, ont pu se plaire à ses essais, comme à une reconstitution hasardeuse de la danse des Panathénées, mais la valeur d'Isadora Duncan ne réside nullement, en dépit même de ses intentions, dans un effort de reconstitution archaïque. Je crois que notre émotion première, en face d'elle, n'aura pas été d'une nature bien différente de celle que nous éprouvons à une belle séance de boxe et de lutte, ou bien même devant de simples exercices gymniques. Ici, nous avons admiré ce spectacle, encore jamais offert aux Français du XXe siècle : une femme belle, aux nobles lignes, sans marques de déformation, à l'aise sous la tunique flottante, dans l'expansion hygiénique de tout son corps. Que la musique accompagne les gestes : une joie double étreindra notre cœur, une joie neuve capable de nous arracher des larmes. " Regret du paradis perdu " ai-je entendu dire à quelqu'un qui pleurait à côté de moi. L'image est juste. Aspiration, retour, envol vers ce qui put être, vers ce qui ne fut peut-être jamais... vers la beauté active des formes humaines, aux premiers âges du monde, avant l'art.

On peut dire après cela qu'Isadora Duncan manque de fantaisie, de principes, de discipline, répète à satiété le même mouvement, que dans la mimique passionnelle elle est ennuyeuse et médiocre, qu'elle ne saurait rien exprimer... N'exprimer rien ! voilà précisément sa qualité essentielle. Aussi ne saurions-nous trop la blâmer — au lieu de s'en tenir à quelques bonds gracieux, d'expression presque toute animale, sur un menuet de Glück, sur un " moment musical " de Schubert, — d'avoir prétendu, l'autre jour, incarner en sa seule personne dansante toute la tragédie d'*Orphée*. La tentative est infiniment ridicule ; ici commence, mais seulement ici, l'*esthétisme* le plus détestable.

Danse sans art ? Soit ; et pas même danse ! Un art et une danse en naîtront-ils ? Cela se peut. Mais il aura suffi d'un pied large foulant le sol, d'un torse haut sur deux longues et fermes cuisses, d'un bras lancé, d'une jambe croisant l'autre, de la marche décente, simple et naïve, devant nous, d'une créature

de Dieu, telle que Dieu l'a faite, pour qu'une beauté neuve nous fût révélée. Ne dût-elle jamais compliquer ses moyens ni perfectionner ses rythmes, nous continuerons d'applaudir Isadora Duncan sans arrière-pensée, comme un spectacle naturel.

H. G.

***

AQUARELLES ET CARTONS DE M. PAUL SIGNAC. — TAPISSERIES DE M. MAILLOL. (Galerie Bernheim.)

On imagine la surprise de tel amateur compétent qui ne connaîtrait M. Paul Signac que par son œuvre peint à l'huile et se trouverait soudain en présence de l'ensemble prestigieux de cartons et d'aquarelles exposé aujourd'hui à la Galerie Bernheim. Il a bien deviné, je parle de mon amateur, sous la perfection impitoyable du métier divisionniste, une nature de peintre. Mais tant de circonspection, de sûreté, de perfection matérielle l'ont détourné d'admirer dans les tableaux du maître néo-impressionniste autre chose que la volonté. A peine est-il resté sensible à cette délicatesse d'atmosphère qui règne dans les effets de brume tant de fois fixés par M. Signac, au Mont Saint-Michel, à Marseille, à Venise, délicatesse à laquelle nul autre que lui n'a jamais atteint. Or, ici, il surprend le peintre, avant l'effort cérébral de l'atelier, dans sa promenade exaltée à travers la variété des heures et des horizons, un carnet de notes à la main. Quelle impressionnabilité, quelle nervosité charmante ! On suit les réflexes vivaces qui ont inscrit sur le papier la si juste et si émouvante arabesque du paysage, d'un trait, de plume ou de crayon, puis par trois touches d'aquarelle, suffisantes, irremplaçables, indiqué la couleur des choses, noté la qualité de l'air, arrêté le ciel nuageux en mouvement. La joie d'aller devant soi, de découvrir à chaque tournant de la Seine un aspect neuf, à chaque déplacement du soleil ascendant ou déclinant une différente lumière, la joie d'une promenade sur les quais admirables de Paris, voilà ce que les aquarelles de M. Signac éternisent ; la promenade, nous la refaisons avec lui. Je ne crois pas que le croquis rehaussé d'aquarelle soit susceptible d'évoquer davantage, par l'imprévu

du trait des valeurs, des couleurs. Mais que dire devant ces quelques grands cartons qui sont indiscutablement d'un maître ? Vues de Venise, de Rotterdam, à l'encre de chine, blanc et noir, sans le prestige trop souvent trompeur du pigment coloré, valables par la seule plénitude des formes, barques, mâts, voiles, coupoles, nuages amoncelés ! Voilà des pages éloquentes. Et Guardi n'eût pas mieux établi la Salute au-dessus des flots adriatiques tourmentés. Grande sera la consternation de ceux qui auront reproché au toiles polychromes de M. Signac leur inconsistante géométrie, en face de ces plans solides, de ces volumes amples et vivants. Réponse nécessaire, décisive ! et nous-mêmes, qui l'attendions, sommes surpris de sa véhémente beauté.

Quelques tapisseries de Maillol, un peu influencées de Maurice Denis, de dessin tant soit peu contourné et pourtant simple, d'une savante composition, striées de belles lignes comme épanouies en bouquet, mêlent la suavité de leurs soies pâles, au fort et suave ensemble de Signac. Quand les Gobelins s'adresseront-ils à ces décorateurs-nés que sont Maillol, Denis, et surtout Vuillard et Bonnard ?

H. G.

LECTURES

A l'occasion du bi-centenaire de la mort de Boileau (13 mars), ceux de nos lecteurs qui connaissent déjà sa lettre à M. de Maucroix du 29 Avril 1695, nous pardonneront d'en donner ici, pour le plus grand plaisir des autres, cet important passage :

Je suis bien aise que mon goût se rencontre si conforme au vôtre dans tout ce que je vous ai dit de nos auteurs, et je suis persuadé aussi bien que vous que M. Godeau est un poëte fort estimable. Il me semble pourtant qu'on peut dire de lui ce que Longin dit d'Hypéride, qu'il est toujours à jeûn, et qu'il n'a rien qui remue ni qui

échauffe ; en un mot, qu'il n'a point cette force de style et cette vivacité d'expression qu'on cherche dans les ouvrages, et qui les font durer. Je ne sais point s'il passera à la postérité ; mais il faudra pour cela qu'il ressuscite, puisqu'on peut dire qu'il est déjà mort, n'étant presque plus maintenant lu de personne. Il n'en est pas ainsi de Malherbe, qui croît de réputation à mesure qu'il s'éloigne de son siècle. La vérité est pourtant, et c'était le sentiment de notre cher ami Patru, que la nature ne l'avait pas fait grand poëte : mais il corrige ce défaut par son esprit et par son travail ; car personne n'a plus travaillé ses ouvrages que lui, comme il paraît assez par le petit nombre de pièces qu'il a faites. Notre langue veut être extrêmement travaillée. Racan avait plus de génie que lui ; mais il est plus négligé, et songe trop à le copier. Il excelle surtout, à mon avis, à dire les petites choses ; et c'est en quoi il ressemble le mieux aux anciens, que j'admire surtout par cet endroit. Plus les choses sont sèches et malaisées à dire en vers, plus elles frappent quand elles sont dites noblement, et avec cette élégance qui fait proprement la poésie. Je me souviens que M. de la Fontaine m'a dit plus d'une fois que les deux vers de mes ouvrages qu'il estimait davantage, c'étaient ceux où je loue le roi d'avoir rétabli la manufacture des points de France à la place des points de Venise. Les voici. C'est dans la première épître à Sa Majesté :

Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles
Que payait à leur art le luxe de nos villes

Virgile et Horace sont divins en cela, aussi bien qu'Homère. C'est tout le contraire de nos poëtes, qui ne

disent que des choses vagues, que d'autres ont déjà dites avant eux, et dont les expressions sont trouvées. Quand ils sortent de là, ils ne sauraient plus s'exprimer, et ils tombent dans une sécheresse qui est encore pire que leurs larcins. Pour moi, je ne sais pas si j'y ai réussi ; mais, quand je fais des vers, je songe toujours à dire ce qui ne s'est point encore dit en notre langue. C'est ce que j'ai principalement affecté dans une nouvelle épître que j'ai faite à propos de toutes les critiques qu'on a exprimées contre ma dernière satire. J'y compte tout ce que j'ai fait depuis que je suis au monde. J'y rapporte mes défauts, mon âge, mes inclinations, mes mœurs. J'y dis de quel père et de quelle mère je suis né. J'y marque les degrés de ma fortune, comment j'ai été à la cour, comment j'en suis sorti, les incommodités qui me sont survenues, les ouvrages que j'ai faits. Ce sont bien de petites choses dites en assez peu de mots, puisque la pièce n'a pas plus de cent trente vers. Elle n'a pas encore vu le jour, et je ne l'ai pas même encore écrite : mais il me paraît que tous ceux à qui je l'ai récitée en sont aussi frappés que d'aucun autre de mes ouvrages. Croiriez-vous, Monsieur, qu'un des endroits où ils se récrient le plus, c'est un endroit qui ne dit autre chose, sinon qu'aujourd'hui que j'ai cinquante-sept ans, je ne dois plus prétendre à l'approbation publique ? Cela est dit en quatre vers, que je veux bien vous écrire ici afin que vous me mandiez si vous les approuvez :

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue
Sous mes faux cheveux blonds déjà toute chenue,
A jeté sur ma tête, avec ses doigts pesans,
Onze lustres complets surchargés de deux ans

Dans un moment où Racine soulève tant de polémiques, il pourra paraître intéressant de relire ce que dit Musset dans ses *Mélanges de Littérature :*

" Quel que soit donc notre respect pour les écrivains du grand siècle, nous sommes dans d'autres conditions qu'eux ; nous devons faire autre chose que ce qu'ils ont fait ; mais quoi ? c'est là la question. Voltaire essaya le premier, dans *Tancrède*, de créer une tragédie vraiment moderne. Il crut avoir complètement réussi, et il ne se trompait pas tout à fait... Si la tragédie reparaît en France, j'ose avancer qu'elle devrait se montrer plus châtiée, plus sévère, plus antique que du temps de Racine et de Corneille. Dans toutes les transformations qu'elle a subies, dans tous les développements ; dans toutes les altérations qui l'ont dégradée, il y avait une tendance vers le drame. Lorsque Marmontel proposa de changer les décorations à chaque acte ; lorsque l'Encyclopédie osa dire que la pièce anglaise de *Beverley* était aussi tragique qu'*Œdipe* ; lorsque Diderot voulut prouver que les malheurs d'un simple particulier pouvaient être aussi intéressants que ceux des rois, tout cela parut une décadence, et tout cela n'était que la préface du romantisme. Aujourd'hui le drame est naturalisé français ; nous comprenons Gœthe et Shakespeare aussi bien que Mme de Staël ; l'école nouvelle n'a encore, il est vrai, produit que des essais, et son ardeur révolutionnaire l'a emportée, comme dirait Molière, un peu bien loin ; mais nous ferons mieux plus tard, et ce fait reste accompli."

TRADUCTIONS

L'intérêt que nous portons à tel auteur étranger est trop essentiel à notre culture pour que nous puissions nous accommoder d'un perpétuel soupçon à l'égard de l'intégrité de son texte. Tant qu'il s'agit de livres anglais, allemands, italiens, l'accès facile de l'original impose aux caprices des traducteurs certaines limites de décence. Encore les *traîtres* bénéficient-ils souvent du peu de goût qu'éprouve chacun à collationner les textes traduits. Qui peut avoir recours à l'auteur ne lit point la traduction, et qui se contente de celle-ci n'a point apparamment l'intelligence de la langue étrangère. De là, entre ces deux groupes de lecteurs, une sorte de fissure par où peuvent se glisser bien des fraudes : les unes nées de la négligence ou de l'incapacité du traducteur, les autres, plus graves et de plus en plus fréquentes, inexactitudes concertées par un éditeur soucieux d'établir un volume d'un nombre de pages et d'un prix donnés, ou qui désire ne pas déplaire à son public. L'on corse les morceaux de peu de résistance ; on taille dans les œuvres trop longues. Dès qu'il s'agit du russe ou des langues scandinaves, nous voici désemparés. Quand Dostoïewski nous fut révélé, notre enthousiasme y trouvait une si forte nourriture, notre admiration était si respectueuse et si enivrée que nous n'osions imaginer d'autres beautés que celles qu'on nous donnait. Mais quand, notre première faim apaisée, nous devînmes gourmands de chaque épisode, quand la grandeur de ces livres nous parut peu à peu en charger chaque détail de sens et de noblesse, il fallut bien s'avouer que l'inexactitude des versions qui nous étaient proposées bafouait sans merci notre ferveur. Les deux traductions que nous possédons des *Frères Karamazof* semblent deux livres différents. Il faut en fin de compte — l'aveu est humiliant — avoir recours aux traductions allemandes, plus scrupuleuses que les nôtres. On ne peut s'en passer pour Ibsen ni Dostoïewski.

Il n'est ici question ni de faire métier de pions et de relever des contre-sens, ni de faire métier de policiers. Il importe

cependant que de tels actes de flibusterie littéraire soient dénoncés, et qu'on signale les traductions dignes de confiance (nous en possédons d'admirables). C'est moins encore de sens littéral qu'il s'agit que du respect littéraire dû à un texte. Et peut-être parviendra-t-on de la sorte à encourager des traductions nouvelles, à les faire lire ou à leur trouver des éditeurs.

Nous ne saurions non plus nous désintéresser des traductions où nos auteurs sont présentés à l'étranger. On serait étonné de leur nombre. Ceux qui croient notre génie national compromis parce que nous lisons Nietzsche ou Tolstoï, ceux-là se rassureraient peut-être s'ils savaient qu'en Allemagne seulement, Verlaine a tenté vingt ou trente traducteurs ; que Laforgue, Rimbaud, Mallarmé même, n'ont pas découragé des hommes résolus à s'enrichir de ce que notre littérature a produit de plus rare.

Toutes ces adaptations ne font pas preuve d'égal mérite ; beaucoup se montrent tendancieuses. Le goût que marquent certains étrangers pour quelques-uns de nos auteurs ne va pas sans un désir de se les approprier. Ne voyait-on pas dernièrement M. Stefan Zweig revendiquer Emile Verhaeren comme poète germanique et donner à entendre qu'il n'aurait pas en France son plus fidèle public. Indirect et cruel reproche au peu de succès officiel dont nous entourons nos meilleurs auteurs. Et c'est parce qu'il y a, de ce côté, de précieuses indications à recueillir et une défense de notre culture à organiser, que nous essayerons de parler ici des traductions, chaque fois qu'il y aura lieu et que nous le pourrons.

J. S.

REVUES

Nous lisons dans *L'Ile Sonnante* du mois de Février :

" Les revues ne comptent guère dans la vie littéraire que parce qu'elles participent à un mouvement général : chacune d'elles, isolée, ne signifierait rien. Parmi celles qui sont les plus

importantes par leur format et par le public qu'elles atteignent, le *Mercure* seul pourrait peut-être avoir la prétention de se suffire à lui-même et de satisfaire un lecteur curieux, parce que, dans sa partie encyclopédique, il rend compte assez minutieusement du travail actuel des idées, tel qu'il apparaît dans les livres et les périodiques.

Pour ce qui regarde les revues qui, faute d'un public étendu, se contentent de poursuivre ce but désintéressé d'exprimer des manières de voir et de juger particulières, et de présenter au monde des lettrés des écrits de choix, il semble qu'il leur est impossible de s'ignorer l'une l'autre et qu'il y a entre elles une solidarité : car elles prennent part à une tâche commune, elles s'expliquent, se complètent l'une l'autre, vivent dans une même atmosphère, sont parcourues par les mêmes lecteurs. Elles valent par leur nombre, par leur ensemble ; à elles toutes, elles traduisent l'évolution de la pensée et de l'art modernes, elles représentent les préoccupations et les sentiments d'une génération d'écrivains."

On ne saurait mieux dire, et nous nous empressons de souscrire à d'aussi justes propos. Aussi bien, de cette *solidarité* dont parle notre confrère, avons nous maintes fois senti l'urgence. Déjà, on a pu le constater, *La Nouvelle Revue Française*, dans son N° de Février, désignait plus amplement à l'attention de ses lecteurs un ensemble de préoccupations et de sentiments dont elle ne s'est, d'ailleurs, jamais désintéressée. Nous nous attacherons désormais à résumer ici, autant qu'il est possible, les mouvements divers de l'art et de la pensée contemporains.

* * *

La Phalange commence la publication de *la Légende ailée de Bellérophon Hippalide* de Francis Viélé-Griffin. Nous attendrons, pour parler de cet important poème, de le connaître tout entier — car son intérêt n'est point fragmentaire. Disons pourtant déjà qu'on y retrouve cette légèreté, cet entrain, ce don de conter qui semblaient perdus depuis La

Fontaine et qui relient Vielé-Griffin, par dessus le romantisme, à la plus autochtone tradition du Moyen-Age français. Réjouissons-nous aussi de voir, en ce temps de lyrisme court et personnel à l'excès, précisément un maître du lyrisme consacrer sa maturité à d'amples œuvres objectives qui n'exigent pas moins de la volonté intellectuelle du poète que de son inspiration.

Dans le même numéro, M. Albert Thibaudet poursuit l'étude de la *Poésie de Mallarmé.* On a tant ergoté à tort et à travers sur le poète d'*Hérodiade* qu'une mise au point raisonnable et sérieusement motivée s'imposait. M. Thibaudet examine cette fois la technique du vers mallarméen jusqu'en son plus fuyant mystère. Nombre d'aperçus neufs sur l'allitération, la rime, la cadence révèlent une intelligence critique singulièrement aiguisée et capable, après les détours les plus subtils d'une analyse quasi-philologique, de se resserrer soudain en telle formule de généralisation décisive.



Au numéro du 10 janvier de la *Revue critique des idées et des livres* M. Pierre Gilbert et M. Jean Herluison disent leur mot — comme tout le monde — sur la querelle Racine-Masson-Forestier. Ils relèvent avec amusement et justesse les singulières exagérations du petit-neveu de Racine conférant aux moindres actions du grand homme une valeur d'immoralisme trop souvent tendancieuse. Ce que l'on sait d'indiscutable est suffisant : ne fût-ce que l'installation du ménage bourgeois des Racine dans cet hôtel de Ranes où la Champmeslé a vécu... En fait, les contradicteurs de M. Masson-Forestier n'apportent aucune objection décisive contre la non-conversion après Phèdre. Quant à la question du portrait conservé au musée de Langres, nous ignorons si la photographie l'assombrit et l'altère, comme le prétend M. André Hallays, qui l'a vu ; mais sur cette photographie, retouchée ou non, et qui nous révèle une figure vraiment admirable, il est difficile de relever ces marques de fatigue précoce et d'usure

par la passion dont M. Masson-Forestier fait grand état dans sa biographie.

Le numéro suivant de la même revue (23 janvier) présente un juste éloge du *Cours de composition musicale* de M. Vincent d'Indy ; et M. Gaston Picard y étudie un peu légèrement la double carrière, dramatique et philosophique, de M. Maurice Maeterlinck.

*
* *

M. Pierre Louys (dans *Vers et Prose*) rapporte quelques *Paroles de Verlaine.* Il les recueillit au cours d'une visite faite au poète, le 8 janvier 1890. Verlaine demeurait alors à l'hôpital Broussais. Voici le portrait que nous fait de lui M. Pierre Louys :

" Un visage socratique à un point inouï. Des yeux de faune très obliques, un front énorme, une barbe inculte, longue, poussant jusque sous les yeux, mais très rare sur le menton, voilà ce qui me frappa tout d'abord.

Puis je regardai tout autour. Quelle misère ! Sur un lit de fer, des draps grossiers et sales, et au fond, adossé sur un oreiller presque vide, et lisant l'*Intransigeant*, il avait sur la tête un bonnet de coton pâle, d'où tombaient sur un gros cou des mèches droites de cheveux gris, et sur le corps une chemise en grosse toile marquée de majuscules noires HOPITAL BROUSSAIS. La chemise, entièrement ouverte par devant, laissait voir sa poitrine velue, grise et grasse."

Parlant à M. Pierre Louys de la " Nouvelle école " :

" Ils me trouvent arriéré aujourd'hui, disait-il. Je reçois tous les jours la visite de jeunes gens qui me demandent pourquoi je ne fais pas de vers de quatorze, seize ou dix-huit syllabes. Mais pourquoi ? Au-delà de treize syllabes, les vers ne se tiennent plus. Je trouve qu'on peut tout faire tenir dans l'alexandrin et que c'est bien assez de l'avoir disloqué comme je l'ai fait. Ainsi regardez : dans " Bonheur ", il y a un vers où j'ai fait entrer le mot trans-sub-stan-ti-a-ti-on. Eh bien, il ne s'agit pas de le mettre au hasard ! Il faut l'essayer à tous les endroits du vers. Il y a là comme un travail de menuiserie, de

charcuterie plutôt. Il faut arrondir le vers comme un boudin."

Dans le même N° de *Vers et Prose*, deux lettres de Charles Van Lerberghe, et *Gestes et opinions du Dr Faustroll, pataphysicien*, par Alfred Jarry.

* * *

De M. Philoxène Bisson, dans *Les Marges* (N° de Janvier) :

" La *Nouvelle Revue Française* fait de la politique, mais de cette politique on ne distingue pas nettement la ligne.

En juin, de toutes ses forces elle attaque M. de Gourmont. On proteste. Devant les protestations, recul (novembre, pages 604 à 606), rétractation, presque, assaisonnée d'ailleurs de jolies perfidies. Mais en décembre, vlan ! nouvelle agression, et très brutale... Quoi donc ! Que s'est-il passé ?

La *Nouvelle Revue Française* fait de la politique. Trop."

... Et pourtant, cher Philoxène, dût-elle vous contrister encore, la *Nouvelle Revue Française* ne saurait se détourner de cette " politique "-là, dont voici le secret : louer ou critiquer librement ce qui, chez un même écrivain, lui paraît tour à tour mériter la critique ou la louange.

* * *

Dans la *Semaine littéraire* de Genève (4 Février), M. Camille Mauclair présente à ses lecteurs *Trois prosateurs lyriques français*, " trois artistes de la plus authentique originalité ", MM. Paul Claudel, André Suarès et Saint-Pol-Roux, dont il caractérise sommairement le génie. Ces pages sont illustrées d'un curieux masque de Claudel, " d'après une estampe exécutée par un peintre chinois ".

* * *

Mercure de France (16 Janvier).

M. J. W. Bienstock publie des *Lettres* de Léon Tolstoï *à deux amis sur le refus du service militaire.* Dans le même numéro, *Quelques notes sur Balzac*, de M. Laurent Tailhade, ingénieuses, paradoxales, véhémentes...

***

Dans *Le Feu* (Janvier) une verveuse étude de Jean Florence sur *Guillaume Apollinaire.* Nous en détachons ces lignes :

“ Singulier bonhomme ! à l’entendre, c’est un énergumène ; à le regarder, c’est un gentleman des plus ordinaires, et qui ne serait excentrique que par une certaine froideur sénatoriale et romaine. Autrement dit, c’est un poète et un humoriste.”

***

La *Revue des Français* (25 Janvier).

D'un intéressant article d'Agathon sur *La culture classique et les hommes d'affaires*, plusieurs formules sont à détacher. Celle-ci :

“ La recherche de l’impersonnel, l’élimination systématique de toute originalité, sont la marque de cet enseignement soi-disant scientifique, qui n’offre plus et ne veut plus offrir à la sensibilité aucun aliment. *Savoir* tiendra lieu désormais d’*admirer* ou d'*aimer*. C'est le règne de la scholastique matérialiste.”

Plus loin, contre “ ceux de nos esprits de Sorbonne qui prétendent voir dans la culture littéraire et classique un adversaire de la vie moderne utilitaire, ” Agathon prétend établir que la raison profonde de la supériorité de cette culture, c'est qu’elle est essentiellement un *apprentissage de l'effort*, une culture intérieure de l’attention.

***

Par suite d'un différend survenu entre ses fondateurs, *La Voile Latine*, de Genève, a cessé de paraître. Un nouveau groupement de ses anciens collaborateurs, sous la direction de M. Robert de Traz, édite aujourd’hui *Les Feuillets*, revue mensuelle de culture suisse.

***

Les Proses viennent de naître. MM. Berdon, Martinet et Murelli, et M. Mercerot présideront aux destinées de cette

revue, dont le premier fascicule contient *La Conspiration du Murger* de Louis Pergaud.



Dans la *Revue du Temps présent* (2 Janvier), un *Mémoire inédit de Tolstoï* communiqué par Gustave Herwig, rédacteur en chef de la *Nouvelle Correspondance de Munich.*



A propos d'une récente étude sur *la Critique au Théâtre*, publiée ici même, M. Gaston Sauvebois, dans *la Critique Indépendante*, dénonce *La Crise de la Critique.* Voici la conclusion de cet article :

" La tâche s'ouvre donc belle et tentante pour une nouvelle critique. Nous sentons tous le besoin qu'elle naisse. N'est-ce pas parce que la fonction n'en est plus remplie, que la littérature, et les autres arts, sont dans l'état d'anarchie, de crise où nous les voyons ? Dans le champ qu'elle n'interdit à personne, comme elle le devrait cependant, s'introduisent les usurpateurs, les industriels et les marchands.



Une inclination naturelle pour le léger, l'élégant et le délicat ne devait pas disposer M. Henri de Régnier à de la ferveur, ni même à de la sympathie pour Henrik Ibsen. Mais il semblait que sa culture et son goût dussent lui inspirer surtout de la réserve à l'égard d'un génie si différent du sien. Or, à propos d'une reprise récente d'*Hedda Gabler*, le critique du *Journal des Débats*, dont le ton n'a pas ordinairement cette âpreté, s'exprime ainsi :

" C'est un ouvrage insupportable, il faut bien l'avouer, que cette *Hedda Gabler*. Le dialogue pesant et ambigu y lasse l'attention la plus bienveillante. Les personnages s'y dessinent sur un fond de sentiments obscurs et incohérents. Ils sont à la fois informes et compliqués. Je veux bien admettre qu'ils

vivent d'une vie profonde, mais ce qu'ils nous en expriment est bien ennuyeux et bien agaçant. "

Et plus loin :

" Malgré ses beautés confuses et bizarres, ce drame dégage un insurmontable ennui. Je l'avais éprouvée, cette impression d'ennui, il y a dix-huit ans, mais il s'y mêlait alors l'attrait d'une nouveauté que n'a plus pour nous aujourd'hui l'œuvre d'Ibsen. Aujourd'hui, les pistolets du général Gabler font long feu."

M. Henri de Régnier veut bien reconnaître, çà et là, dans le drame, "quelques scènes curieuses et fortes" ; ce qui ne l'empêche pas de trouver *saugrenu* le personnage d'Hedda, et de conclure avec autorité : " Et maintenant que l'on ne nous donne plus jamais Hedda Gabler !"

Dans ses préfaces, Dumas fils se permettait à l'égard de Goethe des réflexions à peu près aussi pertinentes. Voltaire devant Shakespeare ne se montrait guère plus compréhensif ni guère plus respectueux. M. Henri de Régnier est dans la tradition.

*
* *

Une pièce nouvelle de Gerhardt Hauptmann (de M. Stanislas Rzewuski dans *Le Gaulois*) :

" L'action des *Rats*, c'est le titre de la nouvelle pièce de Gerhardt Hauptmann, se passe dans les bas-fonds de la capitale prussienne. Signalons en passant ce fait assez curieux : c'est la première fois que l'illustre dramaturge aura situé les péripéties d'un de ses ouvrages à Berlin même. Mais les atrocités de la misère, les souffrances des vaincus, les injustices des destinées sont les mêmes partout, sur les bords de la Sprée aussi bien que dans les mornes plaines de la Silésie, où souffrent, se révoltent et succombent les tisserands symboliques de son chef-d'œuvre le plus connu. Et nous savons déjà avec quelle force, quelle émotion et quelle vérité profonde le grand écrivain a toujours eu le don d'évoquer les épreuves des déshérités de ce monde. Comme dans *Les bas-fonds* de Gorki ou

Le Voiturier Haenschel de Hauptmann lui-même, il y a là des abîmes de détresse, de désespoir et d'angoisse. Nul réquisitoire plus accablant ne fut dressé peut-être contre l'ordre social de l'Europe moderne, que celui dont l'âpre éloquence se dégage des pièces de Gerhardt Hauptmann, si sobres, si dédaigneuses des vaines déclamations et des tirades à effet.

Mais le nouvel ouvrage de l'auteur des *Tisserands* se maintient dans les régions, tout aussi mélancoliques certes, quand même plus paisibles d'un drame intime, dont les incidents évoluent parmi les ténèbres du prolétariat berlinois."

***

Le Courrier Littéraire de *Paris-Journal* nous apprend qu'on vient de publier, en Angleterre, une édition complète des poèmes d'Emily Brontë.

***

Dans son article intitulé l'*Exemple de Racine* (N° du 1er février 1911) notre collaborateur Henri Ghéon parle du feu de passion où se serait tout entier consumé Racine " ainsi que la Chimère quand l'eut frappé Bellerophon. " Il nous prie de noter qu'il fait allusion ici, non pas au mythe traditionnel qui ne comporte pas de consomption de la chimère, mais à l'interprétation originale qu'en donne le poète Vielé-Griffin dans sa *Légende ailée de Bellerophon Hippalide.*

***

Par suite d'une maladresse typographique, le prospectus encarté dans notre dernier numéro risquait de faire croire à nos lecteurs que la nouvelle revue l'*Indépendance* formerait un supplément à la *Nouvelle revue française.*

L'*Indépendance* et la *Nouvelle Revue française* n'ont de commun que leur éditeur.

Le Gérant : ANDRÉ RUYTERS.

THE ST. CATHERINE PRESS LTD. (Ed. Verbeke & Co.), Bruges, Belgique.

SOMMAIRE du No 25.

SOMMAIRE du No 26.

La Nouvelle Revue Française

se trouve à PARIS chez :